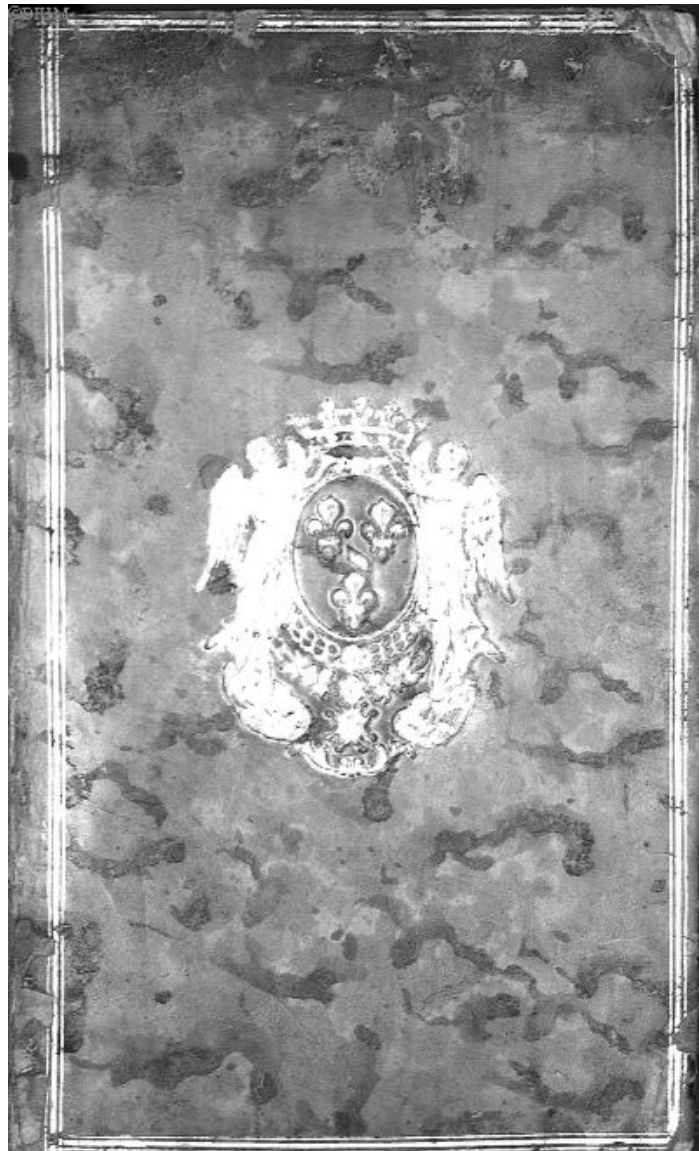
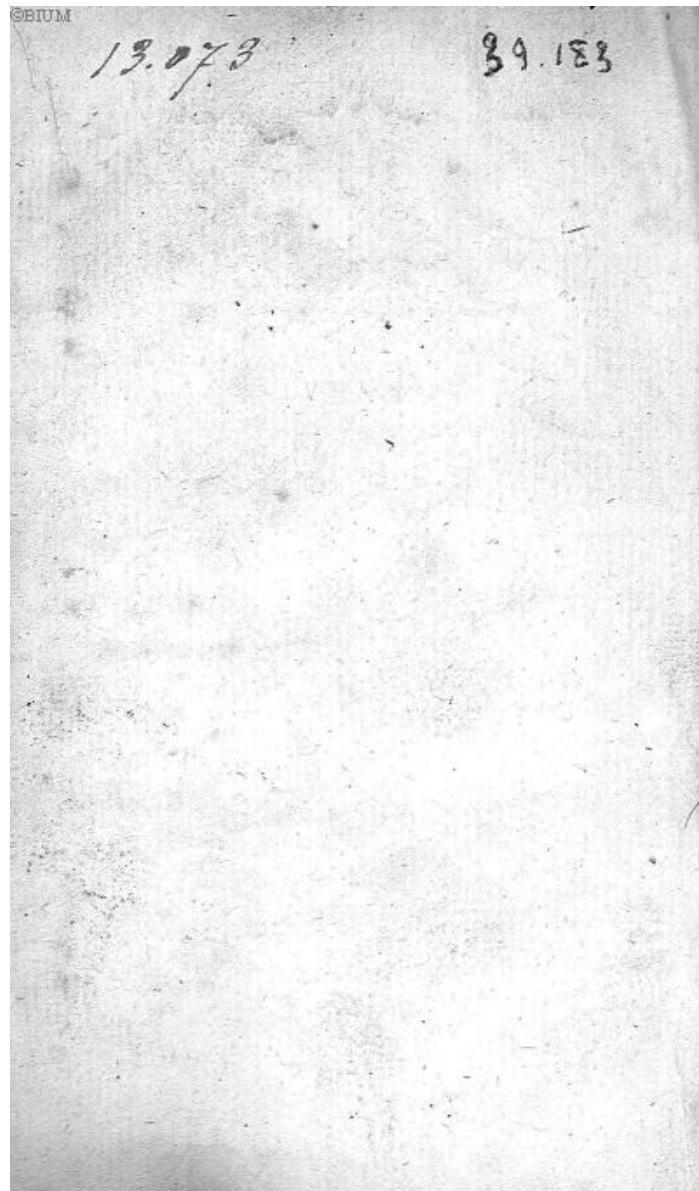


Pictorius, Georges. Les Sept dialogues de Pictorius, traictant la manière de contregarder la santé par le moyen de six choses, que les médecins appellent non naturelles, auxquels est adjouté un... Dialogue de Plutarque, intitulé de l'industrie des animaux, tant de l'eau que de la terre. Le tout fait françois par Arnault Pasquet,...

Paris : G. Gourbin, 1557.







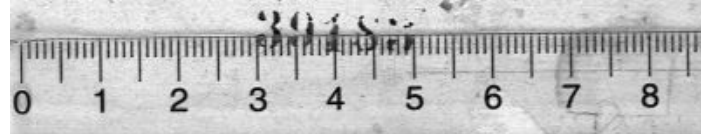
LES
SEPT DIALOGUES DE
PICTORIVS, TRAICTANS LA
maniere de contregarder la santé par le moyen
des six choses, que les Medecins appellent, non-
naturelles: Ausquels est adionné vn autre vtile,
que delectable Dialogue de Plutarque, intitulé
De l'industrie des Animaux tant de l'eau, que
de la terre. Le tout fait François par Arnault
Pasquet de la Rocheffoucault.

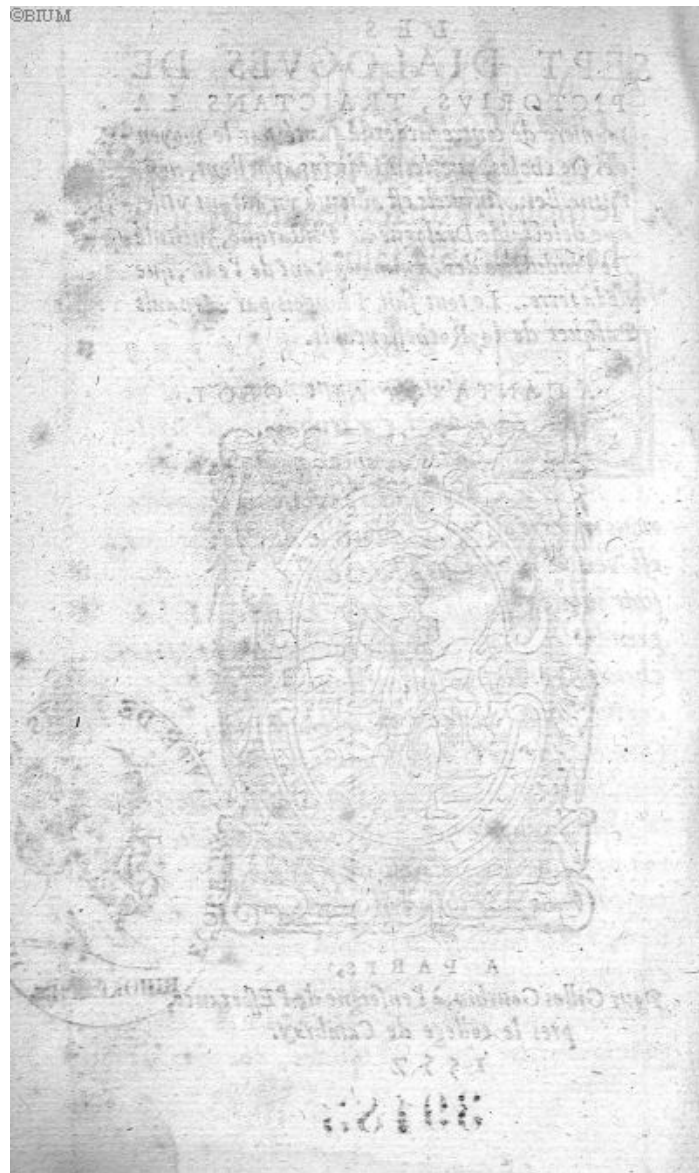
Α ΠΑΝΤΑΧΟΤ ΔΕΙ ΤΕΟΤ.



A PARIS,
Pour Gilles Gourbin, à l'enseigne de l'Espérance,
pres le college de Cambrai.

1557





A MONSIEUR
FRANÇOIS, CONTE DE LA
Rocheffoucault, Arnault Pasquet,
le moindre de ses seruiteurs, sou-
haitte humble salut.



HEMISTOCLES
disoit communement, que les vi-
ctoires & triumphes de Mil-
tiades l'empechoient de dormir.

Et de fait l'experience iournelle
nous montre assez, combien le dire de Ciceron
est veritable en tous estats, à sçauoir, que tous
sont incitez par la gloire & louenge à entre-
prendre les choses, & à les diligemment para-
cheuer. Toutesfois (monseigneur) ie laisse la
cognoissance de mon entreprise à celuy, qui
(comme chante Dauid) sonde les cœurs des hom-
mes, le tout puissant Dieu. Car oultre ce que tou-
te gloire luy appartient, & luy est donnée de
ma part, aussi n'ay-ie esperé à l'entreprise des
presens dialogues acquerir tant soit peu d'hon-
neur, veu le bas stile, duquel ma petite & abie-
ctte erudition m'a contrainct vser en la version
d'iceux, ioinct qu'il est aussi tres difficile, tant
pour la matiere, qui y est traitée, que pour la

A ij

nature de tous dialogues (qui contiennent plusieurs interrogations & responce) de parler tât eloquemment, que vostre grandeur merite bien. Qui donc (dira quelqu'un) i' a eueu d'attenter la medecine, pour en faire version, veu le peu de temps, que tu l'as hantée? C'est certes l'ardant & insatiable desir (monseigneur) que i'ay tousiours eu de vous faire humble seruice, depuis que ie vous ay entendu estre mon treshumain & debonnaire Conte. Car me voyant (graces à dieu) & recognoissant tresbien de trop infime & basse condition pour pouuoir mettre ce mien desir à execution, i'ay pensé ne le vous pouuoir mieux, ny plus clairement manifester, qu'en vous offrant don propre à l'estat, auquel ce bon Dieu m'a appelé depuis vn an & demy en ça, & par sa diuine faueur iusques à present entretenu, par le moyen de mon pere, vn de voz humbles subiets. C'est vous (dy-ie) qui seul m'auex fait prendre la plume, pour vous donner la maniere de pouuoir vn long temps contregarder en bonne & heureuse disposition cettere vostre santé tant desirée de tous vous subiets, pour recompense de tant de graces & biens, qu'ils ont receuz de tous temps tant de vous & voz nobles freres, que de tous voz renommez maieurs & ancestres. Parquoy continuant tousiours

iours vostre vertueuse façon de faire, vous cō-
passerez, s'il vous plaist, le petit present, non
pas à sa grandeur & dignité, qui est peu de cas,
mais au vouloir seulement, qui le vous presen-
te. Et par ainsi me contraindrez de non seule-
ment prendre peine pour vous presenter vne au-
tre fois chose de plus grande valuë, mais aussi de
prier dieu de tout mon cœur & entiere affe-
ction, qu'il luy plaise par sa sainte misericorde,
vous donner augmentation de ses graces, par
son saint esprit, & apres cent ans, par le meri-
te de son fils bien aymé Iesuchrist, nostre sei-
gneur, cette felicité tant désirée de tous fideles,
que jamais œil n'a veüe, iamaïs aureille n'a
ouye, ny cœur (tant soit saint) comprise.

ARNAVLT PASQVET
à la ville de la Rochefoucault.

Rochefoucault, ville trop plus qu'heureuse,
D'estre à seigneur tant noble & renommé,
Rochefoucault, de tout bien plantureuse,
Si dieu te gard celuy, qu'il t'a donné
Pour ton seigneur: ayes doncques enuye
(Affin que sois plus long temps en bon heur)

De le prier, qu'heureuse & longue vie
 Donner luy plaise, & chasser tout malheur.
 Lors te pourras bien sans doute assseuer,
 Qu'en ta priere exaucée seras,
 Voyant ton Conte en tout heur prosperer,
 Pauvre d'ennuy, enrichy de soulas.

RESPONSE DE LA
 Rochefoucault.

Dieu te doint donc, nostre bõ Conte et maitre,
 Pour le guerdon des biens que nous as faits,
 Cent ans, ou plus, dessus cette terre estre
 Autant heureux, comme orendroit tu es.
 Dieu doint aussi, qu'en tes tant nobles freres
 Laise à tousiours ce thresor de grand pris,
 Qui tient en soy toutes les vertuz belles,
 Faisant florir leurs tant nobles esprits.
 Dieu doint en fin à tous trois cette grace,
 Qu'apres auoir tant long temps bien vescu,
 Avec les siens il vous face au ciel place,
 Pour illec voir le comble de vertu.

L'ARGUMENT DV premier Dialogue.

Il est premierement traicté, que l'esprit enrichist
veritablement l'homme, & non pas les
thresors: qu'on trouue ordinairement pau-
vreté chez les gens de bien, & pour autant
qu'on la doit souhaitter: que les richesses
sont le plus souvent occasion de mal faire:
finalement que santé surpasse & doit estre
preferée à tout autre bien & richesse.

THEOPHRASTE, POLYLOGE.

THEOPHRASTE.



A conte moy, ie te prie,
amy Polyloge, que signi-
fie cette tienne Saturni-
que & tant palle cou-
leur? P O L. Cōment? te
semble-ie tant palle? si
pèse-ie estre maintenāt
(selon mon iugemēt) plus alegre et en meilleur
poinct, qu'onques ne fust Ganimedes. T H. Tu
as donc esté en pire estat cy deuāt. P O L. Ce-ay-
mon voyrement, amy Theophraste: ie t'assure
en verité, que voy-ci le neuf ou dixiesme moys,

A iij

que tu m'eusses toujours prins pour vn homme
 sortant de la cauerne de Throphon. **T H E O P.**
 Et qui te tourmente ainsi le corps? **P O L.** Mais
 l'esprit, plus tost, qui se porte sans comparaison
 plus mal, que le corps. **T H E.** Dieu immor-
 tel! as-tu l'esprit tourmēté? et si t'eusse-ie pour-
 tant prins pour vn des plus constans, qui viue,
 soit ou en heur, ou en aduersité. Garde toy, ie te
 prie, Polyloge: car les passions de l'esprit font
 veritablement, que les hommes se trouuent ou
 bien ou mal, parce qu'elles dependent de forte
 & trop aspre imagination: cōme on peut aise-
 ment voir en gens gras & delicats, qui se por-
 tent alors tresbien, qu'ils estiment peu les acci-
 dens qui suruiennent: & aux maigres & def-
 faits, qui languissent en viuant, pour aymer sol-
 licitude, & se plaire en fascherie & angoisse.
 Mais pour dieu, di-moy, qui te poinēt, amy Po-
 lyloge. **P O L.** Iay honte, Theophraste. **T H.**
 Si est-ce pourtant, qu'on doit craindre cōscien-
 ce, de rien craindre, ou d'auoir honte à l'endroit
 d'un amy, qui n'est ny fardé, ny masqué. Dy, ie
 te prie, dy hardiment. **P O L.** Pour tout vray i'ay
 honte de le dire. **T H E.** Tu es certes importun:
 ie t'asseure, que ie suis icy pour t'aider, & por-
 ter en toutes choses faueur, esquelles ie cognoi-
 stray, que tu pourras auoir affaire de moy, & de

ma petite puissance. Dy moy donc, frere & amy, que tu as sur le cœur. P O L. Combien que le commun prouerbe tienne, que taciturnite est fidele compagne du secret, principalement à l'endroit de ceux, ausquels il n'est beaucoup seur de se fier (du nombre desquels ie ne t'estime) toutesfois vaincu par vrgente requeste, ie te descouvriray ma playe, iagoit qu'elle soit assez difficile à guarir. Entens donc, que ie me plains de pauureté, qui exerce enuers moy autant, ou plus grande tyrannie & cruauté, que onques Manlius fit enuers son fils. T H E. De pauureté, dea! Certes (sauf correction) tu ne me sembles de gueres mieux aduisé, que celuy qui vouloit conter les vndes de la mer, & ne sçauoit nōbrer plus hault que cinq: entant qu'entre tant de souuerains remedes tu nommes ton mal incurable, encore qu'il soit trespetit. P O L. Comment dis-tu, entre tant de remedes, Theophraste, veu que (comme ie pense) on ne me sçauroit trouuer assez exquise medicine, & la charchast-on en la corne d'Amalthée? T H E. Te pēdras tu donc, cōme desespéré? Ie te supply pense à toy, estime, que ie te suis vn medicin tres expert, pour, en peu de temps, si tu me veulx croire, donner ample guarison au mal qui te poinct. P O L Y. Ie t'asseure, mon amy, que Galien, s'il

DIALOGVE PREMIER

estoit encore viuant, certes nō pas Apollon mesme, ny Aesculape, ny Machaon, ne me scauroient, voire tous ensemble, si tost donner guarison, que me la peut donner le seul fils de Saturne, Plutus, qui de toute antiquité a eu le renom d'enrichir les hommes. THE. Tays toy, Polyloge, & change d'aduis: tu cognoistras maintenant de quelle valeur est le remede, que ie t'apreste, moyennant que tu me vueilles entendre. Pren donc cet electuaire, que ie te vois donner, & ie m'assure tant en la force & vertu d'iceluy, que l'ayant deuement prins tu sentiras aussi tost ton esprit, cy deuant triste & abatu, beaucoup reioüy & soulagé: Et c'est celuy, que le prince des philosophes Aristote donnoit, disant ainsi, qu'on voit seulement pauvreté en la maison des bons & vertueux, & que les seuls mauuais auoient richesses à abandon. Te trouues tu maintenant mieux, Polyloge? POLY. De rien mieux, amy Theophraste, & ne ay garde d'adiouster foy au dire d'Aristote, en tāt que son dire est sans raisō. THE. Il adionste la raison, & dit, que les peruers & malins s'acquierent des biens & richesses à droit ou à tort, & que icelles richesses sont tellement auengles, que ne cognoissans les bons d'entre les mauuais, elles prennent le plus souuent les vns pour les autres.

POL.

P O L. C'est volontiers la raison, pour laquelle Lucian a fait Plutus aveugle. **T H.** Ouy: & boiteux aussi, principalement quand il va aux bons. Quoy? ne te trouues-tu de riẽ mieux maintenant, quand tu vois clerement, que c'est le symbole & indice veritable de vertu & bõte, que pauvrete? **P O L.** De bien peu, Theophraste. Car à la verité vn aveugle voirroit, combien il est miserable, & quelle pitié c'est, de n'auoir moyẽ aucun pour estre liberaux & honestes, pour orner & meubler la maison, pour garnir la table de viures, pour subuenir aux necessitez, & entretenir bonne cuisine: ie laisse encore à dire, d'auoir seruiteurs de toutes sortes & façons, qui obeïroient au seul signe de la teste. **T H E.** En verité, Polyloge, estre priué de tel moyen, que tu viẽs de dire, est le plus seur: car c'est, estre priué de l'occasion de mal faire. Quand on a tãt de biẽs, on en veut encore plus auoir: par ce que la soif d'auoir ne se soule iamais: & pour autãt les vns s'adonnent aux larcins & voleries, à fauces signatures, aux vsures, aux pilleries, à paillardises, à pariuremens, à tromperies, à impostures, & à vn autre infini nõbre de telles pestes & meschancetez. Biẽ souuẽt aussi il vaudroit mieux auoir plus petit nõbre de seruiteurs, que tu ne dis, voire & se seruir soy mesme: car

DIALOGVE PREMIER

le plus souuent on pense auoir des seruiteurs, & on á au contraire des traistres ennemis: comme tesmoigne Platon, quand il dit, qu'on ne scauroit qu'à grand peine trouuer vn seruiteur de loyal & fidele cœur enuers son maistre: suyuant (comme ie croy) le cōmun prouerbe, Qui craint, il hait. Homere tant renommé poëte, est-il moins exalté, pour n'auoir eu en toute sa vie qu'un seruiteur? Platon á il perdu quelque poinct de la diuinité, qu'un chacun luy donne, pour n'en auoir eu que trois? La renommée de ce grand philosophe Zenon est elle amoindrie de quelque chose, pour n'en auoir iamais eu vn seul? comme dit Seneque. Entens, Polyloge: l'electuaire, que ie t'ay donné, ne t'a pas beaucoup profité. Ie te vois appliquer vn emplastre au cabinet de ton iugement & raison, composé par vn disciple d'Epicure. Si tu vis (disoit-il) selon nature, tu ne seras iamais indigent: que si tu ensuys ton opinion, & te gouernes par le commandement d'icelle, tu ne seras iamais riche ny content. Démonstrât par là, que nature se contente de peu, & que l'opinion humaine souhaite toujours, & iamais ne se contente. Et à la verité il est ainsi, veu que les desirs de nature ont certaines bornes & limites, mais ceux de l'opinion des hommes, n'en ont point de certaines, de façon qu'ils

qu'ils croissent & s'augmentent de iour en iour,
& avecques le temps. Que respons-tu à cela,
Polyloge? P O L. Tout ce, que tu dis, est vray:
Toutesfois les hommes souhaitent des biens à soy-
son, par ce qu'il leur semble estre utile d'en auoir,
suivant ce que dit Ciceron contre Verres, exaltant
par louenge les richesses, & disant ce, qui s'en-
suit. Il n'y a chose tant sainte, ny chasteau
tant bien & exquisement muni, qu'on ne puisse
en fin l'abbatre, perdre, & ruiner par argent
& richesse. Veulx-tu m'estranger de la na-
ture d'iceux? Veulx-tu, & pourrois-tu bien
penser, que ma condition est batue de mesme
marteau, que celle de tous les hommes? T H.
Non pas, mais ie desirerois bien que tu misses
& gettasses hors de ton cerueau & de ton es-
prit telle folle fantasie, & que tu t'assurasses
du contraire, qu'il n'y a que le seul esprit, qui en-
richisse l'homme, & non pas l'argent, ny les ri-
ches auoirs, qui n'appartiennent en rien à l'esprit,
organe de la vraye felicité et bon heur. C'est peu
de cas de s'eiouir, combien on a d'or au coffre, com-
bien de blé au grenier, combien on gagnera par
la trafique de la mer: si on s'eiouist seulement de ce
qu'on pourra aqwester, & non pas de ce qui est des-
ia acquesté, j'estime moins que rien les richesses
d'un homme qui a le bien de plusieurs, lequel

DIALOGVE PREMIER

fortune a esleué en haute dignité, & enrichi de plusieurs dons, lequel elle a ceint & entourné de perles & autres pierreries, vestu d'escarlata & de pourpre, & tāt remply de biens, qu'il face paué de marbre, qu'il se bastisse statues de brōze ou autre & sēblable matiere, qu'il se face paindre des tableaux les plus excellēs qui furent onques, s'il souhaite neantmoins touiours choses plus grādes, & plus excellētes, que celles qu'il a, & si à la maniere d'un cheual escumant il s'efforce de tout son pouuoir à deuancer en bien & richesses son cōpagnon. Celuy pour tout vray est assez riche, qui s'accommode auecques pauurete, & qui possede celles richesses, que le philosophe appelle vrāyes, & à bon droit ainsi nommées: or est-il, qu'il estime seulement celles estre veritablement richesses, qui peuuent suffire pour la neceſsité de la vie, & qui peuuent subuenir aux vtilitez de la maison. Crates, Zenon, Democrite, & Cleante, tresexcellens philosophes, se sont contentez d'icelles. Aussi a fait Fabrice, qui prenoit ses repas en vaisselle de terre: Soran, qui mangeoit sur l'herbe: Attilie & Cincinat, & Curie, qui vīnoit de rabes rosties. Ressemblans en cela à ce bon empereur Iulian, qui s'estimoit tresheureux, nō point pour ce qu'il auoit sous sa charge plusieurs compagnies de gens

de gens d'armes, ny pour les tresors, qu'il possé-
doit, ny finalement pour la multitude de parès,
qu'il auoit tres nobles & à foison, mais pour
cette seule cause, qu'il auoit son esprit en repos
& tranquillité, & prest à supporter l'un & l'au-
tre visage de fortune. Veu doncques que (grac-
ces à dieu) tu n'as indigence de chose aucune, qui
te peut estre necessaire pour ta vie & pour ton
vsage domestique, propose toy pour exemple les
susdits philosophes & Empereurs, & vse mo-
destement en paix de ce peu, que dieu t'a donné,
reiectât toute autre conuoitise & souhait, com-
me chose pernicieuse à la vie humaine plus
tost qu'utile ou profitable: Entens-tu bien ce que
ie dy? P O L. Tres bien. T H E. Et ton mal ne se
alege-il point? P O L. De rien: car lon dit cōmu-
nement, & le commun bruit tient, que l'hom-
me vertueux prend naissance de la bource. T H.
Le cōmun bruit, amy Polyloge, est ordinairement
faux & mēteur. Ie te voudrois volōtiers prier,
que tu estimasses, homme viuāt ne pouuoir estre
genereux ny noble, que par la vertu seule, ny me-
riter le nō d'heureux, que par le moyen d'icelle.
Et combien que les biens & l'argent en ano-
blissent aucuns, toutesfois tu les cognoistras
par ce moyen n'estre point veritablement tels,
quand ils sont ordinairement beaucoup plus in-

folens, seueres, & rudes enuers leurs pauvres
subiets, que ceux, en qui domine ou vne magna-
nimité & grandeur d'esprit, ou vne constance,
ou vne douceur & humanité, ou quelque autre
vertu: ou bien que ceux, desquels l'esprit sent la
vertu de ses ancestres & predecesseurs, & qui
soustenu d'icelle, reluit heureusement entre les
hommes, comme vn flambeau ardent. Il fau-
dra (à ce que ie vois) raser iusques au vif cette
tienne playe: car ce n'est mal qui s'en voise par
linimens doucereux. Et pour ceste cause i'ay ap-
pris de Senecque vne suffisante purgatiō, pour e-
uacuer entierement le residu de ta maladie: cōbiē
q'ie n'estime acte d'un bō et expert medicin de
tāt chāger de remedes: car tout ainsi qu'un ieune
arbrisseau ne peut, qu'à grād peine, prēdre racine
en terre, s'il est remué et arraché tātost d'un lieu,
tātost d'un autre, et replāté encore en vn diuers:
semblablement vne playe est tresdifficile à fer-
mer & reduire en cicatrice, quand pour la gua-
rir on a m̄intenant mis d'une sorte d'vnguent,
& d'icy à peu encore d'un autre. Entens donc
que dit ce bon Senecque. C'est certes grand cas
(dit-il) de n'estre corrompu en aucune facon
par la societē des richesses, & aussi de garder son
esprit ferme, constant, & stable, quand il surviēt
affluence de biens & thresors. Que respon-tu à
cela?

celà ? mais ie te prie entens encore cecy, qui te
seruira d'un cautere, comme disent les medi-
cins. Ne sçais-tu pas que Philostrate dit ? Les ri-
chesses ne sont pas si aisées à traicter & gou-
uerner, comme on pense: pourautant qu'elles sont
nombrées entre les plus difficiles & ardues cho-
ses, qu'on puisse trouuer. Que dis-tu à present ?
P O L. Rien, Theophraste: car s'il aduient, que
les pauvres soient cōtraints de seruir aux riches,
Voilà ma playe reuerdie & renouuellée. T H.
Note donc encore, s'il te plait: car ie te promets
bien (s'il est aucunement possible) de ne te lais-
ser en tel erreur. Oy donc, & pense en toy mes-
me, si ce n'est pas tres-grande folie, de souhaitter
ardēmēt ce, qui se peut terminer en mauuaise fin:
Et si ce ne sont pas les richesses, qui ont resisté de
tous tēps, & resistent encor tous les iours de tou-
te leur force & puissance à ceux, qui veulent
entreprendre & parfaire quelque bone & ver-
tueuse chose, qui sont de gens graues estimées
le licol des esprits, & entendemens humains,
mortel fardeau de la desirable liberté, & (assur
que ie ne t'ennuye) la maitresse ville & principal
refuge de tous vices ? Car quand elles ne peunēt
donner vertu aucune à celuy qui les possède, el-
les luy ostent ce qu'il pouuoit auoir parauant de
vertueux: comme on peut aisement voir par là,

B

DIALOGVE PREMIER

qu'alors qu'il s'efforce de son pouuoir leur assi-
 ster, il consomme tout en ambition, en banquets,
 & toute lasciuete: & comme ayant autant
 faute & besoing de ce qu'il a, que de ce qu'il
 n'a point, il se plaint plus que tout autre, d'indi-
 gence & pauureté. Amende toy donc, & te per-
 suade, que tu n'as pas delibéré d'estre egal en ri-
 chesses à Cresus: pense, que tu es entre nu au mo-
 de, & que tu en sortiras nu: contèplé de rechef,
 que les oyseaux viuent, & n'ont faute de rien:
 considere, que les bestes des troupeaux viuent de
 iour à autre, que les bestes brutes, quoy qu'elles
 habitent en lieux solitaires, trouuent bien de quoy
 se repaistre: Considere en apres, que tous les biens
 de la terre, les richesses des homes, le gros auoir
 des seigneurs ne sont point à eux, ils sont ve-
 nuz des predecesseurs, & demeureront à ceux,
 qui succederont: bref, que nous n'auons chose quel-
 conque en ce monde, que nous puissions verita-
 blement dire nostre, excepté le temps, que nous
 viuons, qui est merueilleusement court & tres
 bref: si nous regardons, que nous le consumons
 avec pleurs, cris, gemissemens, & avec vn mil-
 liô d'aduersitez nouvelles. Celuy n'est, pour tout
 vray, point pauvre, amy Polyloge, qui se conten-
 te de ce qu'il a, mais bien ceux, qui ne se peuuent
 accommoder avec pauureté, ny aucunement ac-
 corder

border avec elle. Donne moy la main, que ie iuge par ton poux, de ce qui en est. ha dea, tō mal (graces à Dieu) s'alege fort. POL. Ouy, mais avec vn pas de tortue: car ce carme d'Euripide me rafraichist la memoire, qui estoit par ton beau dire à demy endormie.

Le don apaise & les Roys & les dieux.

THEO. Certes cette horrible cupidité d'auoir à pris vne merueilleuse racine en toy: toutesfois ie m'en vois t'appliquer le remede d'vn tres excellent Philosophe, qui dit, que la plus courte & expediente voye, pour paruenir aux richesses, est, n'adiouter rien aux richesses, & rongner les ailes aux vaines cupiditez. Et en vn autre lieu: Fermer & refrener nostre desir (dit-il) est, batailler de l'empire avec Iupiter. POL. Tout ce, que tu dis, est vray & excellent: mais neantmoins si voudroys-ie auoir mes necessitez, & ce qui pourroit estre vtile pour mon commun vsage. THE. Je t'ay deia dit, que tu l'as aussi: mais tu estimes & croys, que tout ce, que le vulgaire appete & desire, est vtile pour le commun vsage: ce qui est elegamment descript par Senèque, quand il cōfesse, n'estre que deux sortes de posseder richesses: la premiere, auoir ce, qui est necessaire: & la seconde, ce qui suffist. Toutesfois ie serois d'aduis, d'adiouter encore ces trois

B ij

DIALOGVE PREMIER

sortes aux deux premieres, auoir abondance de biens, en auoir beaucoup, & en auoir par trop. Là ou tu noteras, que la premiere sorte contient volupté, la seconde est superflue, la troisieme damnable et digne d'estre reiectée, la quatrieme est à fuir, la cinquiesme est perdition. P O L. O l'extreme ioye, Theophraste ! ie crois certes, que c'est la main de Dieu, qui m'a tiré du labirint ou i'estois, cōme par vn mesme fil qu'en sortit iadis Thesée, pour me guider et cōduire à port tres salubre, & heureux. Car i'estime maintenant moins les richesses de la terre, que la seule vmbre de la fumée, & prens ce peu, que i'ay, en patience, cōbien que ie sois tres mal fourny de choses, que plusieurs ont de surcrest. T H E. A la bonne heure, Polyloge mon amy: car il est notoire, voyre aux auengles, que celuy est suffisamment riche & opulent, qui est en santé, & heureuse prosperite: Cōme il appert clairement par Pithagore, qui, estimant plus la santé de l'homme que tous les biens qu'il scauroit aquerir, commandoit, qu'au cōmencement de toutes epistres & missiues on souhaitast bon heur & santé à celuy, auquel on escriroit, puis qu'on cōmençast son narré comme on voudroit. On le voit aussi à l'oeil par l'exemple de ce bon capitaine, qui apres la mort d'Alexandre voulant sacrifier à

ses

ses dieux, leur demandoit humblement, non point augmentation du Royaume, ny victoire excellente de ses ennemis, ny honneur, ny or, ny pierres precieuses, ou autres choses semblables, qui affament & alterent plus tost les hommes, qu'elles ne les contentent: mais la seule prospérité & santé de luy & de ses gens: comme enseignant, que, ce point seul se portant bien, tout le reste ne se scauroit mal porter. Et à bon droit, certes: car si fortune s'estoit delectée à orner un homme de tous points, luy donnant des biens à foyson & abondance, toutesfois si la santé n'y est adioutée, il ne scauroit recueillir fruit de tous ses thresors, qui le puisse reiouyr en aucune façon. POLY. Tu me retires d'une voye merueilleusement tortue, Theophraste: & pour-
 autant l'aisans la dispute entreprise, ie te pry (s'il te plaist) que d'orenauant nous diuisions de la santé seulement: car iagoit que la mienne ne soit des plus heureuses qu'on voye, si desirerois-ie pourtant bien contregarder de tout mon pouuoir celle, qui est de present en moy. THE. Nous en parlerons, si tu veulx. POLY. Ie t'en supply bien fort: & en premier lieu ie te pry me dire que c'est, que santé: car ie scay bien, que tu le me peux aisement dire. THEO. Ie le te diray voyrement de bon coeur, dieu aidant. Mais pour

DIALOGVE PREMIER

canse que i'ay certain vrgēt affaire à la maison,
 reuiens moy voir demain à huit heures du ma-
 tin, si tu as le loysir. Ce pendāt ie louē le tout puis-
 sant, que, d'aussi pauvre qu'Irus, tu es deuenu au-
 tant, ou plus riche, que Cresus. Adieu.

L'ARGVMENT DV
 fuyuant dialogue.

Que c'est, que santé : Et s'il n'ya point quelque
 moyen pour la contregarder : combien il y a
 de choses non naturelles : qui elles sont : com-
 me elles sont inuitables : que c'est, qu'en-
 gendre yurongnerie, abstinence, oysie-
 re, & labour : comme volupté fait degenerer
 les hommes : les meurs des yurongnes. Puis s'e-
 sult vn long propos de la premiere chose
 non naturelle, qui est l'air : des dangers des
 villes : que c'est, que les bonnes gens des
 chamis barbouillent de la peste : de l'infe-
 ction de l'air.



Ou viens-tu si hastinement,
Polyloge ? P O L. De l'estude
d'un tien & mien amy, Theo-
phraſte. T H E. Duquel ? P O L.
Chriſtophle Lindie, hõme ve-
ritablement docte & tres verſe. T H E. Il eſt,
à la verité, admirable. P O L. Si eſt certes: ie t'as-
ſeure, qu'on le prédroit pour vne Muſe. Attique.
T H. Commēt celā ? P O L. Parce qu'on iugeroit
ſon eloquence eſtre un mignard amiellement
de Venus, tant il ſçait bien & attirer & re-
tenir un chacun. T H E. C'eſt par auenture la
cauſe, qu'eſtant retenu par ſon bien dire, tu as
oublyé l'heure aſſignée. P O L. Comment, Theo-
phraſte ? ne viens-ie pas à temps ? T H E. Si fais
biē, mais tu auois promis à huit heures, & il en
eſt pres de dix à mon quadran. P O L Y.
C'eſt donc aſſez toſt, moyennant que ce ſoit à
la bonne heure: il reſte de commencer noſtre
entrepriſe. T H E. Qui eſt elle ? P O L. De trai-
cter de la ſanté: & pour ce ie voudrois bien,
ſ'il te plaiſoit, ſçauoir premierement que c'eſt
que ce mot, ſanté: affin qu'entēdās bien le nom,
nous puiſſions plus aſſemēt paruenir à l'intelligē-
ce et vraye cognoiſſance de la choſe, cōme dit le

B iij

DIALOGUE SECOND

Philosophe. *T H E.* J'ay bien en main plusieurs bons auteurs, qui te pourroient donner la definition vraye de ce mot : mais entre plusieurs ie te proposeray Galien, cōme plus excellent, & plus brave champion, que tous les autres medecins de son tēps, & du nostre. *P O L.* J'en suis content, Theophraste : car aussi l'estime- ie plus que tout autre. *T H E.* Entens donc qu'il dit, au premier liure de contregarder la santé. Santé (dit-il) est vne constitution du corps, durant laquelle nous ne sentons, ou souffrons douleur aucune, ny sommes empeschez de nos actions. Que dis-tu à cela? n'entens-tu pas, qu'il veut dire? *P O L.* Si fay bien. Et si le corps deffaut quelque peu de telle cōstitution, seroit-ce incōtinent maladie? *T H.* Non pas pourtant, Polyloge : car si la blessure et empeschement de l'action n'est euidēte, Galien n'appelle point cela maladie. *P O L Y.* Pourquoi? *T H E.* Parce qu'à grand peine trouuera lon homme tant parfait en nature, qui ne deffaille en quelque chose, & à qui (comme on dit communement) quelque fer ne branle. *P O L Y.* Certes la condition de l'homme est, à ce conte, miserable. *T H E.* Miserable est-elle à la verité, & plus que miserable : en sorte qu'à plus iuste raison on nommeroit nature sa rude maratre, que non pas douce & amiable mere. *P O L Y.*

Y a-il

Y a-il quelque methode descrite, pour cōtregarder la santé? T H E. Ouy, & principalement selon l'ordre des choses, que les medecins appellent, non naturelles. P O L. Qui sont ces choses, Theophraste? T H E. Qui elles sont! l'air en premier lieu, le boire & le manger, le mouvement & repos, le sommeil & la veillée, la repletion & inanition, & les accidens. Si elles sont deument administrées, elles contregardent l'homme en bonne santé: que si du contraire elles sont autrement gouvernées qu'il n'appartient, elles le destruisent, ruinent, & tuent. Car elles sont inévitables, & perdent leur temperature par plusieurs & diuers moyens. P O L. Celuy, qui use doncques, comme il appartient, de ces choses, est-il pas exempt de la nacelle de Charō, & du dard de la mort? T H E. Nenny pas pourtant: car en tant que l'homme est construit de matiere corruptible,

La mort prend tous également,
N'ayant egard aucunement.

P O L. C'est doncques peu de chose du fruit, qui vient de la legitime & bonne administration de ces choses. T H E. Mais tres grande. P O L. Et comment? si elles n'exemptent l'homme de la mort? T H E. Parce que la mort, qui nous prendroit deuant heure, est par là prolongée.

DIALOGVE SECOND

gée. Comme tu pourras (s'il te plaist) voir, si tu consideres qu'un homme vit sans comparaison, & plus long tēps & beaucoup plus à son aise, i'entēs sans maladie ou autre peruerse aduersité, viuant en un air clair, serain, pur, & vuyde de toute infection & puantise, que non pas en air nebuleux, trouble, & farcy de toute mauuaise & insupportable odeur: oultre plus si tu regardes, que celui sans mesure vit plus assuré de sa prosperité, qui, ayant egard aux viandes qui luy sont offertes pour en viure à sa discretiō, s'abstient des dommageables & nuisibles, & se nourrist de celles, qui sont les plus salubres & secourables. Pour autant que les viandes, que les medecins nomment, de bon suc, retiennēt le corps en bonne temperature, & saine constitutiō: et celles, qui participēt, ou ont aquis quelque estrange et mauuaise qualité, disposent le corps, et le preparēt à vne putrefactiō d'humeurs, qui est la source et fontaine de toute sorte de fieures. Si tu cōsideres aussi, q' la chaleur naturelle (qui est le cōmēcemēt de vie à un chacun) est suffoquée, pour trop farcir le vētre, & pour trop dormir, messprisant le bō et naturel regime, pour se gouuerner en l'un & en l'autre comme il appartient: en oultre, si, n'estimant rien, ou bien peu, le iuste ordre de repos, on passe le tēps à s'escailler la ieu-

la ieunesse (comme on dit) en vn bon liēt, & à
 viure iournellement en toute osiueté & deli-
 ces. Finalement si tu imagines, que le plus de-
 licat & meilleur humeur du corps, qu'on apelle
 sustantific, est consommé quelque fois, quand
 auenglé d'auarice, ou par trop grande religion
 & sainteté, on iune par trop: ou que, par le
 trop grand amour d'exercice, on traueille plus
 qu'on ne deuroit. Conçoys-tu bien ce que ie dy,
 Polyloge, c'est à sçauoir, que ce n'est pas peu de
 cas de cōtemner & mespriser l'ordre des choses?
 P O L. Ie t'entens assez, Theophraste, mais fay
 moy certain d'un poinct. Qui est-ce, qui prescrit
 & ordonne l'art & le regime de viure aux be-
 stes, qui viuent ordinairement plus que nul des ho-
 mes? T H E. Qui? Polyloge: Nature la doctee &
 biē experte maitresses les cōmādemēs et limites
 de laquelle elles ne trāsgressent & outrepāssēt
 que biē peu. P O L. Et nous, ne nous gouvernōs
 nous pas par celle mesme maitresse? T H E. Biē
 rarement: car cette tant biē receuē volupté à telle-
 ment effacé les homes du papier de nature, & les
 a fait en telle sorte desuoyer du droit & seur che-
 min, qu'ils ne me semblēt maintenāt rien moins
 faire, que actes d'hommes. Tu en verroys d'au-
 cuns gourmans & prodigues se veaultrer, &
 baigner (par maniere de dire) tellement au vin
 & à la tauerne, qu'on en diroit d'aucuns ou liōs

DIALOGVE SECOND

furibons, ou chiës enragez, ou singes cōtrefaits,
 ou asnes desbatez: tellemēt ils frappent & mor-
 dent les passans, abayent & incitēt vn chacun,
 & quelque fois, toute raison mise arriere &
 perdue, se gettent de franc vouloir du haut
 en bas de quelque roche ou fenestre. Il y
 en a d'autres, qui (comme s'ils estoient ou
 encheinez, ou enforcelez) suyuent tellement
 l'enseigne de Venus, qu'ils n'ont point de honte
 de deuenir porceaux (à leurs yeux voyans)
 de manger, ou boire, pour le moins, les pers,
 & vesses de leurs amoureuses, baiser le nez
 galleux de leurs dames, filer, couldre, estre frap-
 pé du foulier ou pantoufle, brief, sentir & le-
 cher, comme chiens, le cul de ces bourgeois.
 Tu en verrois d'autres tellement desbordez en
 habits, qu'ils semblent totalement estre degene-
 rez en bestes sauvages: qui portent habits de
 tel artifice decoupez, & bigarrez de tant &
 si diuerses couleurs, que tu les prendrois en plein
 midy plus tost pour parroquets ou geais de mon-
 ragne, que pour hommes. Il s'en trouue encore
 d'autre façon, qui sont en telle maniere adon-
 nez à la chasse, qu'ils sont demy-satyres &
 presque Faunes cornux, par ce qu'ils passent
 & iours & nuicts, par bois & campagnes, du
 deir qu'ils ont de trouuer gibbier. Que s'il aduiēt,
 que les

que les chiens rencōtrent & prennent quelque chose, ils ont ceste prinse en si grandes delices, qu'encore que le plus souuent elle sente sa venaison, c'est à dire, qu'elle soit à demy pourrie, ils la mangent d'aussi grand apétit, & y trouuent tout autant de goust, que si elle sentoit le baume, ou le thim. Et par ainsi t'ebays-tu, si ils degenerent en cerfs, lieures, sangliers, cheureulles, daims, & autres bestes sauvages? Que dis-tu à celà, Polyloge? diras-tu que nature regist & gouerne les hommes? ou si ils ont besoing, pour garder leur santé, de quelque art & regime de viure? P O L. Mon Dieu, Theophraste, que ce, que tu dis, m'est agreable! il y en auroit certes vne Iliade, qui vouldroit faire vn catalogue de tout. Or pour autant que ie ne t'ay point veu fascher ny ennuyé à me respondre, aussi ne cesseray-je point encore, si il te plaist, de t'interroger. Ie te demande donques: Qui est la premiere & principale chose de celles, que n'augueres tu nommois non naturelles? T H E O. C'est l'air. P O L. Pourquoi l'air? T H E O. Par ce que nous ne nous pourrions passer vne petite minute d'heure, sans iceluy, pour la necessité, que nous auons de respirer. P O L. Tu conclus donc, que l'air est necessaire à la respiration. T H. Ouy, & pour deux causes. P O L. Qui

DIALOGVE SECON D

sont elles? T H. Premièrement, entant que par l'attraction d'iceluy nous refraichissons & les esprits & la chaleur naturelle, qui est en vn chacun: secondement, pour ce qu'il chasse hors les fumeuses superfluites des esprits & du sang, en le repoussant & respirant. P O L. Ie croy à present, Theophraste, qu'il est tres vtile, voire necessaire, d'auoir par escrit vn certain moyen & regime de santé, puis qu'il est ainsi, selon l'aduis de tous doctes medecins, que l'air penetre iusques au cœur, qui est la principale & plus noble partie, qui soit en l'homme. Desploye donc ce que tu as en ton panier de cet affaire. T H E O. I'entens volontiers tes requestes, Polyloge: & pource preste l'auaille à ce, que ie te veulx dire. Comme ainsi soit doncques, que l'air, qui nous entourne, ait pouuoir de changer nostre naturelle complexion, par tant que sans l'attirer nous ne scaurions viure vn seul moment, celui, qui sera soigneux & curieux de sa santé, mettra toute peine & diligence pour trouuer vn air temperé de toutes ses qualitez tant actiues que passives, qui soit pur, net, serain, odoriferant, qui (aussi tost que le Soleil aparoist) s'eschauffe, & (aussi tost qu'il se cache) se refroidisse. A cause qu'un tel air ne nourrist point seulement le sang & les esprits

prits

prits, qui l'accompagnent, ny le clarifie point
aussi tant seulement & augmente, mais aussi
reioüyst l'esprit, & haste la digestion en tous
les membres. P O L. Je ne doute point, qu'au-
cuns n'estiment ton dire fables, à sçauoir, que le
sang & les esprits sont nourriz d'air & d'o-
deur: voire & diront celà ne se pouoir faire,
& estre incredible: neantmoins si me souuient-
il auoir autresfois leu & aprins de Plinē,
que ioignant le fleuue de Ganges en Indīe, &
des gens, qui viuent seulement de l'air, qu'ils
attirent en sentant aucunes racines odoriferan-
tes, certaines fleurs, & aucunes pōmes saua-
ges. Ce qui semble vray à tous les Pithago-
riens, qui tesmoignent & asseurent, que toutes
bonnes odeurs aydent bien fort au nutriment de
la personne. T H E. Tu prens mal ce point,
Polyloge: l'odeur ne nourrist pas par matiere
aucune qui soit en elle, mais par l'effect. P O L.
Et si l'air excède en quelque qualite, nuit-il?
T H E. Ouy: Car sil est excessiuement chaud,
il dissout les ioinctures, & les rend plus las-
ches, il altere, il debilite les esprits, il amoindrist
la force, il corrompt la digestion, il domine la
chaleur naturelle, qui est le thresor de nature, il
tourmente le cœur, fondement de tout le corps,
& esment les humeurs cōtre les parties nobles:

DIALOGVE SECOND

Et pour ce est-il contraire à nature. POLY.
 Par ce qu'il y a mesme doctrine des contraires,
 Theophraste, ie pense que l'air froid, en tant
 qu'il cōtrarie au chauld, est nuisible aussi. TH.
 Il l'est à la verité: car il fait, que du cerueau
 descendent des rumes au conduit de la respira-
 tion, au nez, à la poitrine: Et par là s'engendre
 vne debilité de nerfs, Et difficulté d'haleine,
 avec vne grande douleur de costez. POLY. O
 donc heureux, qui vit en air bien temperé! cer-
 tainement i'estime celui, qui est tel, estre aux
 vrages Isles fortunées, ou la terre produict Et
 rend toutes sortes de fruiets Et de biens, sans
 la labourer en aucune sorte, Et là ou lon ne
 meurt iamais. TH. Tu dy bien, Polyloge, si
 l'air qui y est deuëment temperé Et profita-
 ble, n'y estoit point aussi corrompu par accident.
 POL. Et par quel accident, ie te prie? car ie pen-
 sois, que, si l'air estoit vne fois temperé en quel-
 que lieu, il demeurast toujours tel, en sorte que
 par accident quelconque il ne se peust changer
 ny corrompre. TH. Il en va bien autrement, Po-
 lyloge: car il y a vn infiny nombre de choses,
 qui le peuuent changer, Et priner de sa premiere
 Et natieue temperature. POL. Ie te supply
 donc, puis qu'ainsi est, que tu me faces sçauoir
 qui, Et quelles elles sont. TH. Note donc,
 qu'encore

qu'encore qu'il y ait air bien temperé aux isles, qu'on nomme Urbaines, toutesfois l'experience nous enseigne & demonstre, qu'il y est à present trop humide, à raison des estangs, & marrets, qui en sont prochains: encore deuient-il plus humide, lors qu'on y laisse pourrir & demeurer long temps les fians & ordures. Croy tu cela? P O L. Facilement, car ceux, qui habitent ce lieu, sont ordinairement tormentez de fieures & catarrhes. Et quant aux autres, qui n'ont point de telles incōmoditez, ains ont leur terre arrousee seulement de petits fleuues & ruyssaux, sont-ils subiets à telles calamitez? T H E. Tout autant: car s'ils deffaillent en cela, ils en endurent par vn autre moyen. P O L. Quel? toutesfois s'ils habitent en des maisons esleuées en l'air, construittes de pierres de taille, soustennues de colonnes de marbre, de porphyre, rudes, triangulaires, quarrées, ingenieusement peintes & decoupées, ou il y a à chaque coing la tourasse artificiellement posée & assise, ayant d'un costé la canōniere, et de l'autre la fenestre pour regarder les champs, le tout couuert d'ardoise, de plomb, ou autre matiere plus precieuse. T H E. C'est peu de cas de considerer telle magnificence, Polyloge. Et si avec tant magnifique & admirable edifice, il voyt aussi tost qu'il met sa teste à

C

DIALOGVE SECOND

la fenestre, vn gros boleuert de fiant, ou les latrines de son voysin, ou les siennes, ou quelque cimetiere, que diras-tu alors? P O L. Celà change-il l'ær aussi? T H E. Bien fort, car le fiant de cheual engendre vn ær par trop chaud: celui des vaches, trop humide: & celui des porceaux & brebis merueilleusement venimeux & pestifere. Quant aux cimetieres & latrines, vn aueugle peut voir, cõbien de dommage on en recoit. P O L Y. Si ay-ie toutesfois n'ã pas long tẽps ouy dire à vn quidam de quelq̃ ville, qu'il ne peut iamais trouuer meilleur remede cõtre la peste, alors qu'elle regnoit en son pays, que de sentir trois fois le iour ou les priuez & latrines, ou quelque estable de brebis. T H E. C'estoit par auenture quelque fol insensẽ, qui disoit celà, Polyloge. P O L Y. Comment? On l'estime certes vn hõme d'vn tres meur & rassis ingemẽt. T H E. Tout homme de robbe longue n'est pas docteur, frere et amy. Tõuiours corbeau chäte son ramage. Je croirois certes à s'õ dire tres volõtiers, si lors qu'il se passoit de l'odeur des priuez & latrines, il eut eu pres du nez quelq̃ dragme de musc. Quãt à moy, j'estime biẽ plus les bonnes odeurs, qui corroborent & reioüissent le corps, que telles & semblables infections, qui le gastent. P O L. Ceux donques, qui se

qui se retirēt apart aux chāps en leurs villages
et metairies, sōt-ils aussi miserables, et ōt-ils aus-
si infortunée cōditio, q̄ nous, qui ne partōs de la
ville? T. H. Beaucoup plus miserable, Polyloge,
Car ie te prie, qui les esment laisser la ville, pour
se retirer aux chāps? n'est-ce point le plus com-
munement enuie, rancune, haine, querelle, parti-
culier profit, inconstance, flaterie, cōspiration
mesdisance, vaine gloire? Bref, celà ne se fait
point, que par l'instinct de quelq̄ furie enragée,
qui pousse tellement cette maniere de gens, que,
cōme forcenez & hors du sens, ils tachēt, aussi
tost qu'ils sont là, à vouloir priver leur voisin,
voire leur propre frere de son bien & herita-
ge, sinon par guerre denoncée, pour le moins par
fraude, finesse, cautelle, deception, & par toutes
sortes de mines, & surprises, qu'ils peuent in-
uenter de leur malin et diabolic esprit. Quant
est de la ville, celui le plus souuent, qui se vente
et iacte auoir vne legion d'amis, qui luy secour-
ront au besoing, s'il aduiēt, q̄ fortune tourne vi-
sage, tel se disoit estre amy, qui se denōce enemy
mortel. Ha, Polyloge, leurs braues maisons, ri-
ches boutiqs, ny leurs aconstremens diaprez ne
leur diminuē en riē leur malin et mauuais cœur.
Ie t'assure, q̄ i'aymerois bien mieux estre quelq̄
pauvre villageois, auoir la petite case, qui regar-

E ij

DIALOGVE SECOND.

daſt, d'un coſté l'oriēt, & qui ent venē de l'autre
 vers le ſeptentrion, qui ne fuſt auſſi point ſub-
 iette au mauuais & pernicious ar, qu'engēdrēt
 aucunes mauuiſes herbes & arbres, que non
 pas auoir en ville des palais royaux, chaſteaux
 de plaiſance, & autres tels edifices ſumptueux,
 pour eſtre ſubiet aux incommoditez qui y
 ſont. POLYL. Je ſuis certes de ton aduis,
 Theophaſte : mais dy moy, ſ'il te plaiſt, qui
 ſont ces herbes & arbres, que tu dy engendrer
 mauuais & dangereux ar ? THEOP. Le
 noyer, le ſuzeau, le figuier, l'hellebore, & la
 roquette. POL. Pour quoy ſōt-elles mauuiſes ?
 THEOP. Parce qu'elles ont telle puiſſance de cor-
 rompre l'ar, que meſmes l'herbe, vmbagée de
 leur vmbre, eſt par apres inutile aux troupeaux.
 POL. Tu dy merueilles : mais que te ſemble des
 maiſons, qui ſont au ſommet des montagnes ?
 THEOP. Il y fait tres bon, par ce qu'elles ſont
 loing de la lie & eſpeſſeur de l'ar : car tout ainſi
 qu'en l'eau, & autres liqueurs touiours le plus
 gros deſcend au fond, ainſi eſt-il de l'ar : car tout
 ce, qui eſt le plus terreſtre, chet en bas. Et par
 ainſi cetuy ar, qui eſt plus pres de la terre, eſt
 plus eſpēs & nubileux : & au contraire, celuy,
 qui en eſt le plus eſloigné, eſt plus ſerain & plus
 clair : & par conſequent les maiſons, qui ſont
 aux ſom-

aux sommets des montagnes, sont (selon mon iugement) plus salubres & profitables: car elles ont l'air, que Galien, en son liure premier du regime de la santé, demande, c'est à sçauoir, pur, net, subtil, delicat, & nullement infait par la vapeur des estāgs & marefcages. Neantmoins si reste-il à sçauoir, si la terre est bien temperée en soy, en laquelle lesdites maisons sont edifiées. P O L. Comment? y a il ençor à sçauoir cela? T H E. Ouy: car il faut, qu'elle soit sans aucune macule & imperfection. P O L. Si donques il y a du soulfre, ou de l'arsenic, l'air en est-il changé? T H E. Il en deuient plus chaud & plus sec. P O L. Et sil y a de l'antimoine, ou de la marquesite? T H E. Il change sa nature en plus froide & plus seiche. P O L. Il faut considerer beaucoup de choses, à ce que ie peux voir, pour trouuer vn air bien temperé. Et de celui des vallées n'en dy-tu rien? T H E O. Les montagnes, qui sont prochaines, causent, que l'air y est trouble, à cause du soleil, qui n'y peut penetrer. P O L Y. Tu es donc d'aduis, que la maison, que i'auois faite edifier à grands fraiz en nostre vallée, & là ou ie prenois tout mon plaisir, ne m'est point salubre, & que par consequent ie la dois là quitter cōme inutile: parce qu'en esté elle est excessiuelement chaude,

DIALOGVE SECON D

& par trop froide en hyuer: par ce aussi,
 quelle n'a ny le soleil leuāt, ny le couchant, mais
 au contraire, qu'elle est tout au tour ceinte &
 enuironnée de montagnes. T H E. Non suis,
 non: mais bien que tu changes l'air par quelque
 artifice selon la saison, comme aux iours canicu-
 liers, il est tres bon de respandre par la cham-
 bre des feuilles de saule, des roses, des fleurs de
 Mars (s'il s'en trouue) des feuilles & sommets
 de vigne, des coings, des poires, des pommes, des
 grenades, du nenuphar, du vin-aigre, de l'eau
 froide, & de l'eau de roses: pour autant que
 telles & semblables choses ont vne merueilleu-
 se vertu de rafraichir l'air, qui de sa nature est
 excessiuelement chauld, & de clarifier & alai-
 grir les esprits. P O. Et en hyuer qu'es-tu d'aduis
 qu'on face pour changer le froid, qui domine?
 T H E. Il faut faire des perfuns. P O L. Quels?
 T H E. De cloux de gyrofle, de canelle, d'ambre,
 d'encent, de mastic, de safran, de tim, de mario-
 laine: si on n'ayme mieux prendre chez les apo-
 riques certains trochisques propres pour celā.
 Il est aussi bon, de respandre des herbes, com-
 me mente, lauande, serpolet, rommarin, ba-
 silic, hisope, sariete, & semblables. P O L.
 Tu dy bien, Theophraste: mais ces choses sont
 bien cheres pour ma bource: n'en scauroit-on
 trouuer

trouuer à moindre pris? **T H E.** Si fera dea: il faut faire du feu de bois de geneure, de chesne, de sapin: du feu dis-ie, avecque flamme, & non point fumant: à cause que la fumée nuit par trop à la veüe. **P O L.** Certes tu as dit de grandes choses de l'ær: Il en reste encore vn point, que tu me souldras, si c'est ton bon plaisir: à sçauoir, si c'est de la qualité de l'ær, que les estrangers suruenans en ce pays, & principalement d'Alemagne, ou que nous, laissans ce pays pour aller au leur, soions incontinent subiets à tomber en maladie. **T H E O.** Ouy en verité, Polyloge: car si tout lieu (comme dit le philosophe) de sa propriété contregarde ce qui est contenu de sa natiuité au dit lieu, il s'ensuit, qu'ayant changé de terre & pays, la constitution changera quant & quant: ce qui est aisé à voir, quand tu considereras, que plusieurs herbes & arbres ne peuuent croistre ny prendre aucun aliment, si elles sont hors de leur propre terre, & plantées en vne estrange, & nullement semblable à leur nature. Tu as maintenant ce, que tu demandois. **P O L Y.** Ouy, graces à Dieu, & à toy: mais affin que ne nous arrestions pour si peu, poursuy la seconde chose non naturelle: car ie sçay bien, que tu y auras matiere assez ample pour en tenir l'og propos, veu la di-

DIALOGVE TROISIESME

uersité du boire, & du manger, qu'on tient à
present par tout, & principalement à la court.
THE. C'est tres bien dit: mais mon ventre de-
mande la nappe mise, & abbaye comme vn
pauvre leürier affamé. Parquoy il sera meilleur,
que tu veniennes apres disner, & nous en diui-
serons de meilleur courage. POL. I'en suis con-
tent. THE. Adieu donc. POL. Adieu.

L'ARGVMENT DV
troisiesme dialogue.

Il est faite mētion de la deuxiesme chose nō na-
turelle: & y en a description tresample, tant
par genre, que par especes: quelles sont les
meurs & façon de faire des yurongnes: &
comme nous abregeons par nostre faute le
cours naturel de nostre vie.

POLYLOGE.



Ve dit ce ventre maintenant,
Theophraste? THE. Il se
porte beaucoup mieux, Dieu
mercy, Polyloge, & est apaisé.
POL. Me permets-tu, que ie die ce, que i'ay en
ma fanta-

ma fantasie? T H E. Et pourquoy non? P O L. Et que tu ne t'en fascheras point? T H E. Tout ce que tu voudras, dy hardimēt: car ie ne doute point que ce ne soit vn brocard: toutesfois ie sçay bien, que ce n'est tout que pour rire. P O L. Certainement tu l'as dit. Aussi voulois-ie dire que tu es vn mauuais chantrre, & vn bon cuisinier, à cause de ton ventre, qui a tousiours sa pensée à la cuisine, & crie neātmoins tousiours la faim. T H E. Certes ie t'en croy, Polyloge: car tu nommeras à plus iuste droict vn loup chantrre, que moy: toutesfois si tu voulois dire, qu'un loup despesche mieux matiere en cas de mascher, que moy, ie m'y opposerois tres bien, sçachant mon estomac estre tellement armé de routes pieces, qu'il defferoit à la colere le plus dur fer ou acier, qui se trouue. mais tu pēsois par-aventure, que pour le babil ie ne me souuenois de la mangeaille. P O L. Pardonne moy, non faisois point: car il est aisé à voir, que ce tiē delicat visage n'a pas aquis son en-bon-point par abstinence ou iune. T H E. Si est merueilleusement à louer abstinence, Polyloge: car par elle la santé est bien fort augmentée. P O L. Or donc puis qu'il vient à propos de santé, poursuy, ie te prie, de dire, qui est la secōde chose non naturelle, & desploye ce, que tu auras à en dire. T H E. Qui

DIALOGVE TROISIÈSME

elle est: mon plaisir, c'est à sçauoir, le boire & le manger. P O L. Et y a-il quelque art d'icelle? T H E. Cōment donc? ne dit pas le philosophe, qu'il y a art de tout ce, à l'endroit duquel on peut bien faire, ou faillir? P O. Dy moy dōc, si ie faux, quand, ayant bien faim, ie me maitrise en sorte, qu'il faut que mō vêtre attēde, bon gré mal gré, l'heure de mon loisir? T H E. Grādemēt, mon amy: car ne baillant matiere à l'estomac pour s'occuper & sustanter, il attire des prochaines parties vne grāde & dangereuse abondāce d'humours: ce que lon peut voir alors: car incōtinent apres on n'a plus d'apetit, & si on crache à merueilles. P O L. Ie faux donques bien souuent, par ce que ie ne mange gueres, alors que le vouloir m'en vient. Mais auise moy, Theophrasle: quād dōc (ainsi q̄ tu as dit) l'apetit se perd par l'attraction des humeurs, que faut-il faire? est-il bon de manger? T H E. Nenny: ains faut attendre son retour. P O L. Et s'il demeure trop long temps à reuenir. T H E. Hume vn peu de syrop aigre, ou de vin de grenades, qui ont vertu de le faire reuenir. P O L. Lors qu'il est reuenu, se faut-il remplir iusques au gosier cōme les gormands de cet aage. T H E. Rien moins, Polyloge: car si on se remplit de grosses viādes, il s'en ensuyt douleur des ioinctes, difficulté de respyrer, obstruction du foye

du foye & de la ratte, & quelque fois frenaisie. Que son se saoule de viâdes delicates & subtiles, la fin en est telle, qu'on se sent tost apres asiege d'une fièvre agüe, ou d'une infinité d'apostumes fort difficiles à guarir. POL. Si donc i'ay trop mangé, cōme y remedieray-ie ? THE. En vomissant. PO. Ouy bien, mais tout chacun n'est pas facile à vomir. THE. Il faut q̄ ceux là s'en voyent tres bien dormir iusques à tant qu'ils se sentent soulagez, ou qu'ils s'exercent mediocrement, ou bien qu'ils se purgent legerement par le bas par quelque doux medicamēt. POL. En outre, si vn hōme replet & gras vse de mesme viande en son manger, qu'un maigre & sec, s'en trouuera-il mal ? TH. Ouy, à la longue: car vn maigre à besoing de viande plus nourrisante, pour augmenter ses esprits, qui sont debiles: & vn gras, de viandes peu nourrissantes, pour l'abondance de pituite & flegme, qui est en luy, & le peu de chaleur. POL. Mais quel regime de viure es-tu d'aduis que tiennē celui, qui a forte chaleur, les membres durs & robustes, & fort acoustumēz à exercice. THE. Qu'il vse de viâdes moyennemēt grosses, & en suffisante abondance: ce qui ne cōviendrait pas à vn, qui feroit son contraire. POL. A cause que ie te voyz volontairement respondre à tout ce, que ie

DIALOGVE TROISIESME

te demande, n'ayant aucunement egard à mort
importunité, ie te demande, y a-il danger d'vser
de mesme viande en hyuer, que le froid serre biē
fort, & en esté aux iours caniculiers, que tout
homme se trouue debilité de la chaleur? T H.
Ouy: car en hyuer on a besoing de viādes chaul-
des de nature, & par effet fort nourrissantes
& solides: & en esté, qui soient froides & peu
nourrissantes. Neantmoins si est-il tres bon de
considerer la complexion des personnes. Leme-
lancholic demande aliment fort nutritif, hume-
ctant, & qui eschauffe peu: le colere, refraichis-
sant & humectant: le sanguin, de peu de sustā-
ce & refraichissant: le pituiteux & flegmati-
que, de chauld et subtil. Et apres ce, se faut dili-
gemment donner garde des choses, qui corrom-
pent la digestion. P O L. Et qui sont ces choses?
T H E O. Mascher trop lentement, deuorer au-
dement, vser de diuerses sortes de viandes &
breuages, demeurer par trop à prendre sa refe-
ction, & mal ordonner ses repas. P O L. Il est
donques nuisible de mascher lentement. T H.
Bien fort, veu que l'estomac, qu'on dit estre le
pere de famille du corps, ny les autres membres
aussi, ne peuuent assez deuēment derompre &
briser la viande, ains est delaisé ce seul office
aux dents. P O. Tu entens donc, si lon ne masche
comme

comme il appartient, que la seconde coction s'en ensuyt plus imparfaite. T H E. Voire, veu q̄ biē mascher est le cōmencemēt d'icelle dite coction, & par le contraire, s'en ensuyue grand nombre de maladies, comme douleur de teste, mal des yeux, rage des dents, & putrefaction d'icelles, epilepsie, ou autrement le haut mal. P O L Y. Mais pour-quoy nombres-tu la diuersité de mets? T H. Par ce que par icelle la santé est biē fort endommagée. P O L. Par quel moyen? T H. Par celui, qui s'ensuyt. Entre le premier manger & le dernier (lors qu'il y en a de tant diuerses sortes) y a grand temps, & par ce que premier deuions cuire & digerer deuant qu'en remettre d'autre, il est interrōpu par le suruenāt de sorte qu'il demeure demy-cuict avec le reste, & en telle sorte s'engēdre vne putrefaction en la capacité de l'estomac, & ailleurs, qui puis apres est la seule source & origine de mille fieures. P O L. Je te concede celā, Theophraste: mais comment n'approuues-tu point, demeurer lōg temps à la table pour prendre son repas, veu qu'on dit communement, que par ce moyen on recouure la ieunesse perdue & passée? T H E. La ieunesse! certes c'est bien au cōtraire: car par là on abreuiue plus tost sa vie, qu'on ne la prolonge: comme on le voit facilement en ceux, qui

DIALOGVE TROISIESME

n'ont autre chose à faire tous les iours, que de vi-
 ure à leur aise depuis le matin iusques au soir,
 estans assis en vne chaire cottonnée, le dos au
 feu, & le ventre à la table, avecques vian-
 des les plus exquisés, qu'on trouue, & toutes
 fois ne peuent paruenir à la moytié de leur
 aage. P O L Y L O G E. Ie i'asseure, Theo-
 phraсте, que ce bon dieu a bien fait ce qu'il a
 fait: car si telle maniere de gens viuoient long
 temps, menans telle & tant prodigue vie, les
 bonnes gens, qui viuent de raves & naueaux,
 s'en tiendroyent à mal, & s'en fascheroient,
 comme de chose iniuste. Certes quand i'ay bien
 consideré la vertu de tels personnages passans
 ainsi delicieusement tous les iours, ie ne les
 puis mieux nommer, que vrays & sales por-
 ceaux, ou du nom de la mer, qu'on appelle or-
 dinairement Engueule-tout, & si i'amaïs ne se
 soule: et ont cela en oultre, que pour leur yron-
 gnerie ils ne semblent de rien aux hommes.
 T H E O. Tu cognois merueilleusement bien
 leurs meurs, Polyloge. Ie croy, que tu as quelque
 fois esté de leur escole. P O L Y. Non ay point
 pourtant, mais ie l'apprens assez bien tous les
 iours, à cause d'un mien voisin tauerrier, en la
 maison duquel on en voirroit les vns, après
 qu'ils ont bien trinqué, s'efforcer à qui plus
 mangera

mangera de chair, à la maniere des porceaux: & en telle sorte, que iusque à tant que le ventre soit bien fort estiré & enflé, & que la teste tourne puis çà puis là, passent le iour entier à qui mieux mieux. I'en apperçois d'autres, comme mastins affamez, qui ne craignent aucunement manger pour la quatriesme fois ce qui à desia esté bonilly, rousty, fricassé, par deux ou trois fois, & masché tout autant. Il y en a encore d'autre secte, qui, comme lions rugissans, s'entregroignent & tacent de telle colere, qu'on iugeroit à l'improuen, toutes les furies d'enfer estre là assemblées, & deliberer entre elles de quelque differend & controuersie. D'aucuns y en a brammans de telle sorte, que s'il y auoit vne douzaine d'asnes d'Arcadie, ils ne se feroient si bien ouyr. En apres y en a, qui, d'abondance de vin qu'ils ont en corne, s'endorment de telle façon, que des lions ne dorment point plus fort lors qu'il fait bien froid, estans là couchez & veautre comme veaux, sans sentir chose de ce monde, & quoy qu'on leur face, qu'on les tourne, qu'on les pince, frappe, fume, tourne par cy, par là, ils ne remuent non plus que morts ou pasmez, se soucians moins que rien de toutes les fortunes, qui se pourroyent presenter & offrir. Encore n'est-ce pas tout: car quelques

DIALOGVE TROISIEME

fois il y en a, qui, pensans raconter quelque chose de leurs beaux faits d'amours, ou autre chose, rottent, vessent, & rendent telle odeur de leur bouche, qu'il vaudroit mieux beaucoup sentir la plus infecte estable à porceaux, qu'on puisse trouver. THEO. C'est donques grande pitié de vivre à la court, ou il y a grand nombre de tels courtisans. POL. Si est, Theophraste. Mais il ne me semble hors de propos, de t'enquêter d'un point: il me souvient que n'agueres tu disois, telle desbordée maniere de gens s'abreuier le cours de leur vie, & toutesfois (si j'ay bone memoire) l'escriture sainte dit (s'il est licite de la mesler avec la prophane & humaine) que la providence de Dieu a limité le cours de la vie à chacun. THEO. Il est vray, neantmoins nous la pouvons aussi bien acoursir & abreger, qu'il est aisé d'esteindre vne lampe ardente. N'est-ce pas prophetie, que ce, que dit l'Ecclesiaste? Prends garde que tu ne moures, non point en ton temps. comme s'il vouloit dire, Garde toy que le terme & la borne de viure, qui t'est donnée d'en haut, ne soit acourcie par ta gormandise & mauuais gouvernement: A la façon d'une lampe, qui (cōme Galien dit) ard & esclaire tres bien, lors que son huile & aliment est moderé: que s'il redonde & est en trop grande abondance, elle s'esteint incontinent,

incontinēt, parce qu'elle sent son cōtraire. Ainsi est-il de nostre chaleur naturelle: car tant qu'elle sent l'humeur (duquel elle s'entretient) modéré, elle se recrée & eiouïst merueilleusement, & s'il aduiēt que l'humeur s'augmēte par trop, tout aussi tost la chaleur s'esteint et meurt. Ce qui aduiēt alors qu'on boit & mange par trop & excessiuemēt, comme l'a tres biē dit Pline escriuant ce qui s'ensuyt, que lors la vie finist, que volupté commence. P O L. En verité tu dy de grandes choses, Theophraste, mais venons au point. Il me semble, qu'entre les choses, qui corrompent la digestion, tu nombrois le mauuais ordre des repas. enseigne moy donc, ie te pry., pour la bien parfaire, quel ordre il sera bon de tenir. T H E O. Escoute: la plus grāde part des doctes mediciens tient pour tout vray, qu'il faut, pour biē faire, manger choses liquides & de facile digestion au premier mets & entrée de table, de peur que si on faisoit le contraire, c'est à dire, qu'on mangeast en premier lieu quelques grosses & solides viandes, les conduits s'estoupassent, & par ce moyen s'engēdrast corruption dangereuse. P O L Y L O G E. Commandes-tu donc, qu'on mange touiours en premier lieu choses liquides & subtiles? T H E O P H R A S. Non pas: car si quelqu'un a de coustume de

D

DIALOGVE TROISIEME

manger moderelement choses grosses & de dure substance, & prendre à grand foison les viandes subtiles. Il seroit beaucoup meilleur, de manger premierement les viandes grosses & dures, affin qu'estans en petite quantite elles ayent autāt de tēps à se cuire, que les subtiles & delicates, qui sont en grande abondance.

POLYLO. Suffit-il de celā pour cet affaire? THEOP. Non point encore: car quoy que ce soit que lon mange, premierement il faut diligemment prendre garde, que ce ne soit quelque viande visqueuse & gluante, de peur qu'en sortant du ventricule & estomac, bien tost apres qu'on la mangée, elle n'attire par mesme moyen, à raison de sa visquosité, les autres viandes, qui ne sont encore qu'à demy cuites. Il se faut aussi garder de manger, à l'entrée de table, tous fruits, qui ont vertu de reſtreindre, comme coings, poires, amandes, chastaignes, à cause, que par iceux s'engēdre opiliatiō aux conduits, & les autres viandes sont empeschées de sortir de l'estomac: si ce n'est à ceux, qui sont assez laches & esmeuz: pourautant qu'à tels les fruits dessusdits sont fort conuenables: & à la fin du repas, ceux, qui sont de leur nature lubriques, comme sont prunes, cerises, & pesches.

POL. Ie pourray donques bien vſer de fruits, moyennant

moyennât les cōditions, que tu as nōmées. T H.
Ouy dea: retenant toutesfois touiours celà, qu'en
vsér en grāde quātité est dāgereux, pour ce qu'ils
engendrent vn sang fort fluide & preparé à pu
tréfaction, principalement à l'endroit de ceux,
qui ont l'estomac par trop chauld, soit ou de sa na
ture, ou par grand & vehement exercice, ou
par quelque bain chauld, ou par quelque mal
chauld. P O L Y. Et si quelqu'un, ne se souciant
 point de ton dire, en auoit farcy son ventre, &
 mangé grande quantité, & que par ce moyen il
 fust en danger de maladie, quelle aide luy pour-
 roit-on bailler? T H E O P H R A S. Quel-
 que ius laxatif, ou du vin doux, ou bien d'une
 confectiō d'eau & de miel, que le vulgai-
 re appelle Melicraton. P O L. Tu dis vray-
 ment de grandes choses, & y procedes par bon
 ordre: toutesfois quand l'appetit & la faim me
 presse, i'ay bien peu egard à ce, que tu dis: car ie
 deuore le premier venu, & fust-ce des faiues
 crues, encore me semble celà sucre, ou con-
 fitures tres exquisés: de sorte que i'approuue
 & louë merueilleusement le dit de Socrates, qui
 soustenoit n'estre meilleure saulce que la faim.
 T H E O P H R A S. Tu tien donc bien peu de
 conte de ta santé, en ce faisant: car vne gros-
 se viande est beaucoup plus propre à vn estomac

D ij

DIALOGVE TROISIESME

chauld, & qui est en appetit, à cause que, restât par sa grosse substâce à la chaleur naturelle, elle se tient coy en vn lieu, pour se cuire avecques le temps : là ou vne legere & subtile se disperse par tout, aussi tost qu'elle est descendue en la capacité du ventricule, & par ainsi engendre vne repletion, qui est fauce & fardée. POLYLOGE. C'est assez de celà, Theophraste: maintenant fay moy sage de ce, que ie te demanderay. A quoy tient celà, que d'aucuns refusent à collationner apres midy, pour estre au souper en meilleur appetit, veu que moy, soit que ie desjune, que ie disne, que ie resine, que ie soupe, que ie collationne, & recollationne tant qu'on voudra, ie n'en pers iamais l'appetit, ains mangerois encore au dernier repas d'aussi bon vouloir, qu'au premier? THE. Tu as celà d'acoustumance, Polyloge: car des ton enfance tu as appris de manger à toute heure du iour: toutesfois cette coustume changera avec l'aage, si le prouerbe ne met, qui dit: A diuers aage, diuers regime. POL. Comment celà? ie supposois desia, que ie serois tel toute ma vie. THEO. Tu supposois mal: car à grande peine, estant vieil, pourras-tu manger en trois repas ce, qu'à present tu manges aussi bien en vn, qu'un homme de ta robbe. POLY. Et ie te supply, donne m'en la raison. THEO.

Pourra-

Pour autant que, si on ne donne à toute heure à
 yn vieillard de quoy mettre sous la dent, le peu
 qu'il a de chaleur se debilité incontinent : & si
 on luy en donne quantité, il s'esteint & meurt
 tout aussi tost : ce qu'on peut clairement voir en
 vne lampe, qui est preste de s'esteindre, pour
 faute d'aliment: car s'on luy dōne modérée qua-
 tité d'huile, elle se remet en vigueur: si on en
 verse par trop, c'est tout incontinent fait, la
 clarté se perd. POLY. J'ay encore vne gran-
 de difficulté à te donner pour dissouldre: J'ay
 plusieurs fois veu disputer entre les plus sça-
 uant mediciens, de ce point: A sçauoir, s'il est
 meilleur, de plus manger au disner, qu'au soup-
 per, ou du contraire. Dy moy ce que t'en sem-
 ble, affin que, si ie me trouue au lieu, i'en puisse,
 comme les autres, dire mon mot de gueule, com-
 me on dit communement. THEO. Si tu m'en
 crois, tu retiendras, qu'alors que les nuits sont
 longues, & que le sommeil n'est point em-
 pêché ou interrompu d'aucun accident, il est meil-
 leur de prendre le soupper plus ample, que le
 disner. Et la raison de mon dire est telle: parce
 que la concoction ne se fait iamais mieux, soit
 en l'estomac, ou au foye, que durant le dormir:
 par ce qu'alors les facultes, animale, & natu-
 relle, se fortifient. mais les gens, qui dorment

D ij

DIALOGVE TROISIEME

peu, ou qui sont subiets à rumes, feront le contraire, mangeans le moins au soupper, qu'il leur sera possible, & ce encore long temps deuant le dormir, de peur que nature, qui est empeschée à digerer & vaincre cet humeur superflu, d'ou sortent les rumes, ne soit reuquée de son office, & chargée de rechef par la viande suruenante, comme d'un nouveau fardeau. P O L Y. Certes ie t'admire, Theophrasie, pource que ie te vois tant aisement & encore plus volontairement rendre responce à toutes mes demandes. Et pour ce prendray de rechef hardiesse à t'importuner. A cause que le pain est plus aymé & commun, & qu'il y en a de diuerses sortes, lequel est de tous le meilleur & plus salutaire ? T H E O. Isac l'enseigne assez euidentement, Polyloge, quand il dit, qu'entre toutes les sortes de pain, il faut elire celui, qui est fait de pur froment, comme engendrant tres bon sang, & nourrissant beaucoup: combié qu'il ne le permette à ceux, qui ont le ventre trop dur, & qui sont constipez, s'il ny a parmy quelque peu de son de seigle meslé: & faut qu'il ne soit point trop cuit, ou brulé par dessus: parce qu'ainsi il engendre un sang melancholic: ny trop mol par dedans, pour n'estre assez cuit, à cause qu'estant tel, il empesche

empesche l'estomac. POLYLOGE. Est-ce assez de celà, que le meilleur pain se fait de froment ? THEOPH. Nenny: mais faut considerer, si le froment n'est point trop vieil, ou trop nouveau, s'il est bien meur, & s'il a esté gardé en ar clair & libre, comme il faut: si aussi le grain est net, & n'est point entremêlé de poussiere, s'il est poissant, gros, & comme rougeastre: car le pain, qui est fait de tel froment, ne scauroit estre, qu'il ne fust bon, veu qu'il retient la nature du grain, duquel il est fait. POLYLOGE. Et s'il y a quelque peu de sel, en vault-il moins ? THE. Mais beaucoup plus, principalement s'il y a du leuain assez: par ce qu'ainsi il empesche, qu'il ne se face opilation au foye, ou à la rate, & qu'il ne s'engendre des pierres ou calculs en la vessie & aux roignons, principalement s'il est mangé deuant les autres viandes avec vn peu d'any: car lors il fait en vrinant geter hors, tout humeur superflu, qui pourroit estre au dedans. Or quant au pain chauld, ie ne suis pas d'aduis, qu'on en vse, si ce n'est, quand quelqu'un se pasme: car on tient, que le pain tendre, pour ce qu'il crisse & petille en le rompant, ayde à la pasmoison.

D iij

DIALOGVE TROISIÈME

POL. Et du pain de metal, qu'on appelle, qu'en iuges-tu? THE. Qu'il est de mauuaise nourriture, & seulement bon pour les crocheteurs & gaigne-deniers, à cause qu'il ressemble à celui d'orge qui est astringent, & qui engendre abondance de ventosités, comme Isaac preuue. Neantmoins de quelque sorte que soit le pain, il est (selon l'aduis des plus experts medecins) beaucoup moins dangereux d'en manger quantité en hyuer, qu'en esté: ioinct aussi que se remplir de pain, est beaucoup plus nuisible, que non pas de vin: iouxte le proverbe, qui dit, que toute repletion est à craindre, & celle de pain sur tout. POL. Apres le pain s'ensuit la chair: dy donc par mesme moyen, quelle est la meilleure? THE. Celle de porceau: parce qu'elle est temperée de chaud, & humide autant qu'il le faut: qui est la raison de Galien & Auerrois. Mais il ne faut pas que le porceau soit plus âgé d'un an, & si il est necessaire, qu'il ait esté saupoudré de sel, de quelques iours deuant. Encore y a il à considerer, qu'elle n'est pas bonne à tous indifferement: car à cause qu'elle demeure trop longue espace de temps au ventricule premier que de se cuire, elle nuyroit à ceux, qui se trouuent mal de leur personne, plus tost, que de leur estre proffi-

profitable. Parquoy il sera bon, que ceux, qui se sentiront mal disposez, s'en abstienent. Celle des petis cochons de lait n'est pas (selon Galien) si louable, à cause de la trop grande humidité qui y est, qui pourroit rendre celui, qui en vseroit, par trop phlegmatic & pituiteux. Celle de beuf est en ses qualitez froide & seiche, principalemēt de beufs qui sont vieux: difficile à digerer, restreignante le ventre, & tellement melancholique, que si aucun faisoit estat d'en manger souuent, il se sentiroit en fin oppressé de toutes sortes de maladies, qui prouiennent d'abondance de sang melancholic: comme de lepre & ladrerie, de tigne, de chancre, de dertes, & semblables: pour crainte desquelles les anciens s'abstenoyent de la chair de beuf. Les Atheniens ont premierement vsé d'iceux au labourage de la terre, neantmoins ils firent crier par edict public, qu'homme ne fust si hardy de tuer beuf ne vache, sur peine de la hart, ou d'exil. Vn chacun louë celle de veau & de cheureau, pour ce qu'elle se digere aisement, & engendre bon sang. Et d'entre les cheureaux, ceux sont les plus à priser, qui sont comme de couleur roussatre, & aprochans du poil gris. On louë aussi les moutons aagez d'un an, qui sont

DIALOGVE TROISIEME.

chatreux : comme aussi toutes autres bestes
 chastrées , selon son espece : combien que cela
 s'entende seulement des bestes à quatre pieds :
 car la volaille chastrée est beaucoup meilleure
 et plus profitable : à cause que (cōme dit Isac)
 les bestes à quatre pieds sont privées des mem-
 bres , qui sont le fondement de la chaleur natu-
 relle. P O L. Ne diras-tu riē de la chair de bouc
 & de chieure ? T H E. Auicenne , tres ex-
 cellent medicin , escrit , que ny l'vne ny l'autre
 ne vault rien , pource qu'elles engendrent
 de fort mauvaises humeurs , & des fieures
 quartes . Mais les pires & plus à craindre
 de toutes , sont , celle de renard , celle d'ours ,
 & de chien : parce qu'elles gastent l'esto-
 mac , empeschent & l'vrine & les excre-
 mens , gardent de dormir , & sont totale-
 ment dissemblables de la nature de l'homme.
 Galien y adiouste la chair de lieure , pourautant
 quelle dessèche merueilleusement . P O L Y.
 Poursuy des bestes sauvages , Theophraste . T.
 Constantin , tres versé medicin , dit , que toutes en
 general engendrent vn sang melancholic , si et-
 les ne sont pres de faōner , et qu'alors elles ne sont
 pas du tout à reiecter . Oultre plus faut noter ,
 que le Cerf est plus de craindre en esté , qu'en
 hyuer : car (pource qu'il vit de serpens & cou-
 leures

leures en esté) on estime que sa chair est venimeuse: Suyuant en cela ce, qu'en escriuent Pline, & d'autres historiens, c'est à sçauoir, qu'il y a entre les serpens & les Cerfs mortelle guerre & inimitié, & qu'en esté les Cerfs avec les nazeaux alenent de telle force dedans les trous & cauernes ou sont cachez les serpens, qu'ils les en tirent, bon gré mal gré qu'ils en ayent, puis ce fait les deuorent & mangent: d'ou vient qu'ils ont apres vne extreme soif, mais ils sont tellement auisez de leur nature, qu'ils se gardent de boire, affin d'auoir plus chauld, & que par ce moyen ils puissent plus aisement digerer le venin. POL. C'est assez des bestes, Theophraste: disons à present de chaque partie d'icelles, affin qu'il ne manque rien en nostre fait. THEO. Retiens donc en la memoire ce, que i'en diray: & premierement parlons du cerueau, lequel on tient entre les medecins estre ennemy à l'estomac, comme la moëlle des os, & la graisse, qui oste l'appetit, & se pourrist incontinent, principalement, si on la mange à la fin du repas apres les autres viandes: ce qu'a voulu monstrier Galien, disant: Qui voudra vomir, māge de la ceruelle avecques de l'huyle. Or affin que le cerueau mangé ne puisse nuire, ou endommager, on a

DIALOGVE TROISIÈSME

acoustumé de le confire & acoustrer, comme les yeux, qui, combien que ils soyent de difficile digestion, neantmoins à cause qu'ils sont gras & visqueux, peuuent nuire & empêcher la digestion des autres viandes. On l'acoustre donc, & le confist-lon avec du vinaigre, du sel, du poivre, des cloux de grofle, du persil, du calament, & avec de la graine de carnon du gingembre. Les narines, les aureilles, & le gouzier des bestes sont de difficile digestion, à cause des cartilages, desquelles telles parties sont faites & cōposées: elles engendrent peu de suc, & iceluy encore mauuais. Quant au cœur, s'il se peut vne fois digerer, il nourrist bien fort, & engendre bon sang: mesmement celui du cerf, qui, par quelque vertu occulte & incogne, medicine mesme les enuénimez. Le poumon est par accident froid, & (selon Galien) est de facile digestion, toutes fois Rases dit le contraire. Toute sorte de foye engendre es veines un sang gros & trouble: d'être les bestes à quatre pieds, celui de cheureau, de porceau, et de veau sont les meilleurs: d'entre les oiseaux & volaille, celui des gelines, et des canes, principalement quand elles sont grasses. Il reste l'estomac, les intestins, la peau, les nerfs, la rate, & la matrice, q nous lairrōs pour les boumiers, laboueurs,

& vi-

& vigneros, qui ont, par l'exercice qu'ils font,
 & le labour qu'ils prennent, l'estomac d'autru-
 che pour digerer du fer. Touchant la langue,
 ell'est bonne & pour les sains, & pour les ma-
 lades: mais la queue est venimeuse. POLY.
 Je ne me soucie pas beaucoup de ces petites &
 particulieres choses, mais que i'aye toujours
 quelque bon chapon à mon commandement: car
 de tout tēps i'ay esté sobre en telle sorte, que ie me
 suis toujours mieux aymé passer de ces petites
 bestes, qui ne coustent que vingt & trente sols,
 que d'employer quinze ou vingt liures en ces
 grosses. T H E. J'entens bien ton dire, Poly-
 loge: mais ie n'y prens pas grand egard. Tu
 as certes plus tost esté vn friant, aymant mieux
 d'un chapon, que d'un beuf, & d'une ieune ge-
 line commençant à pondre, que d'un porceau,
 suyuant en celà les escoliers d'Epicure. Cōme
 s'on ne scauoit pas bien, qu'un ieune chapon &
 une geline sont temperez en toutes leurs quali-
 tez. Neantmoins si tu auois leu ce qu'en a escrit
 Rases, ie ne scay, si tu serois tant amoureux de
 telles petites bestes, que tu dis. Les Gelines (dit-
 il) si on continuë long temps d'en manger, en-
 gendrent des vers: & les Cailles, pour ce qu'elles
 se nourrissent d'hellebore, engēdrent conuulsion,
 & une contraction de nerfs par tous les mem-

DIALOGVE TROISIÈSME

bres du corps. P O L. Et des coqs & pigeons, qu'en dit-il? T H. Les coqs vieux ne sont aucunement profitables aux sains, & moins encore aux malades: car ils sont ia secs cōme boys, & n'ōt quasi poit d'humeur en eux, ains par quelq̃ neceſſité, qu'ils ont, ſont preparez à ſoudaine putrefaction. Toutesfois le iuſt, qui en eſt eſpreint, eſt tres vtile pour les malades, à cauſe qu'il lache doucement le ventre, & ſuſtante le corps. Tu noteras preſque le ſemblable des pigeons: car ils ſont de tres difficile digeſtion, à cauſe de la grandiffime chaleur, qui eſt en eux, & extreme ſiccité. Combien que Raſes die d'auantage, c'eſt à ſçauoir, que vn, nommē Caſſifa, mourut ſoudainement, pour en auoir mangé trois fois en vn meſme iour. Les autres conſeillent, de peur qu'ils ne ſoiēt nuysibles au corps qui les reçoit, qu'ils doiuent eſtre bouilliz avec des laiētues. Quant aux petits & ieunes pigeons, il leur faut premierement oſter la teſte, affin que le ſang ſ'eſcoule, puis eſtans deuēment cuits, en vſer, & ainſi ils ne ſeront pas ſeulement bons pour la nourriture, à cauſe qu'ils ſont de bon ſuc & de bonne digeſtion, mais proffitables à ceux, qui ont douleur de reins: comme dit le meſme Raſes. P O L. Lairras tu les oyes? T H E. Les oyes ont la chair trop dure, Polyloge:

loge : qui est la cause, que les Iuifs sont de dur cerueau, par ce qu'ils en vsent ordinairement. Les Canes, les Grues, les Païs, les Cygnes, & les Cigongnes ne valent pas mieux. I'açoit qu'Hali, en son liure cinquesme, enseigne, qu'à fin que la chair de tant dures bestes s'attendrisse, il est expedient, & faut, apres qu'elles sont tuées, les pendre par le col trois iours entiers, vne pierre assez poissante pendue au pied. Les phaisans, & les perdrix, engendrent vn sang tres louable, sont de facile digestion, commodes à toutes complexions d'hommes, exceptez les escoliers, & les prestres simples, qui n'ont point grand reuenu : car s'ils en vsoient souuent & en quantité, les pauvres bources en deuiendroient plattes. P O L Y. On dit d'auantage, que les plus petits oyseaux, qui viuent par les brandes & char-dons, ne sont pas du tout mauuais. T H E O. Aussi ne sont-ils, & principalement les merles, les griues, les alouettes, & les bisays. Mais les estourneaux & les passes ne sont pas si louables, tât pour ce que leur chair est dure et difficile à digerer, que aussi pour autant qu'elles ne plaisent point au ventricule ou estomac, & qu'elles gastent le sang. P O L. Gastent, ou ne le gastet point: c'est le moindre de mes soucis, mais

DIALOGVE TROISIEME

que i'aye de bon poisson. Je t'asseureray bien d'un point, Theophraste mon amy, que i'ayme de ma nature tellemēt tout poisson, q' i' en lairrais la meilleure venaison qu'on trouue, de façon que ie ne puis penser mon pere auoir esté d'autre estat, que pescheur, ou chasse-marée. Et combien que ie sçache qu'ils sont tant humides, & qu'ils engendrent abondance de pituite en tous hommes, qui en vsent volontiers: point: cela ne m'en peut destourner. T H E. Ainsi, tu n'y mets point difference. P O L. Point, point: les premiers trouuez sont les premiers prins: & trouue aussi grand apetit aux vns, comme aux autres. T H E O. Si faut-il croire, que ceux, qui sont plus vistes & nagent le plus viuement, sont les moins nuisans: ceux aussi, qui ne sentent point mauuaise & facheuse odeur, qui n'ont point la chair dure, qui n'habitent point ces lacs & estangs boueux, ou riuieres herbageuses, mais au contraire qui nagent & s'esgayent es eaux courantes, claires, profondes, sablonneuses, descendantes vers le Septentrion, pourueu qu'iceux poissons soient bien & suffisamment couuerts d'escailles. P O L. Ceux de mon pays se soucient bien peu de ces conditions, qui viennent d'anguilles ordinairement. T H E. Si sont-elles bien fort d'agereuses, à cause qu'elles frayent & ha-

Et habitent tout ne plus ne moins entre elles, que font les serpens, d'où vient que le plus souvent elles sont venimeuses. Toutesfois on les pourra corriger, si, après les auoir tuées, on leur coupe la teste & la queue. Que ne seruent-ils sur les Brochets & truiçtes, plus tost, qui sont tres louables? P O L. Ils craignent certes plus d'offenser madame leur bouche, qui y prend apétit, que non pas leur santé: en sorte que le plus souvent ils laissent & mesprisent les petites loches & tenches, pour se saouler de mulets, de moruës, & autres tels marescageux poissons. T H E. Ouy, ouy: mais ils y meslent quelques odeurs. P O L. Comment celà? mesle-lon des odeurs avecques les poissons? T H E. Ouy, ouy, Polyloge, & y sont bien fort viles, pour corriger leur trop grande & excessiue humidité: comme du safran, du clou de gyrofle, de la canelle, du gingembre, & si quelqu'un veult y adiouster de l'aloe, il n'y sera que bon. P O L. Si on auoit ainsi acoutré, que tu dy, quelque bon saumon, seroit-il mauuais? T H E. Nenny, mais on fait plus en cetuy cy: car il le faut bouillir avecques force percil, à cause que par sa durté il est de tres difficile cōcoction, & de mauuais suc, & principalement sil est salé: comme aussi est la carpe. P O L. Aucuns ayment les escreuisses, & ne

E

DIALOGVE TROISIESME

se soucient point des autres poissons. T H E.
 Je m'esbays de la nature des hommes, qui ont
 en ce tēps tant peu d'egard au plus riche thresor
 qu'ils ayēt, ny qui soit en la terre, qui est leur san
 té, qu'ils n'ont entierement autre egard, qu'à cō
 plaire à leur langue. Hali escrit, que les escre
 uisses sont mauuaises à digerer, & mesme le
 philosophe les nomme, Mange-tout, pour ce
 qu'elles se nourrissent de bouë, de sable, d'herbe
 limonneuse, voire de fiente, s'il s'en trouuo ou
 rencontre quelques fois. Neantmoins Rase as
 seure, que les escreuisses, & le iust, qui s'en
 espreint, sont moult vtils à gens secs & eti
 ques, & qui sont refroidiz de Venus. P O L.
 J'ayme sur tout les œufs des poissons, Theo
 phraсте: me sont-ils contraires? T H E O. Bien
 fort: car ils ne sont pas seulement de mauuais
 suc, mais aussi empeschent & nuysent bien fort
 à l'estomac. Si tu aymes tant les œufs, choisy
 moy de ceux de geline, bien frays, petits, &
 longuets: par ce que de tels se font les masles,
 quoy qu'en dye Aristote: puis les fays vn peu
 bouillir qu'ils ne soient durs, & t'en sers en tel
 le façon: car tels œufs sont de tres bon suc, &
 merueilleusement nourrissans, & si ils aug
 mentent le sperme, principalement s'ils sont
 cuits es cendres: car ainsi l'humidité, qui y est
 super-

superflue, s'exhale. POLY. Mon ordinaire est, de les fricasser, Theophraste : sont-ils pas bons ? THEOPHR. Ceux là sont les pires de tous : car ils engendrent (selon l'advis de tous medecins) la colere, qui puis apres est cause d'un grand nombre de diuerses & dangereuses maladies. POLYLOGE. Tu t'appuyes du tout sur le dire des medecins : mais quant à moy, ie ne me romps gueres la teste à les ouyr raisonner : pource que le plus souuent ie les voyz variables entr'eux mesmes, & leur dire. Et de fait, n'a pas long temps que i'estois en quelque compagnie aux champs, ou il y auoit un medecin assez famé. Comme il m'eut veu manger du lait avec du pain, pour me rafraichir, il m'escria soudain, Donne toy garde, mō amy, que, pensant boire du lait pour complaire à ton vouloir, tu ne boyues une douleur de teste, une passion de ventre, & que tu ne prepares tes dents à se pourrir deuant long temps. Moy incontinent prenant son dire comme d'un Apollon, ou Sybille, ie laisse là soudainement mon lait, quoy que i'eusse grande enuie d'en venir à bout. Mon gentil medecin le saisist aussi tost, & sans difficulté ny crainte, vous vuyde l'escuelle, qui en estoit (peu s'en faillloit) pleine. Qui fut estonné, ce fut

DIALOGVE TROISIÈSME

moy : & i'eusse tresbien voulu ne l'auoir point
 creu, pour le gentil conseil qu'il m'auoit donné.
 Qui fut cause, qu'il me souuint incontinent de
 ce bon gautier Philoxene, qui se mouchoit dans
 le plat, ou il voyoit estre quelque bonne &
 friande vaine, affin d'honnestement en farcir
 sa pance apres tout seul. Si ne me peux-ie taire à
 la colere, que ne luy disse, He dea, Mōsieur, cō-
 ment me cōseillez-vous vn dāger, auquel vous
 mesmes de vostre gré vous laissez cheoir ? Si
 vous me deffendez le laiēt, pourquoy vous ha-
 zardez-vous d'en boire ? d'ou vient telle & si
 feruente amytiē, que vous m'aymiez plus, que
 vous mesmes ? Entens, entens, mon amy (me
 va-il dire) il n'y a pire poison à l'estomac rem-
 ply d'humeur coleric & pituiteux, que le laiēt.
 & au contraire il sert d'un souuerain nutri-
 ment à cil, qui est net, & qui n'est aucunement
 cacochime. Contentte toy donc, que tu te fusses
 fait grand tort, si tu eusses beu le laiēt. Quant
 à moy, i'en sçay bien le contraire: car ie me puis
 vanter d'auoir l'estomac autant bon, qu'homme
 d'icy à dix lieues. Voy-là le payement que i'en
 euz, & par là ie cognoz, qu'il y a du fard
 en eux. THEO. Il ne s'en suit pas, Polylo-
 ge: car encore qu'il ne te vist qu'exterieurement,
 neantmoins ils sont si rusez en cet affaire,
 qu'ils

qu'ils peuvent voir, ayans vne fois contemplé la seule face, le dedans du corps, quoy qu'empesche la robbe. Mais ce n'est pas tout: Ne vous disoit-il pas, lequel laiët estoit le meilleur? P O L. Si faisoit: car il disoit, que, pour cognoistre vn bon & louable laiët, il faut premièrement regarder, qu'il soit bien blanc, de bõne & agreable odeur, tenu d'une tẽperée liqueur, & tellement doucereux, qu'il sen puisse tirer de trois sortes: la premiere, grosse & espesse, qui est celle partie, de quoy on fait les frommages, qui est de nature froide: la seconde, grasse, de laquelle on fait le beurre, chaulde en sa qualité: la troisieme, claire & lucide, comme eau, qu'on appelle le megue, & ceste cy est tres froide, & souverain remede pour la iaunisse. Il disoit oultre-plus, que le laiët de chieure est vtile aux hommes, & à ceux mesme-ment, qui ont flux de ventre, à cause qu'il estreint & reserre, pour la matiere d'ou il est fait: car les chieures viuent des reiettons & fueilles d'arbres. Il disoit aussi, que celuy des vaches n'estoit pas pire: mais qu'en general, il failloit notamment se garder de boire du vin apres le laiët, pour autant qu'il fait tourner le laiët en l'estomac, en petites masses, & en estoupant les conduits estrangloit quelques fois.

E iij

DIALOGVE TROISIEME

Il ne disoit pas grand cas de celuy des femmes,
 & des asnes : pource qu'on n'en vse, que peu,
 ou point : neantmoins si les auoit-il tous deux
 (à ce qu'il disoit) en grande estime. THEO.
 Et si quelqu'un auoit beu du vin sus du lait, et
 que par ce moyen il y eut danger, ne donnoit-il
 point de remede pour y secourir ? POLY LO.
 Ouy : & disoit, qu'il faillloit faire seicher &
 mettre en pouldre bien menue des fueilles de ca-
 lamet, pour les boire avecques quelque liqueur,
 ou humer le iust d'iceluy, quand il est verd.
 THEOPHRAS. Il disoit tres bien, Poly-
 loge, mais tu n'y adiontois pas foy, par ce qu'il
 t'auoit trompé. POL. Pas beaucoup : combien
 qu'il s'efforceast par tous moyes de prouuer qu'il
 l'auoit fait pour mon proffit : car il me vint ame-
 ner un des aphorismes d'Hippocrates, ou il est
 dit. Quiconque se sent auoir la teste debile, les
 veines du foye estroictes, l'estomac cacochime,
 & remply de mauuais humeurs, les intestins
 subiects à la colique, & à fièvre : si iceluy (dy-ie)
 mange du lait, il nuyt à sa santé. Si cela est vray,
 ie n'en sçay rien : mais pour le moins il tachoit
 m'appaiser par tels moyens. THEOPHR.
 Il est ainsi, pour tout vray : toutesfois ceux,
 qui ont de quoy, le corrigent avecques du miel
 & du sucre. POLYLOGE. Or d'au-
 tant que

tant que le frommage est fils legitime du laiët, ie te pry, par mesme propos dys-en quelque mot. Les vns en disent cecy, les autres cela, & ne se peuuent accorder. THEOPH. Ce n'est pas sans cause, Polyloge: car à la verité il y a plusieurs differences de frommage. Il y en a d'une sorte, qui est salé & rassis, que Isac conseille fuyr, & ne retenir point au rang des bons: par ce que premierement, il est de mauuaise digestion, & de gros suc: secondement, d'autant que c'est vne source de colere: qu'il engendre la grauelle aux rognös, & le calcule en la vessie. En apres il y en a de frais & mol, qui est semblablement salé, qu'on n'approuue point, pour ce qu'il engendre des humeurs totalement contraires au ventricule & aux intestins. D'auantage on en recite d'une autre façon, qui est frais, mais salé tellement quellement: & iceluy on dit estre agreable à l'estomac, mais de bien petite nourriture. Oultre plus, il y en a d'une autre sorte, approchant du laiët, qui n'est aucunement salé: celuy cy est preferé aux autres, entant qu'il lasche le ventre, & qu'il nourrist & proffite à l'estomac pour mieux digerer les autres viandes premises: à telle condition toutesfois, qu'on en vse moderement, & qu'on le mange

E iij

DIALOGVE TROISIESME

comme il faut. POLY. Tu retien donc le frö-
mage au rang des choses, qui contregardent la
santé. THEO. Ouy, mais non pas indifferem-
ment : car il est plus librement permis aux gens
maigres, qu'aux gras & replets. Mais escoute,
pour faire plus court, que le frommage dit de soy
mesme.

Le frommage parle.

L'ignare medicin m'a use bien reiecter:

Et si, pourquoy le fait, ne peut ores monstrier.

Mais le docte, pourtāt qu'il me sçait agreable

Au debil estomac, me retient pour louable.

Je suis au ventre lache vtile auant disner,

Et du contraire au dur vtile apres soupper.

J'ayde aussi de beaucoup la viā de à digerer,

La faisant au plus bas du ventre deualler.

Et pour dire en vn mot, si l'appetit se pert,

Il est aussi soudain par moy seul recouuert.

POLYLOGE. Voylā le frömage, qui se
sçait assez biē louer, Theophraste: mais iecroirois
plus volontiers à son dire, s'il y auoit quelques
bons auteurs, qui fussent de son aduis. TH.
Tu y peux donc biē croire, amy Polyloge: car les
plus experts medecins, qui ayent esté, luy accor-
dent entierement ce qu'il a dit de soy mesme: en-
tre lesquels tu as Aduicenne prince des Arabes,
et Paul d'Aeginite, abreniateur tres ample de Ga-
lien.

lien. Toutesfois si s'accordent-ils en celà, qu'il se faut diligemment garder d'en manger en grande quantité. P O L. Je t'accorde ce que tu dys, mais tu ne fais aucune mention d'Hippocrates, qui dit le contraire, & qui est tant estimé de tous. T H E O P H. Je te pry donc, s'il te souvient de ce qu'il en dit, que tu le m'apprennes maintenant: car i'estime autant le dire d'Hippocrates, comme d'un autre Apollon. P O L. Ne te souvient il point auoir leu au quatriesme liure du regime des aiguës maladies, que le fromage engendre des ventosités, qu'il empesche, qu'il enflamme les viandes, qu'il suscite des crudités, & qu'il nuyt à la concoction, principalement à ceux, qui ont richement beu? T H E O P. Il est certainement ainsi, & me souvient à la verité l'auoir autres fois feuilleté, & ce qui s'ensuit en ce mesme lieu, c'est à sçauoir, que toutes sortes de pois & febues sont flatueuses, & appesantissent aucunement l'estomac, soient cuits ou crus, s'ils ne sont mangés avec autres viandes. P O L. J'entens bien, mais que concluz-tu donc du fromage, veu la discordance, qui semble estre entre les auteurs predits? T H E O P H. Il semble voirement y auoir discordance entr'eux: qui n'est rien: car Hippocrates mesme au liure de l'ancienne medicine, s'accorde avecques les

DIALOGVE TROISIÈME

autres, mettant difference entre les natures & complexions des hommes, & disant ce qui s'esuyt, que le frommage ne nuyt aucunement, mais qu'on ne s'en saoule point. Tout ainsi q̃ des fruits: car se remplir de pommes est autant, que se procurer vne extreme douleur de nerfs: se saouler de poires est, s'engendrer vn tourment merueilleux aux intestins: & vser par trop de noix est, se nuire à la teste, au poumon, à la langue, & à l'estomac: finalement vser sans raison ou mesure de coings est autant, que chercher vne rage & incredible passion es ioinctes. Neantmoins qui vseroit modèremment de toutes les choses susdites, il proffiteroit & ayderoit beaucoup à sa santé, tant s'en faut qu'il y peut porter nuysance ou dommage. P O L Y. Disons des guignes, & des cerises, qui sont communes à tous pays: sont-elles proffitables, ou au contraire sont-elles nuysibles à la santé du corps? T H E O. Non: d'autant que les guignes, par leur grande humidité laschèt par trop l'estomac, & nuisent à la venè, iacq̃ qu'elles nourrissent assez, à cause de leur douceur. Quant aux cerises, qui sont vn peu plus aizres, combien qu'elles destoupent les opilations du corps, & atenuent les humeurs trop gros & espès, toutesfoiſ elles ne sont à louer, pourautant qu'elles restreignent le ventre,

& prin-

Et principalement si on prend puis apres quantité de gros & puissant vin. P O. A quelle cause cela: i'eusse pensé tout le contraire, que, s'il estoit aduenu quelque accident à vn homme pour auoir mangé des cerises, il n'y auoit au monde meilleur ny plus propre médicament, que boire de bon vin. T H. Il en est bien autrement, Polyloge: car les cerises engendrent de grosses & mauuaises humeurs, que le vin puis apres renuoye par sa fumeuse chaleur en toutes les parties du corps, ou apres elle se corrompent, & engendrent de tres dangereuses fieures. P O L. Quelle opinion as-tu des pommes, qu'on appelle grenades? T H. Il y en a de trois especes: les vnes sont douces, & sont (selõ les philosophes naturels) froides et humides, et par cõse quet peu louables, par tãt qu'elles engendrent mauuaises humeurs. Il y en a d'autres, qui sõt aigres et de qualité froides, & seiches: icelles sont plus en v̄sage pour cõtregarder quelq̃ chose de corruption & pourriture, q̃ pour en v̄ser au mager. Tiercemẽt il y en a de moyenne saueur, et celles cy, si elles sont poisãtes et moins aigres q̃ les precedẽtes, sont fort v̄tiles à l'estomac rẽply de chaleur coleriq̃, et nuisibles au froid. Au reste leur escorce, cõfite avec du sucre, ayde au cõttraire à l'estomac froid. P. On se soucie à present biẽ peu

DIALOGVE TROISIÈSME

de la santé, ou de la maladie de l'estomac, moyennant qu'on cõtente la bouche: car ils tiennent ordinairement pour prouerbe vray que ce, qui plaist à la bouche, est bon au cœur: d'autant que iamais asne ne mangea de meilleur apetit des chardons ou orties, qu'ils se dele-
 Etent de choux, de citrouilles, de courges, de rabes crues, de melons, pompons, concombres, truffes, d'aux, d'oignons, de champignons, & semblable venaison. THE. J'eusse pourtant pensé, que les truffes eussent esté fort salubres, à cause des gros seigneurs, qui en font tant d'estime, & qui le plus souuent laissent ce qui me seruiroit bien, pour manger, avec vn souverain & singulier desir, icelles. POL. O dieu tout puissant, combien tu t'abuses, Theophraste, si tu n'estimes que ce seulement estre bon, qui est en grandes delices aux maisons des seigneurs! Car pour complaire à leur vouloir & appetit, ils sont venus en vn si grand mespris de leur santé, que tout entierement ils trouuent celà delicat & bon, qui est cher & rare. Ce qu'on peut voir, quand ils font tant d'estime des artichaux, lesquels ils baignent au beurre, & couurent de poyure ou gingembre, pour manger au dessert, combien qu'ils sçachent tres bien, que ce soit le plus propre de
 l'arti-

l'artichaut, d'engendrer melancolie, que non pas d'eschauffer ou inciter à Venus, comme ils adiontent: & qu'en outre tous artichaux sont flatueux. Il y a certes des gens, qui achettent plus cher des champignons, ou des truffes, s'ils ont enue d'en manger, que ne vault vn veau, ou vn mouton: i'açoit que ce ne soit autre chose, que la lepre de la terre. T H E. Je le crois tres bien: neantmoins si ay-ie quelquefois leu en Pluthar que, que Caton auoit acoustumé dire, que celle republique ne seroit long temps florissante, en laquelle on vendroit plus cher vn petit poisson, qu'vn gros beuf. P O L Y. Caton estoit vn bon diuin: mais la prodigalité, ou volupté pour mieux dire, a prins tel pied sur les hommes, qu'il n'y a maintenāt si grande mer, ny si large terre, qu'on ne voyage & visite, pour tacher à trouuer quelque morceau delicat à donner au gouzier. Car à present ce banquet n'est point assez magnifique & excellent, ou il y a chappos, beccasses, perdrix, daims, cerfs, lieures, cheuueules, sagliers, estourneaux, alouettes, pigeons, coqs d'Inde, phaisans, pans, & bisais, s'il n'y a septante & quatre sortes de poissons, sans compter les saulces exquises, la patisserie, & les tartres, qui sont sans nombre. En sorte que Cleopatra, la plus prodigue femme qui fut onques,

DIALOGVE TROISIÈSME

Et laquelle donna en vn seul repas vne perle
 valant trois mille cinq cès liures, ne fut iamais
 plus excessiue, qu'il en y a de nostre temps. T.
 Il est donques commun de despenser tout son
 bien en banquets. P O L. C'est l'ordinaire. T H.
 O combien il seroit meilleur d'ensuyure le com-
 mandement de Triptolemus Athenien, qui cõ-
 prenoit toute la loy en trois points: le premier e-
 stoit, adorer les dieux: l'autre, honorer les parës:
 Et le tiers, s'abstenir de chair. P O L. Herodote
 escrit, que les Babyloniës l'ont creu, Et obseruë
 son dire, quand il raconte, qu'ils se sont gardez
 long temps en santé, Et en biens pour n'vser
 que de poisson, encores bien frugalement. T H.
 Croy-tu que ceux, qui viuent frugalement, sont
 de plus longue vie? P O. Si ie le croy! il est assez
 notoire: car quelle autre raison pourrois-tu amē-
 ner, pourquoy vne infinité de gros milours meu-
 rent deuant la moytié de leur aage, si ce n'est
 d'autant qu'ils n'ont autre soing, que de se bien
 traiter, Et de passer iours Et nuits en toute gor-
 mandise Et detestable yuongnerie? Or au pro-
 pos d'yuongnerie: ie te supply, Theophraste, affin
 que tu ne laisses rien à dire, que tu me faces
 sage, si l'eau vault mieux, que le vin, pour gar-
 der la santé, ou au contraire, si le vin doit estre
 preferé à l'eau: car il en y a diuerses opinions.

T H E.

T H E. Combien que la soif, qui est vn desir du froid, et humide, s'esteint plus tost pour boire de l'eau, que pour boire du vin, à cause que l'eau est en sa qualité froide & humide, si est-ce pouruāt que le vin est plus à louer, d'autāt que par sa subtilité & chaleur naturelle il ayde la digestion des autres viandes, & aussi que nature se delecte plus à le boire, qu'à boire de l'eau: Iouxtē ce que dit Theognes, que le moderē vsage du vin est non seulement bon, mais aussi fort proffitable: Et ce aussi, qu'escrit Galien, que le vin pris avec mediocrité proffite à la digestion, ayde à faire le sang, & à le distribuer par les veines & autres membres, & que finalement il rend l'esprit beaucoup plus doux & plus hardy: ce qu'approuue Aegineta, quand il dit, que le vin augmente la chaleur naturelle, & chafse toute crudité, renuoyant par sa subtilité ce qu'il faut d'aliment à chaque membre & partie du corps: qu'il restaure la bonne couleur & habitude des gens amaigriz: qu'il fait reuenir l'appetit perdu: qu'il attēue le gros humeur flegmatic: qu'il fait vuyder la colere avec l'vrine: qu'il rend l'esprit plus alaigne & delibéré: & finalement qu'il augmente la force du corps. Et tout ainsi que s'on veult (comme dit Zenon) adoucir les

DIALOGVE TROISIÈSME

lupins qui sont trop amers, on les arrouse d'eau: on ne pourroit aussi mieux chasser du cerueau toute fumeuse exhalatiō & ennuyeux marri-
 son, qu'en beuuant du vin avec raison: ce que ne
 scauroit ny pourroit faire l'eau, ains tout au con-
 traire elle mortifie la chaleur qui est en l'hom-
 me, elle rend le corps impotent, & paralitique,
 elle suffoque & esteint les esprits, rend l'homme
 triste, & moins hardy, engendre auarice, chasse
 toute liberalité, & appesantist les membres, en-
 dort & assopist les sens. D'où lon peut conclu-
 re, que le vin ayde beaucoup plus la santé, que
 non pas l'eau. POL. Je suis bien de ton aduis,
 Theophraste, & mettroy pour celà la main à
 l'espée, s'il en estoit besoing: neantmoins d'où
 vient celà, que Galie escriue, qu'une fois vn ieu-
 ne enfant de sa ville beut du vin, & que depuis
 il ne dormit à son aise, qu'il deuint insensé, &
 peu apres il mourut? Veux que le vin à tant en
 soy de vertuz & proprieté, que tu dis? TH.
 J'ay leu ce que tu dis, Polyloge: & si tu auois
 bien regardé, tu eusses veu, que ce garçon,
 reuenant du bain & estuues, se chargea tant
 de vin vieil, fort, & sans eau, qu'il estouffa
 sa chaleur naturelle, quoy que grande elle fust:
 comme il aduient bien encore à plusieurs for-
 cenez & furieux yuongnes de nostre temps,
 qui

qui ne tuët pas seulement leurs corps, mais aussi leur propre ame, la consacrant à Satan leur maître, par vne tant grande & execrable brutalité, selon laquelle ils se gouuernent entierement & du tout. POLYLOGE. Ou pensoit donc Auicenne, que tu scais estre excellent medicin, quand il commandoit s'enyurer vne fois le mois, pour entretenir la santé? d'autant que par là s'engendroit vn profond sommeil, qui restauroit les esprits: & vne tres grande sueur, avec laquelle se euacuoient les superfluités & excremens du corps. THEOPH. Il a expliqué son dire au premier canon, quand il a dit, que s'enyurer souuent corrompt le cerueau & le foye, & les nerfs se debilitent & afoiblissent, d'ou s'ensuyt vn tremblement de mēbres, vne conuulsion et retraction de nerfs, vne paralisie & impotence de tout le corps, le haut mal, difficulté de respirer, vn son aux oreilles, frenaisie, le calcul, la goutte, force rots infets & puants, & vomissement detestable. Toutes lesquelles choses ne diffament & deshonnorent tant vn yurongne, qu'elles l'affoiblissent & debilitent, & tuent à la parfin sans remission. Que si par cas fortuit la mort ne s'en ensuit, il en ensuit choses de rien moins à craindre, qui est, gormandise,

DIALOGVE TROISIESME

Vilaine & damnable paillardise, & tout ac-
 te effronté & maudit. Alors il luy vouldroit
 sans comparaison mieux n'auoir de sa vie, que
 de pure & simple eau. P O L. Comme ainsi soit
 donc, q le vin soit tant seccourable, s'il est mode-
 remēt pris, et si nuysible, s'il excède raison et me-
 sure, ie te suply, Theophraste, desery le vray re-
 gime d'en vser, pour se garder en santé. T. Tu
 deuois requerrir celà d'un autre, Polyloge: caria-
 mais auocat n'attira mieux argent de bon hom-
 me, ny vicaire, celuy de son parroissien, que i at-
 tire le vin, quand ie me trouue en lieu, principa-
 lement si c'est vin theologal, qu'on appelle: tou-
 tesfois ie t'en diray selon mon petit pouuoir ce
 qui m'en semble. Note donc en premier lieu,
 qu'il se faut bien garder de boire beaucoup au cō-
 mēcemēt du repas, de peur que la viande, qu'on
 mangera puis apres, ne nage au plus haut de l'e-
 stomac sans toucher au fond: qui seroit fort mau-
 uais, à cause que (comme dit Galien) le ventri-
 cule ne peut bien digerer ce qu'il contient, s'il
 n'est deuēment enfoncé & enclos: d'oū s'en-
 suyuent de grandes & fort d'angereuses crudi-
 tez. P O L. Que Galien philosophe tant qu'il
 vouldra, & endure la soif autant qu'il pour-
 ra: quant à moy, ie ne le puis faire. T H E O.
 Galien ne dit pas, qu'il faille endurer la soif,
 ains

ains conseille, qu'on boyue moderelement apres auoir quelque peu mangé, & qu'on poursuiue ainsi l'un apres l'autre par fois iusques a tant que la viande soit descendue au fond du ventricule, ou elle se cuit le mieux: puis apres il permet boire vn peu plus librement, & à plus grands traits, affin que par le vin, qui est subtil, la viande penetre mieux les veines & petites capacitez de l'estomac, si la viande est bonne: car il n'est pas bon de boire vin apres toutes viandes, tesmoin Auicenne, qui le deffend expressément, disant, que, comme ainsi soit que des mauuaises viandes s'engendre mauuais suc & mauuais aliment, & que ce soit la propriété du vin de pousser l'aliment par les membres, si apres telles viandes on beuuoit du vin, il corromproit & gasteroit les bonnes humeurs, meslant les mauuaises avecques icelles. A quoy s'accorde Rase, au cinqiesme chapitre de son quatriesme liure. POLYLO. l'ay cogneu d'aucuns, qui ne beuuoient ny au comencement, ny au milieu de leur repas, mais mägeoiēt touiours tāt qu'il y auoit que mettre sous la dent: puis quand ce vient à la fin, vous auallent & hument de telle grace ce piot, qu'on les iugeroit estre de la race des canes. THEOPHRASTE. Aussi ay-ie bien moy, Polyloge: mais cela n'est

DIALOGVE TROISIÈSME

pas permis à tous. POLYLOGE. Auf-
 quels donques ? THEOPHRASTE.
 Ceux, qui sont sains de leurs personnes, doy-
 vent aussi garder le plus de leur boire à la fin
 du repas, d'autant qu'ils ont toujours bon ven-
 tre, & ont les veines mesaraïques estroictes:
 les autres, qui ne se trouuent point bien dispos
 & deliberez, doyvent mesler l'un parmy l'aut-
 re, c'est à dire, le boire avecques le manger, &
 le tout lentement, affin qu'ils se cuisent mieux:
 exceptez toutesfois ceux, qui ont fièvre: car
 quoy qu'ils ayent les veines, qu'on appelle me-
 saraïques, estroictes, & le ventre dur, neant-
 moins il leur est meilleur de boire à grands
 tricts, que lentement, pour esteindre le feu,
 qui les tyrannise & brusle: tout ainsi que les
 marechaux & ferruriers, qui mettent a-
 bondance d'eau, s'ils veulent esteindre leur fer,
 ou leur charbon: & l'arrousent seulement,
 s'ils le veulent plus enflammer. POLY-
 LOGE. J'estime certes, que ceux font bien
 follement, qui ne se couchent iamais sans boi-
 re de l'eau, veu l'aphorisme d'Arnaud me-
 dicin, qui dit, que boire apres le repas lors
 que le tout bout en l'estomac comme dans un
 pot, empesche la digestion. Ce que ie croy
 plus volontiers, pourautant que j'ay veu par
 plusieurs

plusieurs fois vn plein chauderon d'eau bouillante delaisser à bouillir pour vn peu d'eau froide, qu'on y verroit. T H E O. Beaucoup faillent, à la verité, en celà, Polyloge: toutesfois il y en a d'aucuns, à qui Arnaud mesme l'a concedé, comme à ceux, qui sentent apres soupper monter des fumées chaudes en leur cerueau, et leur offusquer la veüe: car l'eau par sa naturelle frigidité empesche telles vapeurs de monter de bas en haut. J'ay quelque fois demeuré avec vn quidam, qui se trouuoit tres bien de soy, & qui beuuoit, au commencement de tous ses repas, vne ou deux fois d'eau fresche. Vn chacun le iugeoit mal soigneux de sa santé: mais ie scauois bien, qu'il ne le faisoit pour autre raison, que pour autant qu'il auoit le ventre dur, à cause de son foye, qu'il auoit trop chaud, & qui par sa chaleur attiroit ce d'humeur, qu'il pouuoit, & desechoit le ventre en telle façon, qu'il luy conuenoit moins aller à la selle que de costume. Or est-il certain (selon Plutharque) que l'eau froide beüe apres deux ou trois morceaux le luy pouuoit lascher. P O L Y. Laissons cette eau aux canes & grenouilles: reuenons au vin, que i'ayme mieux. Et pour autant de cry-noux quel vin doit estre esleu pou le meilleur. T H E O. Celuy, qui n'est trop vieil: ne trop nouveau,

DIALOGVE TROISIEME

mais moyë entre ces deux, qui est de couleur ver
meille, de bonne odeur, qui ne soit trop doux ny
trop verd, mediocre en force, issu d'une vigne,
qui n'est assise ny en trop plain pays, ny en lieu
trop droit & plein de montagnes, mais en ar
libre, regardant plus le levant que le mydi,
& qui ne soit exposée au trop grand chauld,
ny au trop grand froid. POLYLOGE. Je
me suis (à ce que ie voys) iusques à present bien
deceü, qui pensois le meilleur de tous estre le
doux: d'autant que la plus part des hommes l'e
stime ainsi, & les femmes principalement. T.
Tu estimes d'oc, que tout ce, qui est agreable aux
fèmes, est bon. P. Non fay point pourtant, Theo
phraсте: mais pour ce que ie l'ayme tel, ie m'accor
de volōtiers à leur opiniō. T. J'enten bien: à cau
se que tu es bō biberō, & que, quād tu te mets à
tirer, tu serois biē marry qu'un tiē voysin te gai
gnast: de peur que tu ne parles l'Angloys (com
me on dit) & deuiennes yure, tu aymes mieux
le vin doux, que tout autre: car (comme tu
sçays) la douceur empesche de s'enzyurer. P O L.
Je n'en mentiray point, ie boys aussi bien
qu'un autre, & autant qu'il m'en faut pour ma
refectiōn, neātmoins si ne pèse-ie iamais m'estre
veu yure. Je sçay assez (graces à Dieu) cōbien
telle brutale vilanie est à bō droit moquée d'un
chacun.

chacun. Mais de ce, que tu viens de dire, que toute douceur empesche qu'on ne s'enjure, certes ie m'en estône, si tu ne le dis par moquerie. TH. Cela est tout certain, Polyloge, & ne pësois pas. que tu doutasses encore de cela. Et mesme Aristote dit, que le chou, à cause seulement de sa douceur, garde, quoy qu'on boyue largement, qu'on ne se sçauoit toutesfois troubler ou enjurer. Ce que semblablement tu pourras apprendre encore à present des medecins, qui premierement guarrissent vn yurongne par le vomissement, puis remedient aux fumeuses exhalations, qui pourvoient amener quelq dāgereuse maladie, dōnans à māger au patient du pain avec du miel, affin que par la douceur du miel on obuie à l'inconuenient, qui s'en pourroit ensuyure. Iacoit que ce, qui est amer, ait vn mesme effect, & toutesfois il contrarie directemēt à la douceur, cōme sont les amādes ameres. POL. Pourquoi les amādes ameres? TH. Par ce qu'elles dessechent, & gardēt que les veines ne se rēplissent. Or est il qu'alors q les veines sōt par trop pleines et estēdues, l'hōme se sent yure, & nō point autremēt. Parquoy il est clair, que ce, qui empesche d'emplir les veines, empesche aussi de s'enjurer. Mais pour venir au vin doux, voyons qu'en dit Hippocrates. Le vin doux (dit-il) n'appesantist

DIALOGVE TROISIÈSME

point la teste, & si ne charge point ou nuyt à l'entendement, mais enfle seulement le foye & la ratte : il attire ceux qui sont coleres, & leur enfle la supérieure partie des intestins. Isac adiouste, & dit qu'il ramolist le ventre dur, qu'il chasse toute obstruction des poulmons, comme aussi fait toute douceur : mais qu'il engendre le calcul à ceux, qui sont subiets & preparez pour l'auoir, s'ils ne digerent bien. Voylà du vin doux: veulx-tu que ie parle de celui, qui tire plus sur le noir? P O L. Ie t'en supplie: car c'est celui, que ie ne hais point. T H E. Retien donc, qu'il rend l'estomac & les intestins plus forts & robustes, principalement si le ventre est mol, neantmoins il est de mauuaise digestion, selon Dioscoride. Il enyure bien rarement, & s'il aduient qu'il le face, le mal ne se passe pas si tost, que si c'estoit d'un autre sorte de vin. Il n'est pas du tout à regetter, si ce n'est aux gens vieux, desquels il augmente la melancolie, leur etoupant les rongnons, le foye, & la ratte. Il y en a toutesfois qui appellent telle sorte de vin, le lait des vieilles gens, d'autant qu'ils ayment celui par dessus tous. P O L Y. Encore y a il un point: n'est-il point inconuenient que le ieune boyue autant que le vieil, & le vieil autant que le ieune? T H E O. Si est:

Si est: car si vn ieune homme se veult autant charger de vin, que pourroit faire vn vieil, il se dōnera garde, qu'au lieu de s'ayder, il se rendra forcené & hors du sens: pour ce que, estant remply d'abondance de sang, & par consequent tres chauld, beuuant du gros & fort vin, & en quantité, autant seroit, que qui mettroit feu sur feu: Là ou vn vieil & decrepit se ayderoit beaucoup, & soustiendroit sa vieillesse, d'autant qu'il est froid & sans beaucoup de sang. Diure, tres docte personnage, escrit qu'on doit refaire & renouveler des vieilles bottes; avec de l'huyle, ou de la graisse, & les corps des gens vieux avec du vin. Car le vin vieil est chauld au tiers de gré: le nouveau, qu'on appelle Moust, au premier: & le moyen, au deuxiesme. Neantmoins Galien deffend aux vieillards d'en boire quantité, d'autant que leur chaleur est comme gelée, & pourroit estre esteinte & amortie par abondance de vin, tout ainsi qu'un petit feu peut estre suffoqué par abondance de boys, ou vne lampe par trop d'huyle. POLYLOGE. Et des enfans: es-tu d'aduís qu'on leur en baille? THEOPHR. Nenny. POLYLO. Pourquoi? THEOPHR. Pourtant que les enfans sont fort chauds & humides: &

DIALOGVE TROISIESME

par ce s'ensuit qu'ils n'ont que faire de vin, qui est aussi en sa qualité chauld & humide. P O. Tu n'es pas donc de l'opinion des nourrisse, qui presentent du vin aux enfans, aussi tost qu'ils sont naiz, de peur qu'ils ne l'ayment assez, & ne boyuent que de l'eau, quand ils seront en aage. T H E O. Ce sont leurs folies, Polyloge: mais entens qu'en dit Galien, au premier liure de contregarder la santé, puis tu iugeras lequel des deux, ou Galien, ou les nourrisse, doit estre plus tost creu. Je ne suis point d'aduis (dit-il) qu'on baille du vin aux enfans, & quiconques le fait, fait acte de fol & insensé: Car le vin, outre ce qu'il ne leur apporte aucun profit, leur nuyt de beaucoup. Le vin est vne torche, ou du cotton abbrené d'huyle, des etouppes, ou de la poix. Ce que ie pourrois aussi prouuer par Auicenne, & par Rase, qui d'un mesme accord disent, que bailler du vin à un enfant, est mettre de la graisse au feu, lors mesmement qu'il y a du bois biē sec: denotās par là, que c'est leur faire plus tost tort, que bien, de ce faire, à raison de leur grande chaleur & nerfs imbecilles, qui se pourroient enflammer, & leur nuyre bien fort. P O L Y L O G E. Et sil est petit en telle sorte, qu'il ne puisse porter eau, deffend-on neantmoins de leur en don-

en donner, aussi bien que s'il estoit gros. **THE.**
 Ouy : d'autant qu'il est par trop subtil. **POL.**
 Et s'il y a de l'eau ? **THEOPHR.** Tout
 autant : car estant meslé d'eau, il en est sem-
 blablement plus subtil, & par ainsi il pene-
 tre plus aisement les plus estroicts conduits
 du corps, & nuyt au cerueau. **POLYLO.**
 Certes ie croy, que c'est la cause, que le vin
 des cabarets & tavernes enyure le plus com-
 munement : car i'estime qu'ils y meslent de l'eau
 plus souvent qu'il ne pleut. Mais comment
 s'accorde celà, & ce que dit Auicenne, que
 ceux, qui ont le cerueau debile, ne doyuent
 boire de vin, ou s'ils en boyuent, il doit estre
 trempé & meslé d'eau ? **THEOPHR.**
 Il entend qu'il soit moderement mixtionné,
 c'est à dire, que la force du vin surpasse l'eau,
 & non pas tellement qu'estant par trop trem-
 pé il puisse par trop penetrer, & enyurer ce-
 luy qui le boit. **POL.** Il ne nuyt pas donques à
 la santé, de le mixtionner moderement. **TH.**
 Mais est à louer, principalement à ceux, qui ont
 & souffrent grande & vehemente soif, plus
 beaucoup que l'eau pure, d'autant que le vin fait
 penetrer l'eau en tels & si estroicts cōduits, que
 l'eau seule ne scauroit. Il faut toutesfois noter,
 que celuy ne doit souvent vser de vin trempé

DIALOGVE TROISIEME

d'eau, qui à l'estomac froid et debile: par ce qu'il amasseroit mal sur mal, à cause que tel vin approche & tient de fait de la nature de l'eau & du vin-aigre, qui nuyt non seulement à l'estomac, mais aussi aux intestins. Ceux au contraire, qui ont l'estomac fort & robuste, peuuent boire du vin meslé d'eau, mais au lieu de medicine, & principalement quand il fait grand chauld, & que la region semblablement est chaulde. Oultre plus, Arnaud enseigne & conseille, que tout homme, qui à soing de sa santé, se garde de mesler de l'eau avec du vin, lors qu'il faut le boire, & qu'on est au mylieu du repas, mais vne demye heure deuant que se seoir: de peur que, n'estant mixtionné comme il faut, il engendre vn bruit & tōnerre aux intestins, & empesche la digestion en l'estomac. POLYLOGE. Passons oultre, & disons quelque chose des vins, qu'on fait d'aucunes herbes: Et premierement, d'autant qu'on vse en mon pays communement de celui d'absinthe, ie te pry me dire, s'il est bon. THEOPRAS. Galien t'en assseuera, en son liure de la theorique, Polyloge, quand il dit, qu'une femme, nommée Arria, sçauante en philosophie, ne se guarist iamais d'autre chose, ayant dissolution d'estomac, & ne pouuant rien manger, que en beuuant de ce vin, cōbien qu'on trou-

ue era

ne en plusieurs autres lieux, qu'il chasse aussi toute pourriture & infection, qu'il empesche les oppilations du foye & de la rate, qu'il eclarsift la veüe, & resiste virilement à tous venins. J'estime toutesfois encore plus le vin de rommarin : car oultre ce qu'il soit souverain remede à toutes maladies prouenant de froid, il restaure aussi l'appetit perdu, il ayde aux nerfs trop lasches, il engarde que le cheueux ne chéent, il fait vuyder la melancholie, & les maladies engendrées d'icelle, il ayde merueilleusement aux gèsetiques, & chasse toutes sortes de venins, aussi bien que celui d'absinthe. POLYLO. Les Roys font grande feste de celui de saulge: est-il bon? THEOPHRAS. Bien fort: il est tres secourable aux nerfs, & à tous membres nerueux, il endurecist & affermist les genciues lasches et trop molles, il corrobore l'estomac, & luy ayde à digerer, il haste les fleurs des femmes. Neantmoins pourautant que nature, quoy qu'elle ait dōne vertuz à beaucoup de choses, y a aussi meslé quelques incommoditez: iagoit aussi que le vin saulgé soit salubre à beaucoup de choses, il a toutefois quelques incōmoditez meslées. Car qui en vseroit largement au repas, il chasserait les viandes prinſes dehors, auant leur concoction parfaite, & causeroit des opilations in-

DIALOGVE TROISIÈSME

finies, qui sont sources & fontaines de toute putrefaction: d'ou vient que les medecins le deffendent aux femmes grosses, & ensainctes, de peur qu'elles n'auortent. POLYLOGE. Il faut donc dire le semblable, du vin d'Enula campana: car Dioscoride dit, qu'il haste les fleurs des femmes, & contreint le fruit à sortir deuant terme. T H E. Il est vray, mais il a d'autres proprietés tres louables: il purge l'humour superflu de la poitrine: si le ventricule est trop froid & debile, il ayde la digestion, & le conforte: il empesche, qu'il ne s'engendre du sablon aux rognons: & clarifie la veüe. Celuy de fenoiil a semblable propriété quant à la veüe, & à coudre plus, qu'il augmēte la semence & le sperme en l'homme: qui est la cause, pour laquelle on en donne aux bonnes gens vieux, qui ne peuvent plus habiter: il guarist ceux, qui ont douleur de reins, à cause qu'il en chasse la pierre et le sablon: finalement (qui n'est pas peu de cas) il empesche, qu'obstruction aucune ne se face ny au foye, ny à la ratte. On en fait aussi de fraissette, ou enfraissette, beaucoup plus excellent, que ces deux, pour la veüe: car nous lisons, aucuns auueugles auoir recouuert saine & entiere veüe par l'usage d'iceluy. POLY. I'en ay beu n'agueres, qu'on disoit estre fait d'une herbe, nomme scolopédie. Il ne
m'a

m'a pas semblé trop mauvais. T H. Il desenfle la ratte, cōme aussi celui de Tamaric. POLY. J'ay certes honte de tant t'empescher, Theophraste, d'autāt que tu n'es sans affaires, voire de plus grande consequence: toutesfois ta grande patience, & promptitude à respondre me fait, deuant que te lascher, prēdre la hardiesse de t'enquiesier, & prier pour conclusion, de me dire, si ce vin, qu'on fait avecques de la betoine, est semblablement bon: car il me souuient auoir quelque fois eu vn pedagogue, qui en vsoit. T H. Il y a encore plusieurs sortes de vins mixtionnez d'herbes. Mais d'autant qu'il me faut maintenant visiter quelque pauvre podagre & gouteux, ie n'en feray, pour le present, plus long propos: seulement, pour te cōplaire, satisferay à ta derniere demande. Sçache dōc, que le vin de betoine (selon l'aduis de plusieurs fameux medecins) corrobore & meurist le cerueau, ayde oultre plus (comme dit Dioscoride) cōtre toutes sortes de venins. POL. C'est assez, c'est assez: tu ne serois iamais lassé. Mais dymoy, qui est ce podagre, que tu vas voir? T H E O P H R A S. C'est mon frere. P O L Y L O. Ton frere! certes i'en suys marry. Ha, dieu ne vueille, que ie t'arreste plus: il est (ie t'asseure) tresbonne personne, & fort facecieux. Dieu, par sa grace & misericorde, te donne

DIALOGVE QVATRIES ME

moyen, que par ton ayde il soit par cy apres en
aussi bonne santé, qu'il fut iamais. Va donc, ie te
supply, de peur que tu n'y faces faute: demain ie
te viendray voir, Dieu aydant. Maintenant ie
te dy *A dieu, & prie le bon soir.*

ARGVMENT DV QVA- triefme Dialogue.

*Il est seulement conclu au suyuant Dialogue, a-
pres long propos du repos & de l'exercice,
que, pour cōtregarder la santé, il est plus que
necessaire d'auoir egard à l'un & à l'autre.*

POLYLOGE.



La merueille, que ie voy ! T H.

Et qui à il, Polyloge ? P O L Y.

*C'est, que ie te voy, cōtre ta cou-
tume, assis en chaire, sans liure.*

*T H E O P. Tu estimes donc
que ie sois à present oisif. P O L Y L O. Et quoy
donc ? n'est-il pas vray ? T H E O. Ie suis certes
plus empesché, que Solon ne fut onques, tāt s'en
faut, que ie sois oisif. P O L. Quel est ce si grand
affaire, que tu as de present, Theophraste ?*

*T H E O. Ie fuz hyer tout tard voir mon frere,
comme*

comme ie te dy au depart, & en viens encore maintenant. Ie t'asseure, frere & amy, que les pauvres gens, que Phalaris faisoit mettre en son veau de cuyure chaud, ne hurloyent de telle sorte, sentans le tourment & la chaleur ardente dudit taureau, que mon pauvre frere fait, lors que sa douleur l'assaut, hélas! l'extreme rage que c'est, que gouttes & podagrie! Ie suis icy, il y a pres d'une heure, à penser quel remede on y pourra trouuer. Il faut que ie luy applique quelque medicamēt lenitif, pour mitiger la douleur, de peur qu'un tant intolerable tourment ne luy oste la vie à la parfin, par trop le tormenter.

P O L. Et d'ou (bon dieu) luy peut estre venu tel accident? est-ce point du ventre de la mere? car il en aduiēt souuent ainsi, comme i'ay ouy dire. T. Nenny point, mais bien pourtant qu'il n'a tenu cōte en son ieune aage des six choses nō naturelles, desquelles nous auons parlé deia en quelque endroict. Car pour parler de la premiere & principale, qui est l'air, tu sçais toy mesme, combien il a crainct l'air sec & puant, veu qu'en mesprisant ce q'ie t'en ay dit, il a toute sa vie autant aymé viure & demeurer en air contrainct, suffoque & corrompu, qu'au clair, pur, & serain. De la seconde, qui est du boire & du manger, il n'en a pas moins fait: car il n'a non plus

G

craint ou fait difficulté d'vser de ciguë en potage, que de buglosse, ou autre bonne herbe laxative. Quant est de l'exercice & repos troisieme chose non naturelle, vn chacun, qui a vescu avecques luy, sçait assez, combien il s'en est peu soucié. Neantmoins tu sçais, que ie t'en ay dit, & de fait Galie tesmoigne, que sans icelle on ne se pourroit long temps garder en bonne santé. P O L Y L O G E. Tu m'as parlé des deux premieres: ie te supply bien fort, ne permettre que i'ignore cette cy. T H E O. I'en suis content: tu sçais de long temps, que ie n'ay rien à moy, de quoy tu ne puisses disposer selon ton bon plaisir. Toutesfois i'adiouteray ce mot auant, que qui n'vsera, comme il faut, de l'exercice & du repos, il s'en ensuyura non seulement podagrerie, et des goutes insupportables: mais vn infiny nombre d'autres maladies & grâdisimes aduersitez. Car tout ainsi qu'on ne voit iamais l'eau, qui coule, engendrer pourriture & corruption, ains celle seulement, qui dort, & ne coule point: aussi pareillement ne voit-on les corps, qui s'exercent, se trouuer mal, que bien rarement: & ceux au contraire, qui mènent vie oysuse, estre iournellement affligez de mille petites aduersitez, preambules infallibles des grandes, qui sont à venir: iouxte le dit d'Ovide

uide

vide poëte Romain, qui dit.

L'homme ainsi se corrompt par faute d'exercice,

Cōme l'eau d'un estang, ne se mouuant, prend vice.

Car l'exercice deuëment prins excite & augmente en telle sorte la chaleur naturelle, qui est en l'homme, qu'il peut luy seul, estant ainsi corrobore, aussi bien purger le corps de toute immonde & dommageable superfluité, en les consommant, que les medicamens purgatifs, ou la saignée (qu'on pourroit & qu'il faudroit de fait appliquer) les pourroyent euacuer. POLYLOGE. Tu dys prins deuëment, Theophraste: & qui est le temps propre pour l'exercice? THEOPHRAS. Lors que les deux coctions sont parfaites, c'est à sçauoir, celle du ventricule & estomac, & celle du foye: si on s'exerce, ie louë tel exercice. POLYLOGE. Et si quelqu'un le fait deuant, sans aucun egard de ce temps, qu'en aduient-il? THEOPHRAS. Qu'il en aduient! Iceluy, quiconque il soit, enuoye non seulement des cruditez par les membres, mais se cause aussi plusieurs obstructions, sources fecondes de fieures dangereuses. PO. Ouy: mais d'ou cognoistray-ie icelles deux coctions estre parfaites? THE. Par l'vrine: car

G ü

DIALOGVE QVATRIESME

si elle est au plus pres de la couleur de citron, a-
 donc s'approche le temps de l'exercice. combien
 qu'il faut prendre egard au temps, d'autât qu'au
 printemps il est bon de s'exercer enuiron mydi,
 & en esté vne demye heure deuant, & le tout
 en lieu temperé: en yuer, apres midy, & en
 lieu, ou lon ait premierement fait du feu, de peur
 qu'il n'aduienne inconuenient par le trop grand
 et extreme froid. Ce qu'à obserué Antonin em-
 pereur (comme escrit Galien) qui souloit s'exer-
 cer aux petits iours, quād le soleil couchoit, aux
 grands, à l'heure de neuf ou dix heures, & par
 là s'entretenoit en bōne santé. D'auātage il faut
 noter, q' l'exercice en esté doit estre plus delicat
 et plus petit, qu'en hyuer. parce qu'en esté l'ō rē-
 droit (en faisāt trop uehement exercice) le corps
 lasche, & trop debile. Ce qui aduiēt au cōtraire
 en hyuer: car sans iceluy, la chaleur naturelle se
 pourroit esteindre, à cause du froid exterieur.
 P O. Est-il licite à tous, de s'exercer egaleement?
 T H E O. Non: ains faut bien se garder, quand
 on a le corps cacochime et remply de mauuaises
 humeurs, qu'on ne s'exerce aucunement. P O L.
 Il faut donques, contre ton decret, viure en oysi-
 ueté? T H E O P. Je ne conclud pas ainsi: ains
 faut mettre toute diligēce d'euacuer icelles mau-
 uaises humeurs, premieremēt par quelque medi-
 cament

camēt & purgatiō propre. Car tout ainsi qu'on craint d'esueiller vn mauuais chien, quand il dort, de peur qu'il ne iouē des dents: tout ne plus ne moins faut-il craindre d'esmouuoir des mauuaises humeurs, quād elles sont au corps, par vehement exercice, de peur qu'elles ne nuysent. Car s'on les esmeut, et on les reuoie par plusieurs petits conduits & receptacles du corps, on les contraint là pourrir & se corrompre, pour susciter tost apres quelque dangereuse maladie: comme Galien le tesmoigne, sur le troisieme liure des aphorismes: Et Auicenne aussi, quād il dit: Alors qu'on veult commencer de s'exercer, il faut diligemment preuoir, que le cors soit vuyde de tout mauuais suc, de peur qu'autremēt l'exercice ne poussast es veines & autres petits receptacles ce d'humeur, qui seroit mauuais. POL. I'ay bien peu d'egard si mō corps est cacochimerou non, quand tous les iours ie m'amuse à ebrācher les arbres de mon iardin, ou à en arracher les herbes superflues, ou quād ie prēs plaisir à picquer les beufs à la mestairie de mon pere, de peur d'estre oisif. T H E O. As-tu vn iardin pres de ta maison? P O L. Tout iognant. T H. Tu as donc ta boucherie à la porte: car la boucherie du pauvre est, vn iardin prochain. Et la maison, au contraire, qui n'en a point, quoy qu'elle soit plaisan-

DIALOGVE QVATRIESME

te & magnifique quāt au reste, n'est point maison, mais vne triste & ennuyeuse prison, principalement lors qu'au lieu de se promener et faire le tour de court, il faut resppōdre à vne legiō d'ēfās, qui demādēt du pain. Mais dy moy à bō esciēt, te promenes-tu q̄lque fois en tō iardin? P. Le plus souuēt. T H. Tu fais tres bien: car cōme mediocre exercice fait deuāt le repas ayde la digestion & contregarde la santé, aussi se tenir coy apres, ou se promener lentement, est tres vtile, iusques à tāt que la viāde soit descendue au fond de l'estomac, ou elle se cuit le mieux. P O. Si n'ay-ie pas egard à celā le plus souuent: car ie monte aucune fois à cheual aussi tost q̄ i'ay disné, et m'en vas ou à ma metairie, ou à mon tailliz, ou à d'autres affaires hors la ville. T H. Tu n'en es pas plus sage. P O. Pourquoi? T H. Pourtāt qu'en cheuanchāt la viāde se resppād çā & là, et se corrompt deuāt qu'estre descēdue au fond de l'estomac: ce qui n'aduient, quād on se repose, ou qu'on se promene lētement: selō Galien, qui dit, qu'au repos, & au sommeil se fait la meilleure digestion. P O. Tu veulx dōques dire apres Galien, que le repos sert à cōtregarder la santé. T H. Bien fort, voire en telle sorte, que si aucun de nature chaulde & seiche, c'est à dire, coleriq̄, auoit par illicite exercice perdu l'en-bō-point de sa sātē (d'autāt qu'iceux est deffendu par Auicenne l'exercice vehement

hement) il ne la pourroit par meilleur, ou plus expédiēt moyen recouurer, que par le repos: ioint que ce, que dit Ouide, est tres cognu, quād il parle en la personne de Phedra à Hippolyte.

Il est plus que certain, que ce qui n'a repos (stre. Ne peut lōg tēps durer, soit tel qu'on voudra e- Son a perdu la force, on la trouue au repos:

S'on se veult deslasser, repos en est le maître.

P. Voir, mais q̄ dirois-tu, si ie n'ay l'opportunité ny loysir de m'exercer, quād il en seroit biē tēps? n'y a il aucun moyen que ce soit, duquel ie puisse vser, affin de m'exercer, quand mes affaires me p̄ssēt? T. Si a dea: il te faut toymesme frotter les extremitēz des mēbres, avec vn gros linge rude, ou avec la paulme de la main, selō la disposition de la partie, q̄ tu frotteras, et en telle façō tu recō pēseras l'exercice. Si tu n'aymes mieux mōter à cheual, et galloper par my les chāps, par quelq̄s heures: ce q̄ Plinē estime proffiter et à l'estomac et aux cuisses: ou t'embarquer et faire voyle en mer, si tu te sēs p̄ncipalemēt amaigrir et deuenir etique. Si tu auois reuenu plus gras, ie te cōseille rois volōtiers d'vsr des muētros d'Asclepiade, à sçauoir, de ne coucher autre part, qu'en vn lit pē du et accroché avecques des cordes, et te prome- ner souuent dedans vne coche par la ville, ou ailleurs, ou tes affaires t'appelleroient: Ce qu'i

DIALOGVE QVATRIESME

est vne espece d'exercice avec le bain & les estuues. P. Quelle sorte de bain et estuues entēs-tu Theophraste? I'ē ay quelq̄ fois ouy faire trois especes. T. Tout reuiēt à vn: il ne m'en chault laquelle, ou soient estuues faites en vn cuuier couuert de draps (qu'on appelle seches, d'autāt qu'il n'y a q̄ deux pierres chaudes dedās, vne de chaque costē) ou soient telles qu'on les a communement, qui sont echauffēes par le dessoubz: ou biē le bain tiede, duquel on vse ordinairement, fait d'eau douce. Or faut-il noter, que ceux, qui veulent deuenir gros & charnux, doyēt entrer au bain ou aux estuues, à l'apres-disnée, lors que la seconde digestion est pres d'estre faite: s'ils ne craignent les opilations, qui se pourroyent faire adonc, mesmement que le corps est cacochime, & remply de mauuaises humeurs. Ceux au cōtraire, qui, estans trop gras, veulent s'amai-grir, doyent regarder de n'y entrer qu'à ieun. P. Soit que i'y estre deuant ou apres desjeuner, ie n'y puis estre vn seul momēt, que ie ne sēte aussi tost vne grande douleur à l'estomac. D'ou viēt celā, Theophraste? T. De cet humeur, que nous appel-lons coleric, qui descend en iceluy estomac. Mais tu y pourras remedier aisemēt, si tu māges premier qu'y entrer, quelque chose aigre, cōme quelques fruits, ou du pain trempē avec du vin-
aigre,

aigre, ou avec de l'eau rose. P. Si celà desaltere, ie suis content de le faire: car tout aussi tost que ie sors de l'estuue, ie suis plus alteré, qu'un vieil cheual, qui ne vid eau de huit iours, et n'a ce pendant cessé de detrousser foin & auoyne. T. Il n'y a pourtant rien pis, ny plus pernicieux pour la santé, que boire à l'issue des estuues, & principalement de l'eau freche. Et ce pour autant que, si cette grande frigidité, qui est en l'eau, vient à toucher & penetrer iusques aux parties nobles, il y a grandissime danger, qu'elle ne suffoque et esteigne la chaleur qui y est, de sorte qu'il ne s'en peut rien moins ensuyure, qu'une mort subite & improuuë. Combien qu'Auicenne en dit autāt de l'eau, qui auroit bouilly: pour autant qu'elle pourroit enflammer & les esprits & les humeurs internes: d'ou sortiroit & se pourroit engendrer vne dangereuse fièvre etique. P. Il n'est pas de mesme du bain, que ie prens en un cuuier: car ie m'y trouue un peu mieux, moyennant que ie n'y demeure par trop, & que l'eau ne soit trop chauffée. T. Tel bain est tres vtile, quand on a cheuauché quelqs iours, ou couru & tracassé par ville, ou qu'on est travaillé de quelque autre affaire laborieux. Quant est des autres estuues, elles sont plus propres à gens oisieux & adonnez au vèdre, qu'aux susdits,

DIALOGVE QVATRIÈME

qui sont trauaille^x: combien que l'un & l'autre soit contraire à gens catarreux, à ceux qui sont harasse^x de l'ardante chaleur du soleil, à ceux qui ont la teste poisée, & à tous ceux qui ont, ou ont eu auparauant la fièvre. P. O. Tu triophes de philosopher, Theophraste: mais si voudrois-tu bien sçauoir, quel est ton iugement du bain le plus cōmun et vulgaire, qui soit en tout pays, c'est à sçauoir, qui se fait en plaine riuere, lors que le chauld picque: car ie m'y suis autrefois escaillé ma ieunesse avec mes compaignōs, durant que i'estois en mon bon pays d'Angoulmois. Et y a encore plusieurs gentils-hommes, & autres gens d'estat, qui menent leurs ieunes enfans, pour aprendre à nager, au prochain fleuve de leur maison: ce, qui ne me sēble estre fort profitable, selon mō iugement, pour la santé des petits enfans, qui se baignēt. T. Telle maniere de gēs cherchera, qui luy approuuera son fait: quāt à Theophraste, il n'ē fera rien: Car si le corps de celui, qui se baigne en telle façon, est maigre, et de peu de chair, le froid naturel, qui est en l'eau, entre aisement au dedās, et refroidist le corps en telle façō, q̄ les parties nobles en sont biē tost apres bleśsēs: puis le sāt et la chaleur naturelle s'a mōcelle & a sēole en petites parties solides, et finalement le patiēt se trouue tāt assopy et de corps et d'esprit, qu'un tel sōmeil n'est de riē moindre.

ny differant à celui, duquel sont prins & assail-
 liz tous serpens en hyuer, quand il fait grand froid.
 Nicolas toutesfois, au cinquiesme de sa theorique,
 appuyé sur l'opinion d'Hali, escrit n'estre non seule-
 ment pas dommageable qu'un ieune homme robuste
 et puisse & bien charnu se baigne ainsi, mais as-
 seure mesmes, qu'il luy est proffitable: d'autant que la
 frigidité de l'eau augmente par accidēt la chaleur
 naturelle du corps, corrobore la force de chaque
 membre, & par cōsequēt ayde à parfaire la dige-
 stion. PO. Le philosophe dit aussi, que l'eau eschau-
 fée du Soleil ne proffite point à ceux qui se bai-
 gnent, ains au contraire qu'elle leur est nuisible.
 TH. C'est par aduēture à cause qu'elle est deue-
 nue tiède par la chaleur du Soleil: car telle eau
 (selō Galien, & Auicenne) est propre pour ra-
 mollir & rendre lasche, & effeminer le corps.
 PO. Veu qu'il y a tant de choses à cōsiderer en tou-
 tes sortes de bains et estuues, ie pense que ceux,
 qui n'y vont que pour leur plaisir quand il se portēt
 bien, & qui pis est, viuant delicieusement tant qu'ils
 y sōt, se saoulās les uns de patisserie et de tartres,
 les autres s'enjurās & replissās du meilleur &
 plus cher vin qui se trouue, l'achetent bien cher:
 veu (cōme ie pense) qu'ils ne scauroient exercer
 vne tant abominable & desordōnée volupté en
 tel lieu, sans s'acquérir quelque accidēt dāgereux
 & mauuais. T. Cela est plus que certain, ou la plus
 grand part des medecins mēt, qui dit d'un accord,

DIALOGVE QVATRIESME

qu'au lieu que tels gens pourroyent s'entretenir
 vn long temps en bonne santé, ils changent au
 contraire vne telle & si louable felicité en vne
 petite volupté de peu de durée, & en vn plaisir,
 qu'on appelle communement partout, à courte
 queue. Ils sont certes tellement dissoluz & des-
 bordez à toute volupté & vilanie pour le seul
 ventre qui les regist & gouverne du tout, qu'on
 les peut dire compagnons, ou pour le moins disci-
 ples des Lydiens, qui n'estoyent point contents de
 se veaultrer & plonger, tât que la nuit d'uroit,
 & celoient leur vilanie, en toutes sortes & fa-
 çons de plaisirs & voluptez deshonestes &
 illicites, voire vilaines & redoutables à tout bõ
 cœur d'homme, mais aussi autât, ou plus effron-
 tez q putains, les exerceoient sans aucune crain-
 te, en plain mydi, deuât tous. O incredible bruta-
 lité! ô lasciueté desmesurée! ô vie (ains plus tost
 mort) plus qu'Epicurienne! P O L. Je voudrois
 certes, Theophraste, q quelcun de tels porceaux
 fust icy en quelq part caché, pour r'ouyr plaider
 sa cause. Mais dy moy pour dieu, que disent les
 medecins pour leur raison, quand ils deffendent
 ainsi de boire et mager, durât le tēps qu'on est ou
 au bain, ou aux estuues? T H E. Qu'ils disent!
 qu'il se fait cōme vn cōbat dangereux, non sen-
 lement s'on y boit ou mäge, mais aussi s'on s'y en-
 dort

dort. Car la chaleur exterieure, à ſçauoir, du bain tiede, ou des eſtues, attire à ſoy & dehors l'interieure, que nous appellõs naturelle, laquelle le ſommeil ſeſſorce auſſi d'autre coſté attirer, ou les viandes mägées, pour eſtre cuittes par icelle: & par ainſi eſt empeschée la digeſtion. P O L. C'eſt aſſez, Theophraſte: mais il y a bien encore vn poinct. Ie te ſupplie me dire, ſi ceux ne ſont pas vrays fols naturels, qui, ſils ſont mariez, & ne peuuent engendrer avec leurs femmes, les enuoyent, le plus toſt qu'ils peuuent, aux eſtues, pour remedier à tel inconuenient. Telles gens ont grand peur, ce ſemble, ou que l'antiquité de leur lignée ſe perde en eux, ou qu'ils ne puiſſent bien manger leur reuenu durant leur vie, & qu'ils demeurēt par ainſi ſans hoirs & ſucceſſeurs. Quant à moy, ie n'eu iamais peur de tels accidens, & crains encore moins que ie ne peuſſe bien moy ſeul manger mon pain. Mais dy moy, qu'eſt en ſemble? T H. Il m'en ſemble autre choſe, qu'à toy: car tu les appelles fols naturels, & ie les appelle ſages. Et pour t'aſſeurer de ce qui en eſt, faut noter, que tant ſ'en faut qu'ils perdent leur temps, ou qu'ils ſe deçoyuent, que tout au contraire ils impetrent par ce moyen ce qu'ils auoyent long tēps deuant ſupplé au ſeigneur Dieu leur donner.

DIALOGVE QVATRIESME

car si la nuit suyuâte, que leurs femmes ont esté
aux estuues & au bain, ils ont cōpagnée d'elles,
deuant vn moys prefix ils cognoissent aisement
le ventre ensfler à celles, qui parauant leur sem-
bloient steriles. P O L. Voylà certes merueilles,
i'ay pensé dire, miracle. Et pense maintenāt fer-
mement, que les anciens n'ont pour autre cause
accoustumé de faire aller leurs femmes, le iour
precedant leur nopces, aux estuues, q̃ pour celle
là: & de fait, le tient-on encore à Paris de ce
tēps. Mais il y a bien vn inconuenient. T H E.
Quel? P O. C'est, qu'il vaudroit mieux les laisser
telles, qu'elles sont, pour ce qui s'en ensuit: car si
la femme est grosse, elle est aussi tost paresseuse,
& sans se soucier d'aucune chose que ce soit.
Encore faut-il craindre de la tacer, voire mesme
admonester de son office: car aussi tost elle prēd
le frain aux dents, cōme on dit, se cōlere et fache,
& fait tout au contraire de son deuoir, pour se
venger: ce pendant elle tient le pauvre mary en
subiectiō, pour ce qu'elle sçait bien, qu'il a gran-
dissime crainte, que pour se fascher & colerer
elle n'auorte: car tu sçais assez, cōbien nuyt la
colere & fascherie à tel cas. T H E. Je le sçay:
& si sçay bien d'auātage: c'est, que i'ay quelque
fois veu vn voisin pres ma maison, qui enuoya
pour la cause susdite sa fēme aux estuues: vn ou
deux

deux mois apres qu'elle fut deuenüe grosse, il n'eust pas enduré, qu'elle fust apres disner descendue de la table sans ayde, & pour cette cause luy mesme la prenoit sous les bras, & la descendoit le plus delicatement qu'il luy estoit possible: & la tenant en la sorte la promenoit ainsi qu'une espousée par la châtre, de place en place, marchant seulement de la pointe des pieds, pour mieux la soutenir, iusques à tant qu'elle disoit, Laissez-moy, ie suis lassée, seiez moy sur mon plat cet auprès du feu. Que si ce temps pendait quelque mouche ou quelq' puce la piquoit, & il n'estoit le premier à se plaindre & plorer, maudissant la puce mechante qui auoit eueillée sa femme, elle ne demandoit plus d'aide pour se leuer, ains d'un plein sault le prenoit aussi tost aux cheueux (car il portoit perruque, cōme fortune vouloit) puis l'ayant renuersé, le fouloit aux pieds, l'appellant meschânt, esignardier, belitre, marault, & autres infinies iniures. Encore n'estoit-ce pas tout: car il n'eut aisé de huit iours boire ny manger à la maison. Ne voy là pas un beau ieu? P. N'en y gueres pour le pauvre patient, qui pour bien faire estoit tant mal recompensé. Mais laissons cela, et venons à une chose, que j'ay quelque fois ouy dire. Il y en a, qui tiennent, qu'une femme peut engrossir par la seule eau du bain. Est-il vray, ou si c'est une bourde; qu'on m'a donnée? car de moy,

DIALOGVE QVATRIESME

ie croy tout: & l'ayme mieux croire, que d'y aller voir. THEOPHR. Il est credible, Polyloge, principalement s'il y a de l'or & de l'argent meslé parmy l'eau du bain. POLYLO. I'entens bien que tu veulx dire, sans parler plus oultre. A buon intendidor poche parole: ce dit l'Italien. THEO. Tu m'entens doncques bien: Je ne m'en ebay pas: car tu as (comme ie croy) bien ouy dire l'ancien prouerbe, qui dit, que par or & argent on apaise les Dieux. Je ne dy rien des femmes: ie t'en laisse penser ce qui en est. Oultre plus ne sçays-tu pas, que l'oracle d'Apollō respōdit au Roy Philippes de Macedoine? Si tu veulx tout vaincre (dit-il) bataille toujours avec armes d'argent. POL. Ha, certes il n'y a pas faute de telles armes aux estuues des femmes: car les amoureux s'y trouuent le plus souuent, qui (pour venir à leur dessein, tandis que le mary se tue & corps & esprit, pour gaigner la vie de luy & de sa maison) font la court de bien pres à leurs femmes, & les muettent à leur souhait. Dieu sçait, si l'argent y est espargné. Or me semble-il estre icy le lieu propre de parler de ces bains chaulds naturels, qui sont en certains pays, puis que nous auons tant long temps parlé des artificiels: & ie croy que le discours n'en sera pas ennuyeux, ny moins

encore

encore indecente. De quelle nature donques sont-ils? THEOPHR. Cela se pourroit aussi bien dire vne autre fois, qu'à present, Polyloge: neantmoins pour te contenter premierement, puis affin qu'il ne demeure rien appartenant au propos, de quoy nous ne parlions, & qu'expliquions selon nostre petit pouuoir, il faut tenir pour tout certain, que le bain, qui prend sa source de quelque mine d'airain, participe en sa qualité du chauld & du sec, comme la mine, de laquelle il prend origine, qui tient sa nature du soulfre, du cuyure, & de l'argent vif: & tel bain est merueilleusement vtile à tous maulx froids, & humides, comme aux defluxions du cerueau, aux yeux chassieux, au tintement d'aureilles, aux gouttes, & à la podagrie, à la difficulté de respirer, & aux passions des reins. Toutesfois qu'il se faut bien garder du fer, de vaisseaux d'airain au commun vsage, d'autant que c'est vne chose merueilleusement dangereuse: de là vient, que ceux, qui continuent d'en vser, deviennent ladres & lepreux, qu'ils sont deuant long temps affliges de chancres, de passion de foye, & que la ratte leur ensle: sur tout quand ils prennent dedans, choses aspres & poignantes, & du vin doux, & quand elles y ont long

H

DIALOGVE QVATRIESME

temps demeuré. Comme aussi on n'approuue pas, qu'on garde du poisson cuit & chaud encore, par l'espace d'une nuit, ayant couuercle d'airain: car il se changeroit par ce moyen en pur & vray venin, au lieu qu'au parauant il eut peu seruir de nourriture. En sorte que, pour la guarison d'un tel mal, on ne peut trouuer meilleure contrepoison, ny plus secourable, qu'incontinent manger d'un ail crud, ou de la pouldre de calament, ou bien prendre avec de bon vin d'une confection, qu'on appelle entre les mediciens Diatrion pipereon, ayant premierement oingt le ventre avec huyle de rue. Mais ie sommeille en parlant, & si tu ne m'en dis rien. Parquoy ie pense qu'il ne sera que bien fait, si ie m'en vays dormir: car ie suis de telle complexion, que, si ie ne dors mon heure accoustumée, il y a sans aucune faute le lendemain à crier la teste, qui me poise autant (ce me semble) que si i'auois quelque gros sac de musnier chargé dessus. POLY. Adieu, adieu donc: demain (sil plaist à Dieu) tu me diras le bon ordre de dormir. THEO. Je t'en diray plus, que tu ne voudras: reuien seulement. Ce pendant ie me recommande.

L'ARGV-

DE PICTORIVS. 58
L'ARGVMENT DV
cinqiesme dialogue.

Il est seulement traicté du dormir & du veiller: puis conclu, apres long propos, qu'il faut, pour garder la santé, prendre egard à l'un, & à l'autre.

POLYLOGE.



E prie le tout puissant, te donner bonne & heureuse iournée, Theophraste, mon grand amy. THEO. Et à toy aussi, Polyloge. POL. Grand mercy. Mais dy moy, qu'est-ce à dire, q tu te leues tant matin? l'aube du iour commence seulement à apparoir. Tu penses volontiers, que le dormir nuysse. TH. Non fay point pourtant, mais estime au cōtraire, qu'il ne proffite pas peu pour garder la santé, sil est prins come il faut: tout ainsi que le veiller, quand il n'excede pas raison. POL. Il faut donc tenir quelque ordre en ces deux. THEO. Quoy donc? car tout ainsi que le trop long dormir est bien fort nuysible, celui aussi, qui n'est moderé, ains par trop bref, nuyt plus tost, qu'il ne proffite: Iouxté ce que dit Hippocrates aux

H ij

DIALOGVE CINQIESME

aphorismes, Le sommeil & la veillée, si l'un ou l'autre excède, nuist. Par ce (comme dit Galien) que l'abondance & le deffaut nous meinent à ces mesmes differences. POLYLO. Tu veulx donques conclure, que, son vse du dormir & du veiller comme raison le veult, & avecques mediocrité, il en aduient tout autant de commoditez, que d'incommoditez, sil se fait & prend autrement: car puis que ce sont deux contraires, il s'en ensuit vne mesme science, comme veult le philosophe. THE. Il est vray. Et qu'il soit ainsi, le sommeil temperé à telle propriété & vertu, qu'il restaure & repare les esprits, qui parauant ont esté dissipéz & perduz par vehement ou non accoustumé exercice, en sorte que le corps en deuient beaucoup plus vigoureux & robuste: & de fait, le sommeil n'est autre chose, qu'une retraction & recollection des esprits, qui s'estoient dispersez & perduz par la veillée. Ce que Plin veult dire, en la definition du sommeil: Sommeil (dit-il) n'est autre chose, qu'une recollection des esprits dispersez, en soy mesme. Constantin l'appelle restauration de la force & vigueur perdue, & le repos du corps, & de tous les sens, aydant & renforçant la chaleur naturelle, pour mieux faire la digestion. Galien aussi dit, que par le
som-

sommeil temperé la digestion non seulement est auancée, mais que aussi les humeurs superflus sont cuits & digerez. Aegineta s'y accorde semblablement, au premier liure des Remedes, disant ainsi: Quiconques sçait prendre son sommeil temperé & mediocre, s'acquiert beaucoup de biens ensemble: car en premier lieu la digestion des viandes en est auancée, s'on a quelque douleur elle en est mitigée, on est deslassé & refraichy s'on est harassé de labour, toute fâcherie en est chassée, le corps sec & tabide par maladie est restably en sa pristine constitution, l'esprit est conforté, & (pour conclusion) l'entendement s'en sent alaiçy & clarifié. POLYLOGE. Adionte aussi les commoditez, qui viennent pour veiller mediocrement. THEOPHRA. Escoute que t'en dit Auicenne, & tu orras, que pour veiller mediocrement on excite les sens, on prepare le corps pour ouurer & travailler, on ressuscite l'appetit perdu, on discharge le corps de tous excremens. POLY. Tu dis, que le sommeil iustement temperé profite beaucoup, Theophraste: mais quel sommeil estimes-tu tel, c'est à dire, mediocre & temperé? Car d'aucuns se plaisent à dormir iusques à my-iour, voire & eleuent tellement les

DIALOGVE CINQIESME

aureilles, quand ils s'euillent, qu'ils semblent
 vouloir denoter par leur minois, qu'ils ont
 fait quelque beau chef d'euure, de s'estre vn
 si long temps veaultré en la plume, entre
 deux custodes, à leur aise. THEOPHRA-
 S T E. Tels gens reposent, peut estre, non
 pas eux mesmes, mais le trop de vin qu'ils
 ont en la teste, il y a deux ou trois iours. Mais
 tout ainsi qu'une tant desbordée & desordon-
 née vie, que celle là, est plus propre sans com-
 paraison, & plus conuenable aux porceaux,
 qu'aux hommes raisonnables, semblablement
 tel & si desmesuré sommeil, qui est propre aux
 lirons, est beaucoup plus conuenant à yron-
 gnes, gormans, prodignes, deuorateurs, & à
 tous autres meschans & desbordez à tout vi-
 ce & villanie, qu'à gens ayans raison & en-
 tendement. Bref tels gens sont vrais rossignols
 de Sathan, qui nuit & iour chantet, ou hanif-
 sent pour mieux dire, comme vrais asnes d'Ar-
 cadie, l'un haut, l'autre bas, s'accordans entre
 eux, comme des asnes avec des porceaux. Il y
 a bien vne autre mediocrité & moyen de dor-
 mir, Polyloge, que cette tant abhominable &
 brutale. POLYLOGE. Ie te supply donc,
 dy moy qui elle est, Theophraste, & ne me tien
 plus

plus en suspens. THEOPHRAS. Combien qu'elle ne se puisse pas bonement prescrire, & moins encore dire, pour beaucoup de raisons, qui surviennent: il est toutesfois certain, que cetuy est le vray dormir naturel, qui se continue iusques à ce, que les deux premieres coëctions soient faites, & accomplies. Encore est requis diuers temps & diuerse occasion, selon la diuersité des personnes & complexions. Car si ceux prennent quantité de viandes, qui sont de leur nature chaulds & humides, & qui cuisent bien, ils doyuent peu dormir pour leur santé, & le propre temps de leur sommeil est volontiers limité de tous medecins en l'espace de sept heures. Quant à ceux, qui sont au contraire froids & humides, qui cuisent & digerent à peine, & qui prennent, comme gourmans, quantité de viandes dures & de difficile digestion, ils ont besoing de plus dormir que les precedens, & leur faut environ neuf ou dix heures pour leur repos. Qui aussi tiennent le mylieu, & sont mediocres entre les deux predits, ils ont semblablement besoing de mediocre & temperé sommeil: iacoit qu'il faille considerer la lasseté & vigueur de

H. iiii

DIALOGVE CINQIESME

la force: car d'autant qu'elle est plus lassée & affoyblie, d'autant plus doit estre augmenté le repos & sommeil: d'autant aussi qu'elle est forte & en bonne vigueur, d'autant doit-il estre court & plus bref: & le tout de nuit. Car le dormir de iour ne fut encore iamais approuué de personne, par ce que (comme dit Auienne) par là se font des distillations & destillations du cerueau, par là la chaleur naturelle se corrompt, par là la ratte s'appesantist, & les nerfs s'amollissent, on deuient par là negligent & paresseux, ont perd l'appetit, on engendre des apostumes, des fieures, & vne legion d'autres maladies, qui seroient longues à raconter. Et de fait, du temps d'Hippocrates on mesprisait tel sommeil, & estimoit-on ce-luy tant seulement bon & naturel, qui se faisoit la nuit, & n'empeschoit point le iour: comme il appert par le second des prognostiques, composé par le mesme Hippocrates. Mais comme toutes bonnes coustumes sont toujours mises en arriere & sous le pied, & le tout par le commandement de ma dame Volupté & monsieur le Ventre son mary, aussi en est-il ainsi aduenu en cet endroit du temps de Galien: car mesieurs les gros milours & primats ne pouuoient assez contenter leur aise en beuuant & mangeant

mangeant à leur plaisir, & dormant la grasse matinée, s'ils n'eussent usurpé quelque partie de l'après-dinée à se tourner, & dormir sus le liét richement encourtiné, ou en quelque chaire auprès d'un bon feu, de peur du froid. Ce qui à beaucoup mieux esté observé jusques à nostre temps, que les autres bonnes & saintes coustumes visitées entre les gens sçavans & bien instruits. Qu'à ma volonté les hommes eussent esté si studieux de prester l'oreille à l'esprit de dieu, qui les admonnestoit d'ensuyvre leurs saints ancestres, & maieurs anciens, qu'ils ont esté contents de prester, voire mesmes donner du tout, non seulement l'oreille, mais l'esprit, l'entendement, & toutes leurs affections, & tous leurs sens, à l'esprit du diable & de mensonge, pour les faire deuoier du vray chemin, les entretenant quelque peu de temps en delices & alechemens mondains, qui n'est qu'ombre de fumée, puis les ayant aveuglez comme taupes, ou souriz chauues, pour les faire chopper à tous coups, tant qu'ils se soyent rompuz le col, les iambes, & tout le corps au royaume de Sathan leur capitaine. Mais venons au point, Polyloge. Puis donc que la coustume de dormir sus iour a prins racine entre les hommes, il faut trouver, s'il est pos-

DIALOGVE CINQIESME

sible, quelque moyen pour vser d'un tel sommeil sans danger: & pour ce faire, faut ouyr Auicenne, qui dit estre besoing de observer cinq conditions en tel cas: c'est à sçauoir, que celui, qui aura accoustumé de dormir ainsi, & voudra cōtinuër, ne s'endorme soudain apres le repas: secondement, qu'il ne tienne la teste basse: tiercement, qu'il ne dorme long temps: puis, qu'il ne s'esueille en sursaut & subitement, mais doucement & lentement: finalement il faut choisir le lieu pour dormir, qui ne soit point trop chauld, ou plein de vapeurs, mais temperé, & quelque peu frais. Il faut aussi, selon le temps, couvrir le corps médiocrement, affin que la chaleur naturelle se retire au dedans du corps, & que les extremités ne se mortifient & refroidissent par trop: car par ces deux derniers points la troisieme coction est beaucoup aydée, à sçauoir, celle qui se fait en l'estomac, au foye, & par les autres membres. POLYLOGE. Mais pourquoy deffend Auicenne de dormir incontinent apres le repas, veu que tu m'as respondu par Galien (quand ie t'ay enquis, s'il faillloit plus largement manger au disner, qu'au soupper, ou au soupper, qu'au disner) qu'en dormant se

faisoit

faisoit beaucoup meilleure digestion, que non pas en veillant. **T H E O.** Par ce qu'il faut temporiser apres le repas, iusques à ce que la viande soit descendue au fond de l'estomac, de peur qu'il ne s'ensuyue des trêchées & tonnerres, avec des inflammations au ventre. **P O L.** Je pense certainement, que c'est la vraye raison, que celle que tu dy. Mais il y a encore deux mots, qui ne seront point inutiles. **T H E.** Quels? **P O L.** S'il nuyt ou sert de quelque chose, de dormir les pieds deschauffez: car i ay cognu quelque estudiant en medicine, qui iamais ne se fust mis à dormir, que premier il n'eust laissé ses souliers. **T H E O P H R A S T E.** Il faisoit tresbien: car s'on dort autrement, on nuyt à la veüe, on blesse la memoire, & est-on cause qu'aussi tost le corps est en vne eau de sueur, non pas par la chaleur naturelle & interieure, mais exterieure & accidentale. **P O L Y L O G E.** Je n'ay point iusques à present prins garde à celà: car tout l'hyuer ie n'ay gueres dormy, qu'avecques mes souliers, ou pour le moins avec de gros chauf sôs de laine, de peur du froid: ayât (qui plus est) le plus souuent la teste basse & descouuerte. **T.** L'un & l'autre est vicieux: car la teste, qui est le domicile de raison & de tous autres sens, doit estre appuyée sur quelque haut coïssinet, de

DIALOGVE CINQIESME

peur que la viande ne retourne à l'orifice de l'estomac, & empesche par là la digestion. On la doit aussi couvrir mediocrement de quelque bonnet de nuict, auquel y ait vn trou au milieu comme vne cheminée, propre pour faire place aux fumées & exhalations, qui montent & s'exhalent du cerueau durant le dormir, & sur tout quand on a la teste nue & rasée, comme tu as.

P. Comment? penses-tu que ie me sois fait tort, de m'estre fait touser la teste? T. Ouy: car il est credible, que nature n'a rié fait en vain, & encore moins les cheueux, qui non seulement ornent la persõne, mais aussi gardent & munissent la plus noble partie de l'homme, à sçauoir, le cerueau.

P O L. Comment? Il me semble auoir leu en Aristote, que ceux deuiennent plus tost cheueux & grisons, qui, ayans longue perruque, se couurent d'autre couuerture & bonnets par dessus.

T H E. Il est vray: mais il faut auoir cette consideration, de s'enuelopper & couvrir la teste en hyuer plus chauldemēt, et en esté au cōtraire plus à la legere, affin q̃ les cheueux demeurent plus lōg tēps en leur entier & vigueur.

P. C'est donc vne chose dangereuse de se faire raser exactement avec le rasouër.

T. Bien fort: & qu'il soit ainsi, n'est-il pas aisé à voir, que la peau de la teste en est plus esclaircie, veu q̃ par apres les che-

les cheueux croissent à plus grande abondance, qu'au parauant? P O L. Et bien que s'ensuit-il, si la peau en est plus esclaircie, & que les pores & conduits soient plus patens? T H E O. Qu'il s'en ensuit! telle teste est incontinent subiette à tous accidens extérieurs, qui peuuent suruenir. Tesmoings en seröt ceux, qui, releuez de maladie, retumbent par ce moyen en leur pristine & accoustumée misere. Combien que nous pourrions amener l'exēple de Sampson (s'il est permis de mesler les saintes escritures avec les profanes) qui fut fort et robuste plus que tout autre tant qu'il iouyst de sa perruque: puis devint aussi tost foible & debile, qu'il l'eut perdue par le moyen & trahisō de Dalida sa femme. Et à la verité, nature n'a point créé le poil en l'homme, qu'à bonne & iuste cause: car si par neceſſité ou penurie l'homme ne se peut reconurer bonnet, il aura au lieu d'iceluy sa perruque, qui luy couurira la teste. P O L Y. Regarde, ie te prie, ou nous nous ſōmes renduz par le moyen de cette raserie, qui nous a osté du propos commencé. Ie te supply, laissons & les perruques & les rasures, & me dy (pour reuenir au propos) comme il se faut tenir au liēt, y estant couché pour dormir. D'aucans tiennent, que le premier sommeil se doit faire sur le costé droit: d'autres, sur le

DIALOGVE CINQIESME

fenestre. Oſtes-moy de ce doute, et ie te diray mō
 Apollon. T. Ie ſuis de l'aduis de ceux qui cōſeil-
 lēt, qu'ō prēne le premier repos ſus le coſtē droit:
 car la raiſō de leur dire giſt en celā, q̄ l'eſtomac,
 en ce faiſāt, eſt eſchauffē par le foye, qui eſt ſi-
 tuē celle part: & par là ſ'enſuit meilleure et plus
 parfaite concoction. Le ſecond, ſus le ſeneſtre, af-
 fin que par ce moyen le foye ſe renuerſe ſus l'e-
 ſtomac, & luy ayde (comme dit eſt) à mieux
 cuire & digerer: toutesſois ce dernier doit pour
 le mieux eſtre plus bref, que le premier. Car il
 doit eſtre cōtinué ſus le droit, à cauſe de la vraye
 diſpoſitiō de l'eſtomac, qui ā ſō oriſice inferieur
 tendant vers ce coſtē: & par ce moyē qu'il puis-
 ſe plus aiſement vuyder les viandes cuites a-
 uec les excremens & ſuperfluitēz de la coctiō
 faite. Ie n'ignore point, que d'aucuns n'approu-
 uent, qu'il ne faille dormir ſus le ventre, la fa-
 ce en bas, affin (comme ils diſent) que la reuer-
 beration de la chaleur (qui ſ'engendre, à cauſe
 des parties, qui ſont ioignantes le ventricule)
 puiſſe conforter & eſchauffer le dit ventricule
 & eſtomac. Neantmoins ceux qui ont leurs
 corps temperez, doyuent euitier d'ainſi dormir,
 d'autant qu'ils ſe deſtordroyent & preſſeroient
 nō ſeulement l'eſtomac, mais auſſi ſ'ēgēdroient
 mal es yeux. Or dormir la face & le ventre en
 haut

haut ne peut en aucune sorte estre profitable, pour les incōmoditez, qui s'en ensuyuent: car il est tout notoire, que les superfluites, qui ont propre lieu pour s'euacuer par les narines, et par le palais de la bouche, s'ont empeschées de ce faire, à cause de la dispositiō du corps: parquoy elles s'ont contrainctes de s'euacuer par le derriere, avec grand danger de catharre. Cōme aussi il est dangereux de dormir la bouche ouuerte, d'autant que par ce moyē le poulmō se noircist et gaste. Et affin d'acheuer en vn mot, il faut diligemment prendre e-gard, q, s'on est couché sur vn costé, quelq, ce soit, lō ne seremue soudain sus l'autre, puis de rechef vn peu apres de cetuy cy sur le premier encore: par ce q, par ce moyen & la digestion est retardée, & les intestins (selon Rase) s'en enflent. Il faut noter oultreplus, qu'il se faut mediocremēt couvrir, selon le lieu & le temps: car par le sommeil se fait retraction de la chaleur naturelle & des esprits au dedans & plus profond du corps, dōt pourroit aduenir incōueniēt aux parties exterieures estans priuées & destituées de toute chaleur. Mais nous ferons fin à ce cinqiesme dialogue pour commencer le sixiesme. PO. C'est bien dit, Theophraste. Poursuy dōc la cinqiesme chose non naturelle, puis qu'elle vient en rang. T H E O. J'en suis content.

DIALOGVE SIXIESME
L'ARGVMENT DV
sixiesme dialogue.

Il est monstré au suyuant dialogue, comment,
& en quelle sorte on pourra garder la santé,
prenant egard à la repletion & euacuation,
qui est cinqiesme chose non naturelle.

POLYLOGE.



E te supply, Theophraste, pour-
suy de dire ce q̄ tu as promis. Tu
sçais asses combien c'est chose ir-
cuiile & deshoneste, de ne tenir
sa promesse. T H E. Je le sçay
bien, Polyloge: mais ie n'ay iusques à present rien
promis que ie n'aye tenu: iagoit que (cōme Cha-
res Athenien) ie sois assez prompt à promettre.
Mais dy, que c'est, que i'ay promis: car i'ay de-
puis pensé à quelque autre chose. P O L. Ne t'en
souuient-il deia plus? Tu auois promis de parler
de la cinqiesme chose non naturelle. T H E. Il
est vray, Polyloge. Or donc pour commencer,
c'est repletion & euacuation, que tu demandes.
P. Ouy. Et cette cinqiesme chose est-elle vtile
pour la santé? T H E. Mais plus que necessaire:
Car vn auengle voyrroit, combien on endom-
mage

mage la sâte, si lors que l'estomac â grâde faim,
 on luy reffuse alimēt: & au cōtraire, si quand il
 est richement plein, on luy dōne de rechef quelq̃
 chose pour l'amour de la cōpagnée. Car en errât
 au p̃mier point, on rēplist l'estomac de mauuaises
 humeurs, & en fait-on vn receptacle de super-
 fluitez. Quant au secōd, on rend en premier lieu
 le corps plethoric, puis on engēdre des opilatōs,
 qui sont sources de fieures. Combien que nature
 donne à chacun, comme vn certain & infalli-
 ble but pour la repletion & euacuation. P O L.
 Quel? T H. Ce sont les vertuz, que nous appel-
 lōs naturelles, à sçauoir, celle qui attire, celle qui
 retient, celle qui cuit & digere, et celle qui pous-
 se & chasse dehors. P O L. Comment peuuent-
 elles estre vne merque pour ce, que tu dis? T.
 Parce que, si les deux premieres sont bōnes &
 valides, aucune euacuatō ne peut nuire ny en-
 dommager: si les deux d'apres aussi (c'est à sçauoir,
 celle qui cuit, & qui pousse dehors) se por-
 tēt biē, telle que voudra, ou pourra estre la reple-
 tiō, ne sçauoit estre dōmageable. Car le corps se
 nourrist & sustâte, puis se nettoye & purge de
 toutes immondices, ainsi qu'il faut. P. Et s'il ad-
 uient, que ces vertuz soyent tellement blessées
 ou debilitées, que le corps ne s'en puisse ayder et
 seruir pour deuēment se rēplir, & purger aussi,

DIALOGVE SIXIESME

que conuiuent-il faire alors pour euitier accident de maladie? T. Il faut mettre peine, que la trop grãde euacuatiõ soit secouruë et aydée par quelq̃ moyen: & l'excessiue repletiõ soit euacuée ou empeschée, soit ou par le vomissement, ou par le flux de vêtre, ou par la saignée, ou le flux de sãg par le nez, ou par ventouses, ou application de sangsues, ou biẽ par autres choses tenans le lieu des susdites, comme est exercice, trauail, frottement, le bain, les estuues, le sommeil, lauement de teste, & de pieds. P. Tu veulx donques dire, que par le vomissement la santé est cõtregardée. T. Ouy: d'autant qu'il euacue ce que n'auoit peu euacuer celle vertu, que nous auons nommée expulsue: comme tesmoigne Auicenne, qui, de l'autorité d'Hippocrates, cõmande de prendre de chaque moys deux iours, durant lesquels on tache à bien vomir, affin que, si par le vomissement du premier iour tout ce, qui deuoit estre euacué, ne l'est point, le soit le iour ensuyuant par l'autre, en sorte que l'estomac demeure vuyde de toutes dõmageables & nuisibles superfluitez. P. I'en cognoys d'aucuns, qui tous les iours s'eyurẽt pour mieux vomir, cõme ie croy: iceux sont dõc bien vuydes de toute infection. T. Telles gens sont plus sordides que chiens, qui deuorent trois fois vne chose, pour la vomir trois fois. Ils ne sçauent

n'est pas, qu'ils s'égèdrēt de longues et fort dangereuses maladies. Nous ne parlōs point icy de ce brutal vomissement, ains de celui seulement, qui par quelq̃ doux medicamēt se fait, pour secourir vn pauvre malade & affligé. P. Voyre, mais il y en a, qui ne peuuent en aucune sorte vomir, quoy qu'ils puissent faire. T. Je le sçay biē: & tels gens sōt volōtiers ceux, qui ōt le col graile, la poictre ne etroitte, hautes espaules, les iābes tortuēs, et qui sont gras & pleins: ausquels certes seroit meilleur de s'en abstenir, & le laisser à ceux, qui sont de corps maigre & graile. Puis quād ils se sentiront auoir bon ventre, ils pourrōt lors manger à tous propos de toutes sortes de viandes, diuerses & en substance & en odeur: & ce plus tost en esté qu'en hyuer, selon le commandemēt d'Hippocrates, & ils pourront ainsi vomir aisement. Que si celā ne peut rien, il leur faut boire par dessus du vin meslé avec du miel seulement, ou bien de ce mesme breuage moyēnāt qu'il ayt bouilly quelque tēps avec de l'hyssope, ou de la rane. Et si tout celā ne peut encore les emouuoir, qu'ils boyēt de l'eau tiede, ou il y ait quelq̃ quātité d'huile: et lors n'y aura faute, qu'ils vomiront assez. Quant à l'hellebore et lazarō, qu'ō apelle, cabaret, qu'ils n'ēsēt point: car il poingt l'estomac. Et s'il excite douleur

DIALOGVE SIXIESME

au ventre par le vomissement, il faut prendre de la laine bien nette, trempée en huile camomile, puis l'appliquer chaude à celle partie du ventre, en laquelle gist la douleur. Oultre plus faut noter, qu'il se faut arroiser la face d'eau rose, apres auoir vomy, & ne mager au repas que viande subtile, bonne, & de bon suc, encore bien sobrement, iusques à ce, que l'estomac, qui s'est debilité par l'emotion faite en vomissant, soit cōforté & remis en sa place. Il se faut aussi garder de vomir souuent, & de le continuër: car autrement on nuyt à la poictrine, et au poulmon, on endōmage la veuë & l'ouye, on se suscite mal & douleur de dents, & longues passions de teste. P O L. Si quelqu'un ayme mieux s'euacuër par bas en laschant le ventre (car aucuns en y a, qui ont en horreur le vomissement) doit-il estre blasmé pour ce qu'il fait mal? T H. Nenny point, s'il y procede comme le commande Hippocrates en ses aphorismes, à sçauoir, que, qui se veult ainsi purger, regarde s'il luy est cōuenable: d'auantage qu'il n'euacue que ce qu'il faut euacuër, qu'il prene egard au tēps, à la region, à la complexion, à l'aage, au sexe, à la coustume, & à la force. P. Faut-il tant considerer de choses, pour lascher le ventre? T. Encores plus: car il en y a encores d'autres, qu'on adionte

adioute aux premières. P O. Vrayement les pauvres gens de mō pays sont donc bien deceuz à la bonne foy : car ils ont des medecins, qui en tous temps, & à l'endroit de tous n'y sent iamais que d'une medecine, & ne se soucient aucunement de se rōpre la teste à conspirer tant de cōditions & de circonstances, que tu viens de dire. T. H. E. Ceux ne sont pas medecins, ny dignes du nom, Polyloge, mais bourreaux plustost : cōme aussi ces porteurs de rogatons, qui vont de ville en ville, & de pays en autre, pour gagner leur pauvre vie: encore ne peuuent-ils tant biē harāguer, qu'ils la puissent gagner. Ce sont affronteurs, trōpeurs, menteurs, & qui ne valent rien, qui par leur babil promettent merueilles, & ne tiennent du tout rien: bref, qui s'auent si bien endormir le simple peuple, qu'il faulse bien incontīnēt mettre ètre leurs mains, pour auoir guarison, s'il est affligé de quelque aduersité, ou dangereuse maladie. Lors Dieu sçait, cōme ils abusent & decoyuent les pauvres patiens, veu qu'au lieu de la Rheubarbe, de la mauue, de la casse, & d'autres simples, doux, & delicats, ils baylent effrontēemēt de l'hellebore, de la coloquinte, de la noix bethel, du nezeron, & autres semblables, en grande quantité, avec grandissime danger du patient, contre toute raison, & sens humain, &

DIALOGVE SIXIESME

mesme cōtre l'aphorisme d'Hippocrates, qui dit qu'il ne faut pas inger des deietions par la quantité, mais si ce qui meritoit d'estre chassé hors du corps & extirpé, est deuëment euacué, & comme il faut. P. Il y a bien pis, Theophraste. Nous auons des medecins en mon pays, qui guarissent le mode sans medecine. T. Avec des prieres, vontiers. P. Cōment donc? nous auons la plus gēte vieille, qu'on sçache trouuer, en vn village, pres la ville d'ou ie suis. Quoy? elle fait honte à tous medecins, qui se trouuent, moyennant qu'elle tiennne vn crible, avec quelques feues, pour diuiner de l'issue & nature de la maladie: & si triōphe de parler et iaser des sainctes, disāt qu'ils se vengēt sur ceux, qui ne font cōte d'eux, et les mesprisent. T. Et quels sainctes appelle-elle vindicatifs? Ne dit pas Dieu en Deuteronomie: La vengeance m'appartient, & ie rens digne recompense? Mais dy moy, est-elle mariée? P. Nō: elle a toutesfois eu quelque temps vn mary le plus expert en toutes sortes de venins, enchanteremens, & sorcelleries, qu'ōques la terre porta. T. H. E. O. A-elle quelques autres en son escolle, à qui elle apprenne son art? P. O. L. Six, ou sept, autant ou plus difformes, que vieilles & anciennes. T. H. E. O. P. H. R. Et elle aussi est fort difforme & contrefaite? P. O. L. Y. Tu la prendrois en plain

en plain mydi pour Meduse eschevelée: car elle
à la teste en partie chauue et pelée d'autre costé,
la plus part de ses cheueux gris & chenuz, &
meslez entre eux sans aucun ordre, la gueule tor-
te & desirée, la langue babillarde, venimeuse,
& la plus medisante de la terre, le nez long &
enleué, les maschoires larges & pendantes co-
me à vn grand leurier & dogue d'Angleterre,
les yeux noirs, enfoncez en la teste, & regards
de trauers, & tout le corps long et courbé sur le
mylieu du doz. THE. Je suis decen, si elle n'a
Phaleine bien puante. POLYLO. Comme vn
vieil bouc. THEO. Pardonne moy, Polyloge:
ce n'est pas vne femme: ie l'ay cognue: ains la
tante de Sathan, femme de Iason, issue de Thes-
salie, à qui rien n'est impossible. Ce luy est peu
de cas de voler par la cheminée, & de trauer-
ser le Rhin avec vn seul roseau, de pescher en
l'air, & tirer du lait d'un bouc, elle n'en fait
que le Cerf. POLYLO. Tu estimes donc,
qu'elle soit forcierre. THEOPHR. Non fay
point, mais archiforcierre, laquelle ne fera ia-
mais chose à droict, que Vulcan Lemnien ne
l'ait premier passée par ses mains. POLY.
Certes tu luy pourras donques bien chanter cer-
te hymne à sa louange.

I iij

DIALOGVE SIXIESME

En ce pays y a vne vieille damnée,
 Yurongne, babillarde, à medire enragée,
 Enuieuse, pariure, & qui mord en riant,
 Vomissant de sa bouche vn noir venin puant.
 Qui sçait, quād elle veut, sās nasselle, ou engin,
 Auec vn baston seul oultrepasser le Rhin:
 Ayant aussi debat, fuyant toute concorde,
 Et qui deux freres peut mettre en dure discord:
 Les deux yeux de traners, & le nez de faucon,
 Les baulieüres aussi plus noires qu'vn charbō:
 Boyteuse, chassieuse, & de face transie,
 Prompte à faire tout mal, de tout biē ennemye:
 Le col long, & courbé cōme cil d'vne grue:
 De ce qu'elle a de poil, toute grise & chenuē:
 Les ongles trop plus lōgs, & de crasse chargez:
 Que les ergots d'vn coq, qui a dix ans passez:
 Qui les grenouilles gagne à son aise en chātant,
 Et imite de voix vne chieüre belant.

TH E. Elle chante donc quelque fois? P O L.
 Le plus souuent, & mesmement quand elle est
 yure, ou qu'elle a quelque malade entre mains,
 duquel elle effere bōne pratique. Car elle prend
 lors vn vieil manicordion, qu'elle a en sa cham-
 bre, puis, en grattignāt de ses grāds ongles sus les
 marches, elle triomphe de chāter, ou (pour mieux
 dire) beler. TH. Mais celā ne fait riē au propos:
 ie te prie persyste de la depaindre. P O L Y L O.

Le

Le lieu, qui pour raison du poil peut estre beau,
 Est aussi nu qu'un œuf, ou qu'un peul naueau.
 De sa bouche monstreuse on la voit escumer
 Tout ainsi qu'un rousin qu'on a fait galloper.
 Elle ayme de rechef (dont sommes ebays)
 Estre du nez infecte, ainsi qu'une brebis.
 Elle a son tors regard de beaucoup plus hideux
 (S'elle prend conurechef) qu'un hibou malheu-
 Bref, tu dirois alors, Certes nature a fait (renx.
 (Pésât faire vne femme) un vray mostre parfait.
 Elle sent sous les bras le pourry, l'eschauffé,
 Plus beaucoup qu'un vieil bouc de la chieure es-
 A la table muette, et babillard au liét: (chaufé.
 Qui mord, qui frappe et rue, et qui chacū maudit.
 Mangeant ou rien, ou peu, sen cōpagnée se voit:
 Et qui, se sentant seule, un mouton mangeroit.
 Elle ploure, son rit: & son ploure, au contraire,
 Elle prend son plaisir & à rire & à braire.
 Aux estuues s'en va douze fois en l'année,
 Pensant par là polir sa vieille peau ridée.
 O sorciere insensée! ô mere à Lucifer!
 Péses-tu bien blāchir un corps plus noir q'fer?
 On pourroit biē pl' tost blāchir un noir corbeau,
 Que faire changer face à ta tant laide peau.
 Tu rottes au matin, & toute nuit tu vesses,
 Tu vomis à mydr: voy là pas tes proësses?
 Aux pauvres affliges, en lieu de medicine,

DIALOGVE SIXIESME

Tu donnes le venin, qui les tue & ruine.
 Bref, on te doit nōmer, ayant cognu ta vie,
 Du beau nom de Thais putain d'Alexandrie.
 T H E. Tu l'as certes depainte de ses viues couleurs, si ce, que tu m'as dit parauant, est vray.
 P O L. Comment? Il y en a bien d'autres : car
 affin que cette peruerse & contrefaite chieure
 puisse mieux & plus aisemēt abuser les pauvres
 gens, elle se fait renommer estre tres experte en
 la cognoissance des vrines. Voirre & se vante
 sans aucun front, qu'elle cognoist par icelles cer-
 taines choses, qui n'ont iamais parauāt esté co-
 gnues ny entendues d'aucun. Si on luy apporte
 de l'vrine de quelque ieune femme, Elle est en-
 teinte (dit-elle) & mōtre incōtinent la raison
 de son dire en l'vrine qu'elle tiēt en ses mains. Et
 son luy en apporte de quelque vieille ridée cōme
 elle, Ceste femme (dit-elle aussi tost) a la ma-
 trice trop froide, & pleine d'humeur froid su-
 perflu: diuinant cōbien elle a eu d'enfans de cha-
 que mary, si elle en a eu plus d'un. T H. Voylā de
 grāds cas: mais elle diuine parauenture ainsi, par
 quelque crible, ou autre instrumēt propre à fai-
 re charmes & forcelleries. P O. Cōment donc?
 Mais il y a bien encore quelque chose: c'est, qu'il
 y a encōre aupres du village de la forcierre, de qui
 nous auōs parlē, vn rauandeur, qui fait aussi du
 medicin.

medicin: car il fait vn médicament de petits re-
 taillons et pieces de drap, pour purger la pituite
 à tout hōme, à qui il le dōne: & a apprins cela
 (cōme il dit) d'un vieil bouquin de liure, qu'il
 trouua au cofre de sa mere grād, apres qu'elle fut
 decedee, laq̃lle estoit aussi sorciere: dedās lequel il
 estudie encore de rechef, quand il n'a point de
 chausses à racoustrer. T.H. Je suis biē deceu, si l
 ne fait vn grād thresor de ce liure, par le moyen
 duq̃l il est en si peu de tēps deuenu, de rauaudeur
 de chausses, docteur medicin des hōmes. P. Thre
 sor! ouy certes: & de fait, la marge d'iceluy est
 pleine de glose, qui assure le lecteur, q̃ tous les
 remedes, cōtenuz au fueillet, ont esté esprouuez
 plusieurs fois. T. Et le possesseur d'un tāt p̃cieux
 liure, l'estime-lon aussi beaucoup? P.O. Merueil-
 leusement: voire & en telle sorte, qu'un chacun
 va disant de luy la sentence d'Homere.

Le petit corps la grand vertu possède.

T.H. Se cognoist-il en l'vrine? P. Et quoy donc?
 Quand il a vne fois colligé en huit iours vne
 pleine fiole de l'vrine d'une chieure qu'il nour-
 rist, il p̃dist aux bōnes gens laboureurs, quel tēps
 doit suyure vn mois aps. C'est vne chose p̃sques
 incredible, neātmoins elle est plus que veritable.
 Si l'vrine est subtile et de couleur de citron, avec
 vne bonne hypostase, il assure deuoir ensuyure

DIALOGVE SIXIESME

beau temps & serain, propre pour labourer la terre. Que si elle est blâche & espesse (que nous appellons, crue, & sans hypostase) Attendez vous bonnes gens (dit-il) d'auoir de la pluye, du brouïllas, & mauvais temps pour cultiuer.

THEOPHRASTE. Je conseillerois, que on le monstrest au doigt, cōme le plus excellent, qui se trouue: car sans mentir i'estime celuy excellentissime, qui surpasse en prognostique, & tout autre sçauoir, Hypocras & Galien. POLYLOGE. Je serois aussi de cet aduis. Mais affin que telle canaille, vrais supposts de Lucifer ne nous face par trop extrauaguer de nostre propos, ie te supply bien fort, me dire, quel temps il faut choisir, quand on veut donner quelque medicine laxatiue. THEOPHR. Auicenne le t'enseigne en la quatriesme partie de son premier liure, au cinqiesme chapitre, disant ce qui s'ensuit. Il faut sçauoir (dit-il) que le temps, auquel on veut prēdre medicine, ne doit estre trop chaud, ny excessiuement froid aussi. Monstrant par là, qu'il y a deux parties de l'an propres & idoines pour ce faire, à sçauoir, le printemps, & l'autonne. Il faut oultre plus noter, que, soit en autonne, ou au printemps, qu'on prenne medicine laxatiue, on ne la prenne forte & vehemente, ains la plus douce & delicate qu'il sera possible.

sible de faire pour le mieux, propre pour euacuer l'humeur superflu qu'on veut euacuer, & qui non seulement ne blesse ny debilité point la chaleur naturelle & les parties nobles ou elle habite communement, ains les reioynsse, conforte, fortifie, & corrobore: cōme pourroit estre aloé, toutes les sortes de myrobalans, la Rheubarbe, la casse extraicte, la manne, & semblables. Voy là tout, quant à ce poinct. POLYLOGE. Ouy bien quant à cetuy là: mais l'autre, qui parle de la region & pays. THEOPRASTE. Il est vray: Il faut qu'elle ne soit point exposée au vent de bise, ou aquilon autrement, ny à celui de mydi. Car le premier par sa frigidité ferme les pores & empesche la solution des humeurs, & l'autre rend les corps lasches & debilitex outre mesure: mais il faut regarder qu'elle soit entre deux, ny trop froide ny trop chaulde & humide, mais vn peu participante du chauld, & semblablement vn peu de l'humide. Tout ainsi que des personnes: car on purge plus volōtiers ceux, qui sont chaulds & humides, avec mediocrité, que ceux, qui sont froids & secs, ou froids & humides. POLYLOGE. Et quant à l'age, qu'y faut-il regarder? THEOPHR. On ne doit purger ceux, qui ne sont encore venus en age competant de pouoir porter medicine, ny

ceux aussi, qui sont trop chargez d'age, & vieillesse, d'autant qu'ils ont en premier lieu les intestins debiles, & la chaleur à demy morte et flegme, qui est toutesfois la chose, qu'on doit plus diligemment considerer, selon Auicenne, & tous autres. POLYLOGE. J'enten biē, qu'il faut aussi prēdre egard au sexe. THEOPHRASTE. Aussi faut-il, Polyloge: car vne femme doit estre autrement purgée, que non pas vn homme. D'auantage aussi faut regarder aux artifices & mestiers: car en maniere de purgation le pescheur est autant different du charbonnier, & le meunier du verrier, que la rose du chardon. POLYLOGE. Je voudrois bien entendre, que c'est: d'aucuns ne prennēt iamais, ou pour le plus que bien peu souuent, purgation, ains au lieu de ce se font saigner souuent, & neantmoins ie les voy en tresbonne santé. THE. Ceux là prennent par auenture garde diligemment aux conditions, qu' Auicenne dit deuoir estre considerées en toute saignée. Non pas nos medecins, ou plustost cuisiniers de village, qui le plus souuent sortans de la tauerne, ou ils s'en sont donné par la teste ainsi qu'il faut, s'en iront ordonner la saignée, aussi tost qu'on les mande, à quelque pauvre homme laboureur, & là, sans aucune consideration de leur fait, vous respan-

dent

dent & arrachent du sang à si grand marché & grande quantité, que si c'estoit eau pure, ou autre liqueur plus mesprisée & inutile encore: En sorte qu'ils en enuoyent d'aucuns sus l'heure mesme ad patres, faire les bleds, les autres languissent iusques au lendemain, ou par auenture iusques à deux ou trois iours: à d'autres ils suscitent de longues maladies, & preparent & acoustrent tellement les corps des autres, qu'ils demeurent ioute leur vie ou paralitiques, ou etiques, ou payez de quelque autre telle deformité & misere. Je laisse encore ce, que lesdits laboureurs (quoy que ils soyent de nature chaulde) vsent en leur manger quotidien, apres auoir esté saignez d'aux & d'oignons cruds, viande plus que propre pour rendre le sang visqueux, gros, & contraire à sa naturelle qualité. D'autres se traictent de raues, et pastenades, pësans faire quelq̃ beau chef d'euure, & disent, q̃ la viande est plus tost beaucoup digérée par le moyē des raues, & que les pastenades eschauffent et incitent à Venus: cōme si vn homme saigné auoit neceßité d'exercer Venus, vray moyen de dessecher le corps: mais plus tost s'ils ne la doiuent pas fuir et euitier par toutes manieres, qu'il se pourra faire, se souuenās q̃ Hippocrates l'appella briefue epilepsie. Encore y en a-il d'autre sorte tāt stupide, qui vous deuorēt des choux.

DIALOGVE SIXIESME

en aussi grand appetit, que tu ferois de la dragée:
 Ven qu'en vsant d'iceux ils engendrent vn sang
 corrompu, & de soy mesme lepreux. POLY.
 Il y a donques danger en la saignée. T H E O.
 Ouy, bien grand, quand elle n'est deuëment or-
 donnée: car ie te pry, quel tort est-ce faire à na-
 ture, en tirant du sang à trop grand foison, ven
 que le sang est la source, & receptacle des es-
 prits, l'appast & nourriture de toutes les parties
 du corps, & le precieux thresor de la vie? P O-
 L Y L O. Pourquoy donc n'ensuit-on Crysip-
 pe, dit des Grecs αἰμόφρον, par ce qu'il abhorroit
 la saignée, & qu'entre la seëte medicinale il n'y
 a deffense expresse de plus saigner personne,
 quelque commodité qu'il semble s'offrir? T H.
 Pourquoy! d'autant que, si la saignée est accom-
 modée en temps & lieu, elle sert de beaucoup nō
 seulement pour contregarder la santé en bonne
 disposition & estat, mais aussi pour subuenir
 contre plusieurs maladies d'agereuses, qui pour-
 roient estre deia engendrées. Comme doctement
 le tesmoigne Rase, au liure septiesme de ses diui-
 sions, quand il dit que nature monstre assez que
 elle a besoing d'ayde & secours par diminution
 & detraction de sang, enuoyant flux de sang
 par le nez de son bon gré, par le siege ou fonde-
 ment, qu'on appelle Hemorroides, & en rendāt
 quel-

quelque fois le crachat sanglant, & l'urine rougeastre & sanglante. POLYLOGE. Rends donc la raison, pourquoy celuy, qui premier inuenta de saigner les hommes, fut mis à mort les yeux bendez. THEOPHRASTE. Parce qu'il en abusa, & nō pas parce qu'il l'inuenta: car il saignoit iournellement sans aucune consideration des choses predites, à sçauoir, de la regiō, de la cōplexion, de l'age, du sexe, du tēps, & de l'estat & artifice. POL. Voire, mais nous lisons biē, que depuis Auensoar a saigné vn enfant de trois ans, veu qu'il n'est licite de ce faire, qu'apres quatorze. selon Galien, & ce par deux raisons: la premiere, parce qu'ils sont prompts à se resouldre, à cause de la chaleur externe: la secōde, pourtant qu'ils ont besoing de double alimēt, pour ce qu'ils croissent incessamment. TH. Celà ne nous doit point emouuoir, Polyloge: car cōbien qu'il ait esté de grād sçauoir, neantmoins il a peu faillir. & est vne chose plus que ridicule, qu'aucuns tiennēt, depuis qu'ils ont gousté quelque vertu d'vn personage, iceluy ne pouuoir faillir: veu que plusieurs anciēns docteurs le confessent d'eux mesmes clairement. POLY. I'ay veu vne autre chose des mes yeux, Theophraste. I'ay veu saigner vn hōme agé de septante ans, & qui disoit en auoir eu le cōseil d'vn

K

DIALOGVE SIXIESME

medicin tres famé. Iasoit que le cōmandement
d'Auicēne soit répugnāt, qui deffend aux vieil-
lards, de se faire saigner, pour vne cause, qui est,
d'autant qu'ils ont plus de sang mauuais, que de
bon: Et en se faisant saigner, ils euacueroyent
ce de bon, qui seroit au corps, Et retiendroient
le mauuais Et superflu. T H E O. On s'arre-
ste quelque fois à la maladie, Polyloge: Et de
fait, Galien commande de saigner vn homme
vieil, s'il a les veines larges, pleines, Et s'il
n'a point perdu sa force. Mais hors la maladie
tous medecins le deffendent, Et singulierement
Rase, qui deffend à tous hōmes aagez de soixā
te ans, de se faire ouurir la cephalique, à ceux de
cinquante il deffend la noire Et mediane, Et
la basilique, aux septuagenaires. P O L Y L O.
Faut-il regarder de si pres seulement aux vieux?
T H E O P H R A S. Nenny: ains se doyuent
tous ceus garder diligemmet de la phlebotomie,
qui sont n'agueres releuez de qlque lōgue mala-
die, ou reuenuz du bain, ou des estuues, ou qui ont
exercé Venus vn peu deuāt, ou enduré la faim,
ou qui ont l'estomac debile, Et des humeurs gros
Et viscieux, s'ils ne veulent acheter la saignée
bien cher, à scauoir, par le pris de leur propre vie.
En oultre Galien deffend à tous desbordez,
yurongnes, gormans, Et qui n'ont autre dieu
que

que leur ventre, de prendre purgation ny saignée en quelque temps que ce soit : car (comme il dit) s'ils estoient euacuez en aucune sorte, ils se rempliroient incontinent apres d'humeurs crues & mauuaises, entant qu'ils continueroient leur yuongnerie & gormandise, comme parauant. **POLYLOGE.** Il y a donc à regarder & choisir le temps en la saignée, aussi bien qu'en la purgation : car tu dis, qu'ils ne prennent saignée en quelque temps que ce soit. **THEOPHRASTE.** Et en es-tu encore là ? n'est-il pas plus credible que le printemps, qui est temperé, & de mesme qualité que le sang, à sauoir, chaud & humide, est plus propre, pour la saignée, q l'esté, ou l'hyuer, en l'un desquels trop grande secheresse & chaleur abonde, & en l'autre trop grande froidure ? Il est tout certain. Et par tant faut retenir iceluy printemps pour la saignée, d'autant que le sang est en ce temps là plus abondant. L'autonne aussi ne sera trop mauuais, pour luy estre acouplé : par ce qu'il est, peu s'en faut, temperé. Qu'à l'hyuer et esté nous ne les recenōs au nombre, pour les causes qui s'ensuyuent : desquelles la premiere est, qu'en hyuer le froid esposist le sang, et le rend immobile & peu idoyne à couler : en esté aussi les humeurs internes, cōprises avec le sang,

DIALOGVE SIXIESME

sont echauffées & emeuës, & la chaleur naturelle debile. Oultreplus faut cōsiderer plus haut, à sçauoir, iusques aux signes du zodiaque. Et lors ceux, qui sont pituiteux, & se veulent faire saigner pour cette cause, doyuent choisir pour ce faire les signes coleriques, c'est à dire, chaulds & secs: comme sont Aries, Leo, Taurus. Ceux, qui sont melancholiques, & y veulent remedier par la saignée, se doyuent elire les signes sanguins, c'est à dire, chaulds & humides, comme Gemini, Libra, Aquarius. Les coleriques doyuent choisir les signes flegmatiques, comme sont Cancer, Scorpio, Pisces. Les sanguins doyuent attendre les signes melancholiques, à sçauoir, Virgo, Capricornus, Sagittarius. Il ne faut aussi pas mespriser les parties de la lune: car elle est aussi bien diuisée en quatre parties, que le soleil: & en la premiere partie, qui est (selon le tesmoignage de Ptolemée) chaulde & humide, les adolescens, aagez de vint & cinq, ou trente ans, se feront saigner, s'il sen ont besoing: en la seconde, qui est chaulde & seiche, les ieunes hommes de l'aage de trente cinq, ou quarante ans: en la troisieme, froide & seiche, les homes meurs et rassis, aagez de cinquante ans: en la quatrieme, qui est froide & humide, les vieillards, si la nature de la maladie le requiert. Encore n'est-ce pas tout: car il se faut
donner

donner garde, de toucher le membre du signe, auquel est la lune pour lors, comme cōmāde expressement Manfradus. P O. La femme à mon voisin auoit proposé de se faire saigner aujourdhuy, mais (à ce que ie vois) il me la faut aduēster de s'engarder, par ce qu'il fait froid. T H. Elle est enceinte, comme ie pense. P O L. Mais bien fort, prochaine d'enfanter. T H E. Qu'elle s'en garde donc, s'elle veut: car il luy coustera bon, si elle l'entreprend. Et pour confirmation de mon dire, il ne faut que lire ce, que dit Hippocrates, au trente & vniesme aphorisme du cinqiesme liure. Toute femme (dit-il) qui est enceinte, auorte, si elle est saignée, & principalement si le fruit est ia grād. I'açoit que toutes n'auortent pas, mais celles, qui se font beaucoup tirer de sang. P O L Y L O G E. Ie fay certes telle estime de la saignée, et l'estime vn si excellent moyē & remede pour la santé, que ie n'en vse du tout point. T H E O. Tu ne l'as volontiers point accoustumé. P O L. Non. T H E. Ne l'accoustume point donc encore, s'il est possible: car si, estant vieil, tu voulois te faire saigner, & tu ne l'auois accoustumé, tu te mettrois en danger de pasmoysō. P O L Y L O G E. Et si quelque bon homme vieil l'a accoustumé, doit-il, continuēr? T H E O P H R A.

K ij

DIALOGVE SIXIESME

Nenny: mais s'en abstiène plustost peu à peu, cō
me s'il auoit acoustumé d'estre saigné quatre fois,
ou plus, ou moins, en l'année, luy estant en aa-
ge de vingt & cinq ans, qu'il s'acoustume
de ne l'estre que trois, quand il en aura quaran-
te: puis à cinquante, ou soixante, qu'il ne le
soit qu'une. Combien qu'en tel aage les auteurs
plus doctes sont d'advis de ne plus saigner, ains
ventouser plus tost: car s'on vêtouse en temps
deu & lieu propre & commode, la ventouse
sert de saignée. POLYLOG. Quel temps
estimes-tu propre pour ventouser? TH. Le tēps
que la lune est pleine & rend plus de lueur, &
que la premiere & seconde digestion est faite:
car alors les humeurs sont plus respandues &
disperſees par les parties du corps hors les veines,
qu'en tout autre temps. POLYLOGE. Et
n'y a-il que ce temps, qui soit propre? THE.
Si a dea: & tel temps a esté appellé des anciens,
contreint: pouruant que pour la neceſſité on ne
peut attendre le tēps legitime de ventouser, mais
est-on contreint de ce faire à toute heure, qui s'of-
fre & presente. PO. I'entens à present trop celà.
Mais à quelle fin et pourq̃lle occasion applique-
lon la vêtouse? à quoy sert celà? TH. Il sert pour
deux causes, en partie pour euitier danger de ma-
ladie, & en partie aussi pour la chasser & gua-

riv, si elle estoit ia acquise: car elle bannist diuer-
 ses maladies: selon la partie, à laquelle elle est ap-
 pliquée: cōme le mal de teste engēdré d'abondā-
 ce de sang, ou de colere, si elle est appliquée à
 la nuque & derniere partie d'icelle, avec scarifi-
 cation: la rougeur de face qu'on nomme coup-
 pevole, appliquée sous le menton: elle tient aus-
 si le lieu de la veine, dite basilique, saignée, mise
 sus les reins, & sus les hanches: appliquée aux
 iambes elle sert, cōme s'on saignoit lesdites iam-
 bes par ouuerture de quelque veine d'icelles: el-
 le profite en oultre aux rheumatiques de long
 tēps, appliquée à la poitrine, ou aux espaules: aus-
 si fait-elle au mal des yeux. Bref si la vèrouse est
 applique au lieu, ou qlq beste venimeuse auroit
 mors, elle a singuliere propriété d'extraire et at-
 tirer le venin. P. Tu as dit, avecques scarificatiō:
 neantmoins i'ay plusieurs fois veu vèrouser sans
 scarifier aucunemēt. T. Je croy bien: et qu'ainsi
 soit, quād on veult arrester la trop impetueuse ef-
 fusion de sang, qui se fait par la narine dex-
 tre, il n'y a au monde plus souuerain moyen ny
 remede, qu'appliquer soudain la ventouse
 au mesme costé dextre, sans rien scarifier,
 ou coupper. & si c'est par la fenestre narine,
 que le sang decoule, l'appliquer semblable-
 ment au fenestre costé. Oultreplus si elle est

DIALOGVE SIXIESME

appliquée sous les mammelles d'une femme, qui a ses fleurs en trop grande abondance & quantité, elle les arreste aisément: & appliquée au contraire au gras & derrière des jambes, elle les emeut & contraint sortir. On a de coutume aussi de l'appliquer au front, pour dessécher les rhumes: & à la nuque, pour le secours des paralitiques: car ainsi elle chauffe les nerfs: elle restreint finalement le vomissement, & le hoquet, si elle est appliquée à la partie intéressée. Les sangsues ont cette mesme propriété d'attirer, hors mis qu'elles attirent avecque plus grande vehemence.

POLYLOGE. Il y a (ce semble) tant long temps, que tu parles d'evacuation, & par combien de moyen & sorte elle se fait & tu ne dis rien de Venus, combien que Constantin, homme doctissime, l'appelle moyen singulier de garder la santé. THEOPHRAS. Si tu veulx ie te reciteray en bref, ce que i'en ay peu colliger des auteurs par & par là. Car ie me delecte pour deux raisons à parler de tel cas: la premiere, d'autant que tous hommes sont de leur naturelle inclinatio amoureux d'habiter avec les femmes, et les femmes avec les hommes, tant pour raison de quelque plaisir & delectation qu'ils disent en recevoir, que aussi pour croistre,

stre, & engendrer lignée: la seconde, pource
 que Venus est entendue sous la cinquieme cho-
 se non naturelle, qui est inanition & euacua-
 tion. POLYLOGE. Je le veulx bien,
 & si t'en prie, Theophraste. THEO-
 PHRASTE. Sçaches donc, que, si Ve-
 nus n'est point trop frequentée & exercée,
 ny en temps impropre & indeu, elle entre-
 tient l'homme en tres bonne santé, selon Ga-
 lien. Et s'il y a faute en l'un de ces deux
 poincts, elle nuyt, au lieu d'ayder. Car en l'ex-
 erçant trop souuent, & respendant ainsi pro-
 digalement & en trop grande abondance
 le sperme & la semence, qui est faite de la
 meilleure substance de tout le corps, & par
 laquelle il est soustenu, il ne s'en peut moins
 ensuyure, ayant perdu le fondement du corps,
 sinon que celui corruë, s'amaigrisse, s'en-
 vieillisse, & auance sa mort & sa fin: à quoy
 semble s'accorder Hippocrates, appellant Ve-
 nus briefue epilepsie, comme nous auons de-
 ia dit vne autre fois. Que si au contraire on
 s'en absente par trop, & retient-on la se-
 mençe trop long temps es vaisseaux & re-
 ceptacles ou elle est contenuë, les muscles en
 premier lieu, qui sont ioygnant les aignes, se
 retirent & roidissent, les testicules s'enflent en-

DIALOGVE SIXIESME

tre leur nature, fieures suruiennent, le cer-
ueau est endommagé, la chaleur naturelle est
estranglée, & tout le corps s'appesantist. D'ou à
esté emeu Celse, à demontrer, qu'il ne failloit ny
trop, ny trop peu habiter, par ces deux vers.

Le bain, le vin, Venus, perdent le corps humain:
Qui garde nostre corps? le vin, Venus, le bain.

POLYLOGE. Si donc quelcun exerce Ve-
nus en temps deu, & autant qu'il faut, c'est à
dire, avecques mediocrité, quelles commoditez
s'en ensuyuent? T. Si l'habitation se fait, cōme
nature l'enseigne, avecques la fēme, et que ladi-
te femme n'ayt pour lors point ses fleurs (car on
pourroit de là deuenir enrrouë, aquerir chancre,
& la lepre) il en prouient vn grandissime biē:
par ce que premierement, le corps est deschar-
gé de cette superflue humeur & semence: secon-
dement, la vertu naturelle est rendue plus agile,
& disposée pour faire son estat, & vaquer à
son office, principalement es corps forts & robu-
stes, ieunes & accoustumez d'habiter: tierce-
mēt, le chemin est couppé à routes maladies pro-
uenantes de flegme & pituite, l'esprit en est
plus à son aise, les fâcheries sont abatues, la me-
lancholie mise sous le pied, les insensz re-
tourment à cognoistre raison, la fureur & rage
est apaisée, le cors parauant deffait, maigre, &

caco-

eacochime, est reduit à sa premiere & naïue
 constitution, & en-bon-point: on en dort plus
 profondement & avec moins de peine, les sens
 stupides & hebetex s'euillent & excitent,
 l'appetit perdu est restauré et reconuert: & (af-
 fin que ie ne nombre les estoilles, i'acheueray en
 vn mot) le corps & l'esprit en reçoient alege-
 ment, ayde, & souverain secours. P O L. Ne
 faut-il point auoir egard au temps propre pour
 habiter, aussi bien qu'en la saignée & purga-
 tion? T H E O. Si fait: & iceluy se pourra col-
 liger par ce que dit Celse: Habiter de iour (dit-
 il) est mauuais: & de nuit, tres bõ. Et par ainsi
 tu voyz, qu'habiter de nuit est le temps propre,
 & commandé par Celse. Mais il faut oultre
 cela noter, qu'il faut attendre, que les deux pre-
 mieres digestions soient paracheuées: combien
 qu'habiter au cõmencement de la nuit ne soit
 mauuais, d'autant qu'apres s'en suit vn sommeil
 doux & profond, pour reconuer les esprits per-
 duz avec la semẽce. On se doit aussi garder de se
 fâcher, ou au cõtraire de se reioyr par trop, de-
 uant qu'habiter, d'endurer aussi longuement la
 faim, de prendre melancholie, de se baigner, ou
 estauer, de s'exercer oultre mesure, & de s'en-
 jurer. Car quicõque mesprise ces choses, se nuyt
 beaucoup, & principalement son s'enzyre. Ce

DIALOGVE SIXIESME

qui est aisé à voir es gens yures & rempliz,
 qui respandent sans coniunctiō aucune la semē
 ce par trop imbecille pour engendrer, comme dit
 le philosophe. Leurs femmes aussi sont le plus
 souvent (comme on le voit) subiettes à lon-
 gues maladies. Celse est d'aduis aussi qu'on pren
 ne egard aux parties de l'année, & dit qu'ha-
 biter en hyuer n'est pas du tout nuisible, qu'il
 est tres vtile au printemps, & dommageable
 en esté, & automne. POLYLOGE. Voyre,
 mais si durant ce temps, on ne se peut abstenir
 à cause de la chaleur des reins? T H E. Les me-
 dicins conseillent, que, pour y remedier, on ap-
 plique aux reins vne lame de plomb trouée de
 plusieurs pertuis, ou qu'on les frotte avec-
 ques de l'huile d'oline & du iust de iombarbe,
 ayant premier mangé de la rue, ou en ayant mis
 derriere le cheuet: car ils pensent que par là
 la chaleur se reprime & diminuē. Ils com-
 mandent aussi par fois, de manger des pierres
 precieuses, ou les boire avec du vin, les ayant
 puluerisées & brisées subtilement, disant,
 qu'entre autres le saphir & l'esmeraude ont
 occulte propriété de refroidir & diminuēr
 l'ardeur de la semence. POLYLOGE.
 Vrayement il ne me faut, quant à moy, ny
 plomb, ny pierres precieuses, pour me refroi-
 dir: i ay

dir: i'ay assez, voire plus que trop suffisante
 médecine à ma maison pour celà, ayant vne
 femme, & des enfans vne legion, qu'il me
 faut nourrir & entretenir de mille petites ne-
 cessitez, qui leur suruiennent de iour en iour,
 en sorte que, si quelque fois il me vient enuie
 de me resjouyr avec ma femme, voy-cy aussi
 tost l'un qui crie, l'autre qui demande, & les
 autres, qui m'appellent par quelque autre cho-
 se, en sorte que, quelque enuie que i'aye de pas-
 ser melancholie, il me la faut, bon gré mal gré,
 recommencer. T H E O. Et quelle peine y a-
 il tant en mariage? I'ay toujours estimé, que tout
 y estoit doux, amyable, & plaisant. P O L. O
 que la guerre est douce à ceux, qui ne l'ont han-
 tée! Tu y trouueras certes (amy) plus de fiel
 que de miel, si tu compasses la chose de pres:
 veu qu'il faut iournellement auoir soing &
 du passé, & de l'aduenir: comme on pourra
 acquerir du bien pour l'aduenir, & par quelle
 sagesse on pourra gouverner deuëment celuy qui
 est ia acquis. Il faut penser aux petits menux
 meubles de la famille, ouyr le bruyt & la crie-
 rie des enfans, sentir leurs drapeaux, tant de-
 bourser d'argent pour cecy, pour celà. Ie ne par-
 le point encore de l'importunité de la femme,
 qui me rompt iour & nuict la teste de deman-

DIALOGVE SIXIESME

der. Prestez-moy, ie vous prie (dit-elle)
 donnez moy, ie vous supplie: achetez cela,
 pour Dieu: là là, peschez à la bourse, mon
 amy: nous n'auons plus de pain, le vin est fail-
 ly, il n'y a plus de chair, de sel, de laiçt, de
 beurre, de frommage. & si la cheminée se
 plainct de n'estre plus chauffée. Encore seroit-
 ce peu de cas, si, ayant fait à ma femme, i'a-
 uois fait à tous: mais aussi tost que i'ay fait paix
 avec elle, & qu'elle a ce qu'elle demandoit,
 Voy là le chandelier, mon pere (me vient-on
 dire) qui est là bas à la porte, qui demande de
 l'argent: voy là le cousturier, le sauetier, le
 charbonnier, le patissier, le frippier, & vn tas
 d'autres belistres, qui demandent, qui prient,
 qui supplient, & qui souuent commandent,
 qu'on leur donne argent, ou qu'ils enuoyront
 sergent pour executer. Ne voy là pas v-
 ne gente douceur? vn singulier plaisir &
 deduit? & vn souhaittable repos, qui est en
 mariage? Que t'en semble? THEOPHR.
 C'est vn enfer, à ce conte. O que tu es heu-
 reux! mais à la fin, quel remede donnes-tu à
 tant de besongnes? POLYLO. Le plus
 souuent ie me tays, & tiens coy, d'autres fois
 ie me courrousse, & d'autres fois ie suis con-
 traint leur laisser la place & m'en aller aux
 champs,

champs, pour ce iour, tout morne & pensif.
THEOPHRASTE. Tu n'as doncques
 iamaïs l'esprit libre, ains toujours tormenté:
 car se courrousser, craindre, & prendre sou-
 cy, sont passions & tormens de l'esprit, se-
 lon tous medecins, & sont la dernière chose
 non naturelle de toutes celles, que nous auons
 iusques icy traittées. **POLYLOGE.**
 Seruent-elles de quelque chose pour contre-
 garder la santé? **THEOPHRA.** Ouy,
 moyennant qu'on en vse comme des autres,
 c'est à dire, alors qu'il le faut. **POLYLO.**
 Djs-en donc quelque chose, ie te pry, Theo-
 phraсте, affin que tu aye achemé ce qu'il faut
 dire de tout cet affaire. **THEOPHRA.**
 Ie serois d'aduis que tu attendisses après dis-
 ner, Polyloge. Le pourras-tu bien faire?
POLYLOGE. Ouy dea: c'est tres bien
 dit: aussi bien ay-ie bon appetit. Adieu donc
 iusques à là. **THEO.** Adieu.

L'ARGVMENT DV
septiesme dialogue.

Il faut prendre egard aux passions de l'ame & esprit, pour contregarder la santé de maladie.

THEOPHRASTE.

HO là, Polyloge. POLY. Ha, est-ce toy, Theophraste? THEO. Et qui donc? Veulx-tu pas, que nous mettions tost fin à cette septiesme chose non naturelle? POL. Je t'en suppliy. Je pensois certes, que tu n'eusses disné: mais à ce que ie puis voir, tu es plus diligent que moy. THEO. Or pour commencer le propos, la sixiesme chose non naturelle, sont les accidens de l'ame, & de l'esprit, dits des Grecs *πάθη*, qui est autant à dire que passions & affections: comme sont, ioye, fâcherie, tristesse, crainte, enuye, haine, fureur, & autres semblables. POL. Pourquoi en nombres-tu si grand nombre? THEO. Par ce que toutes peuuent ou contregarder nostre santé, ou la destruire & ruer bas. POL. Quand la peuuent-elles destruire? THEO. Quand on n'en vse pas comme il faut, comme toy mesme as peu lire par les

les histoires. Ne raconte pas Valere le grand, que deux femmes sont de son temps mortes & expirées de trop excessiue ioye? Et Hali, au cinquiesme de sa theorique, au dernier chapitre, n'en dit-il pas autāt d'un Hameſus? Et en semblable maniere tu liras dedās des autres les vns auoir esté morts subitement de fâcherie, qui leur est suruenüe, les autres deuenux paralytiques & impotens de leur corps, plusieurs aussi estre tombez en fieures plus que pernicieuses. cōme Galien le monstre clairement au liure des causes des maladies. Je passe, combien de dangers aduiennent de peur & crainte non esperée, veu que l'experience le monstre assez tous les iours. car plusieurs en tombent en epilepsie, les autres se passent sur l'heure mesme. Je ne dy rien aussi de la fâcherie & angoisse, laquelle renuoyant la chaleur naturelle au profond du corps, engendre des fieures diures & iournalles: puis avec le temps quand la chaleur & ardeur est augmētée, les parties nobles sont interessées, & de là s'ensuit vne fieure critique, qui precede la mort. Galien parle exactement de toutes ces choses, au premier liure du regime de la santé, quand il dit: Il faut que tout homme, qui se veut garder en santé, se donne garde de ne corrompre point les meurs de son esprit. Car

furueur (dit-il) qui est vne fole confiance, tristesse, sollicitude, ire, enuie plus grande qu'elle ne doit, corrompent la force naturelle, & sont principes de fieures & autres maladies: d'autant (comme dit Auicenne) que par ce moyen la digestion est empeschée & corrompue, d'où procedent & sourdent infinies maladies & aduersitez. POLY. Je n'ay garde de rien obliuer de tout ce que tu dys: & pourtant tu as dit, que, tout ainsi que par les passions de l'esprit sensuyuoient beaucoup de dangers, aussi semblablement sensuyuoient des comoditez grandes. Tu as parlé des incommoditez & dangers: Je te pry deduy moy vn peu les biens & comoditez, qui en viennent, & par quel moyen celà ce fait. THEO. Quand en toutes ces affectiōs modeste est tenue, & mediocrité. Comme tres bien le declare Rase, quand il dit: Toute chose quelconque, qui reioynt l'esprit (il entend, mediocrement) & le delecte, elle enforcist le corps, eueille nature, & luy donne secours en ses actions, & proffite à tout homme sain: hors mis à celui, qui est par trop replet & charnu. car la tristesse & marriesson luy est plus cōuenable, et à tous ceux qui luy sōt semblables, que la ioye. Alexandre aussi, medecin fort famé, dit, que le corroux & la facherie est

therie est proffitabile à ceux, qui par maladie ou autrement ont tellement debilité leur corps, qu'ils ne peuuent rien qui soit cuire ny transformer en leur propre substance. Et si quelcun considere de pres ce qu'escriit Constantin Africain, il trouuera, que, tout ainsi que la ioye est proffitabile à tous ceux qui sont de leur nature tristes & faschez, la tristesse aussi sert de beaucoup à ceux, qui sont timides, & de complexion froide. Combien que ie te pourrois alleguer Galien, prince des medecins, qui raconte aucuns (qui auoient eu de tous temps angoisse & tristesse en leur esprit) auoir receu guarison & ayde prompte, à cause de quelques biens & richesses, qui leur sont suruenues sans y auoir espoir. Voilà (ce me semble) ce que tu demandes sçauoir. P O L. Aussi l'entens-ie ainsi, qu'il faut vser de ces affections & passiōs de l'esprit avec reiglée mediocrité. T H E O. On y pour tout vray, en sorte que s'il y auoit excès d'un costé ou d'autre, il y auroit aussi quant & quant erreur. Le plus seur chemin est celuy du mylien. Au reste, si tu as quelque chose à me cōmander, tu le peux dire librement, comme à ton amy. Quant est des six choses non naturelles, i'estime qu'il n'y a autre chose à dire. P O L. Si auroit bien, Theophraste: mais d'autant que tout trop

L ij

DIALOGVE VII. DE PICTORIVS.

est en toutes choses à euitier, & qu'il n'y a (se-
lon Plinē) chose plus pernicieuse, ie desisteray
pour l'heure presente de plus t'enquister, te ren-
dant toujours humbles graces de ce qu'il a plu
à ta bonté & humanité singuliere, me respon-
dre si librement à toutes les choses, que i'ay
bien ausé hardiment te demander : suppli-
ant au tout puissant Seigneur & createur
de toutes choses, te maintenir toujours en sa seu-
re & sainte garde. Adieu donc, Theophra-
ste, mon amy. Je te pry, que, si mon petit pou-
voir peut ayder de quelque chose à ta grandeur,
tu m'esparignes moins, que le moindre de tes ser-
uiteurs, desquels ie m'estimeray, tant que i'auray
vie. THEO. Adieu donc, Pobyloge, iusques
au reuoir.

F I N.

ἀπαυτάχῃ δὲ τῷ Διῷ.

DIALOGVE

DIALOGVE
DE L'INDVSTRIE DES ANI-
MAVX, DE PLYTARQVÈ: FAIT
François par Arnault Pasquet,
de la Rocheffoucault.

L'ARGVMENT DV
suyuant dialogue.

Quelqu'un vn iour auoit, avec grand ioye & delectation des studieux, dit la louange de la chasse, & exalté gradement l'exercice d'icelle. Or pour autat qu'en ce faisant auoient esté racotées quelques vertuz et admirables faits des animaux, au soupper suyuant s'eurent entre les assistans tres apre dissension & dispute de ceste mesme chose: En laquelle dispute & debat, par ce qu'aucuns donnoient des vertuz & industries plus grâdes à d'aucunes bestes, & d'aucuns à d'autres, selon leur iugement & aduis, ou selon l'affection qu'ils portoient à l'une chasse plus rost qu'à l'autre: à la par fin la dispute, ia par la chaleur du vin, ou de la contention presente, diuisée en deux parties, s'accroissoit en disputant, & augmentoit fort. Toutes fois pour cause de la nuit ia beaucoup auancée, &

L ij

DE L'INDVSTRIE

des disputas aussi, qui auoyent pour cette heu-
 re assez bien lieu, on ne sceut pour ce soy-
 mettre fin au propos, Parquoy promesse fut
 faite & la main donnée entre les parties dif-
 feretes, que le lendemain par iuges et arbitres
 idoines & suffisans pour decider d'un tel
 fait, la dispute seroit cōclue & arrestée. Les
 arbitres furent Autobule, Soclare, & Opta-
 te, tous trois experts en la nature des ani-
 maux; & tres grands philosophes. Le iour
 suuant, aussi tost qu'il fist iour, ceux, qui de-
 uoyent disputer, s'assemblerent au lieu de pu-
 té, animez grâdemment chacun pour son par-
 ti. Aristotime tient la part des animaux de
 la terre, & Phædime celle de ceux de l'eau.
 Les iuges & arbitres du procès, attendans
 le commencement de la dispute, cōcluent en-
 tre eux (comme il appert) par solide dispu-
 te, qu'il y a sans doute quelque raison es
 bestes; laquelle est par apres amplement cō-
 firmée par vn grand nombre d'exemples a-
 portées par ceux qui disputēt. Au reste tou-
 te la dispute s'adresse à ceux, qui ont ausé,
 et ausent encore à present denier aux bestes
 la raison, laquelle appert clairement y estre
 par plusieurs argumens, & exemples tres
 certaines.

AVTO-

AVTOBVLE, SOCLARE, Optate, Aristotime, Phædime.

AVTOBVLE.



Trtée, excellētissime poëte Athe-
nien, interrogé quelque fois par
Leonides Roy des Lacedemonies,
quelle estime il auoit d'un poëte,
luy fit responce, qu'il l'estimoit merueilleusement
bon & propre pour orner l'esprit des ieunes gēs:
par ce que par ses vers il engendroit avec vne
ardeur d'esprit vne force si grāde aux cerueaux
des ieunes hōmes, qu'ils estimoyēt par apres bien
peu & mesprisoient du tout toutes sortes de pe-
rils qui se pouuoient offrir en guerre & cōbat. Je
doute aussi certes, q̄ cette louāge de la chasse, qui
fut hyer dite, & tāt biē receuē d'un chascū, n'ayt
par trop emeu l'esprit de noz ieunes gens, de sor-
te et façō que, mesprisans et laissant arriere tou-
te autre chose, ils soyent du tout adōnez à icelle
seulement. Car moy mesme (à dire vray) cōme
ayant de rechef recouuert mes premiers ans, mo-
sens aucunement plus emeu, que ne porte &
desire mon aage vieil & caduc, voyre & de
fait me semble à present. recréer merueilleuse-
mēt, & (à l'imitation de la Phedre d'Euripide)

L. iij

DE L'INDVSTRIE

Inciter chiens à tost se mettre en queste

Du Cerf, cheureul, & autre rousse beste.

Tant m'a emeu ce narré & louange de chasse!

SOCLARE. Tu dis certainement verite, amy Autobule: car elle m'a semblé n'auoir point peu de rhetorique, en ce que, s'accommodant à eux, elle estoit en langage aussi florissante, qu'ils sont florissans d'aage, & principalement elle m'a semblé fort delectable, quād elle a fait mention de la monomachie & combat d'un contre un. Pour laquelle chose, à la verité, la chasse semble ne meriter point peu de louage: car ven que de nostre nature nous desirōs & souhaittōs grādemēt voir combattre les hommes entre eux, avec espées & autres bastons domageables, nous pourrons facilement voir tel & semblable spectacle en la chasse, spectacle (dy-ie) exempt & nullement contaminé d'aucune mechanceté & forfaiture: c'est à sçauoir, l'art, la cōfiance & hardiesse (soutenuë de raison) bataillans contre la brutale force des bestes. Laquelle raison se iacte ainsi à bon droit en Euripide.

Il est tout clair, que petite est la force

De l'homme humain: mais sa raison surpasse,

Dompte & regist toute beste, & sa force,

Soit ou de l'eau, ou de la terre basse.

AVTOB. Si est-ce neātmoins, Soclare, qu'on
dit &

dit & tient par tout, q̄ de là la cruauté & inhu-
manité, qui regne entre les hōmes, à prins sa sour-
ce et origine: par ce qu'ayant vne fois gousté du
suy des animaux, depuis n'a aucunemēt craint
d'hardiment regarder en chassant & le sang et
les playes d'iceux: mais aussi s'est accoustumée à
se reioyr d'auantage, alors qu'elle en a peu tuer
& massacrer quelqu'un. A la par fin tout ainsi
qu'en Athenes les trente tyrans ont premiere-
ment fait mourir iustement vn rapporteur et ca-
lumniateur, puis à la seconde fois vn autre, puis
semblablement à la tierce, en apres se sōt peu à peu
ruez sus les bons, & en fin n'ont mesme point
espargné les plus grands & mieux famez ci-
toyens: de mesme façon celuy a esté estimé auoir
virilement fait, qui premier a tué ou vn loup, ou
vn ours. On a semblablement aussi estimé, qu'il
estoit decent, qu'un beuf & vn porceau mourus-
sent, par ce qu'ils auoyent par auenture tant soit
peu touché qlques lieux sacrez. Bref puis apres
les cerfs, les lieures, & cheureules ia mortes &
mâgées, ont inuité les hōmes à l'occisiō & tue-
rie des brebis, & des chiës, & biē souuent aussi
des cheuaux. Mais ceux qui premiers ont tué et
detranché vne oye apriuoysée, vn pigeon dome-
stic, & ce sage & tant fidele seruiteur, vn coq:
non point comme les chats & belettes, qui les

DE L'INDUSTRIE

tuët, emeu^x de faim et par faute de viâde, mais incitez à ce par la seule prodigalité et friandise. Côme certes ceux là ont cōfirmé ce peu qui pouuoit estre en l'hōme de cruel & brutal, & l'ont redu inflexible à toute misericorde: aussi par mesme moyen ont-ils totalement effacée & abatue la douceur & benignité, qui estoit de nature en vn chacun des hōmes. Côme au cōtraire les Pythagoriens faisoient vn exercice à douceur & inclinatio à misericorde, de la clemence & pitié qu'ils auoyent en deffendât l'occision des bestes. Car cette chose tant vehemente, qu'aconstumance, s'estant aucunement associée avec les affectiōs, tāt petites soyent-elles ou legeres, peut mener & cōduire les hōmes plus oultre & plus loing. Mais nous sommes de telle façō entre^x en matiere, que ie ne voy point ce que nous disons se pouuoyr cōuenir ny à la dispute d'hier, ny à celle, qui se doit faire au iourd'huy. Car hier nous dōnâmes (côme tu sçais) cette cōtentiō à debatre à no^x ieunes gens, laquelle aussi (côme ie pense) sera ce iourd'huy definie & cōclue, si Phædime, qui soustient les animaux de l'eau, & Aristotime, qui à la suasio de ses cōpagnōs soustient ceux de la terre cōme muniz de plus grâde prouidēce, tiennēt leur promesse, à sçauoir, qu'il y a raison telle q̄lle en tous les animaux, & qu'il n'estoit point abhorrât ny aliene de raison, qu'ainsi

fast. S. Ils sont prests, Autobule, s'ils le furēt iamais: ie les ay veu ce matin instruits et aprestez. Toutesfois s'il te plaist, nous repeterons en peu de paroles, pendant qu'ils viēdront, ce qu'il failloit hier dire, & qui (combiē qu'il fust propre pour adiouster au propos) ne fut toutesfois assez epluché, tant pour cause de la brefueté du temps & de la nuit suruenüe, qu'à cause que les disputās auoyent deia vin en corne, & auoyent assez bien beu au soupper. Celà dōc (si i'ay bonne memoire) retentissoit en la sale, non pas sans chaleur & colere forense, à sçauoir, que mortel estoit de nature contraire à immortel: qu'une chose, se pouuant pourrir & flestrir, estoit aussi contraire à vne, qui ne le peut point: & que semblablement vne chose corporelle contrariaoit à vne incorporelle, & qui n'a point de corps. Adioumans avec ce, que, veu qu'une chose raisonnable estoit de mesme genre & semblable aux sudites, icelle auoit sēblablement son cōtraire en vne chose irraisonnable: ou biē qu'il y auroit imperfectiō en cet article seulēmēt, et non point aux autres. A. Qui est celuy (ie te pry, amy Soclare) qui demande ce luy estre concedé, à sçauoir, qu'une chose ayant raison soit tant seulement en nature, sans que son contraire y puisse estre? Si est certainement, elle y est, mesmement en toutes choses, qui n'ont point d'ame: en

sorte, qu'il n'est besoing d'autre chose pour opposer à vne chose raisonnable, q̄ tout ce qui n'a point ame. Car toute chose, ayāt ame, raison, & entendement, est directement opposée à vne autre, qui n'a ame, entendement, ny raison. Que si aucun, estimant nature n'estre imparfaite ou defaillante en quelque chose, diuise neantmoins ce qui a ame en ce qui a raison, & ce qui n'en a point: vn autre viendra, qui partira cette mesme chose ayant raison en ces choses qui ont apprehension, & en celles qui n'en ont point, ou en celles qui ont sens & celles qui n'en ont point, afin qu'en vn mesme gère soit equalité de cōtraires. Et si celuy fait chose absurde, qui diuise ce qui a ame en ce qui a sens, et en ce qui n'en a point, ou en ce qui a apprehēsiō, & en ce qui n'en a point, cōme si tout ce qui a ame n'auoit incontinent ny sens ny apprehension: de combien (ie te prie) est cecy plus iniuste & inique, que tout ce qui a ame soit diuisé en ce qui a raison, & en ce qui n'en a point, principalement à l'endroit de ceux là, qui veulent aucune chose n'auoir sens, qui n'ayt quant & quant intelligence, & qui disent aussi & estiment qu'il n'y a aucun de tous les animaux, qui n'ayt quelque opinion & iugement aussi bien que le sens & mouuement volontaire? Car nature, laquelle ils disent (& non

non sans cause) auoir tant fait prudemment, à
muny & orné tous animaux de sens; par ce que
luy ayant donné quelque belles graces & com-
moditez, & ensemble aussi quelques incom-
moditez meslées, à bien veu, qu'ils auoyent
besoing, pour suyure le bon & fuir le mauuais,
c'est à dire, pour contregarder leur vie, de sens,
côme seur moyen pour faire ce que dessus. Mais
quant à ce qui ensuit le sens (comme prendre
& ensuyure ce qui est vtile & commode, &
& fuir & reietter ce qui est nuisible & per-
nicieux) ie dy, qu'en vain on le requerra des
choses, qui n'ont ny raison, ny memoire, ny in-
gement, ny promptitude aucune à mediter quel-
q chose. Car en toutes choses, desquelles on oste
totalement ou l'esperance, ou la memoire, ou
la volonte, ou la puissance de s'appliquer à quel-
que chose, ou la crainte, ou la cupidité & desir:
en icelles choses (dy ie) soit qu'elles ayent ou yeux,
ou aureilles, ny à neantmoins aucun vsage de
l'un ny de l'autre. Et seroit beaucoup meilleur
n'auoir ny sens ny apprehension, comme priué
d'aucune vtilité, que d'estre afligé, se doloir, ou
d'endurer calamité, veu qu'on n'a aucun moyen
pour remedier à telles aduersitez. Combien que
Straton phisicien escriue, que le sentir mesme
ne se peut faire sans l'esprit & entendement.

Car encore que souvent nous lisons quelques écrits par le moyen des yeux, qui passent seulement dessus, et que la prononciation des mots et vocables môte aussi jusqu'aux oreilles: toutefois le plus souvent nous nous deceuons, & ce, que nous auions deia leu, s'oblye facilement, parce qu'en lisant nous auions l'esprit beaucoup plus attentif à autre chose, qu'à la lecture presente: lequel esprit apres estre incontinent retourné à soy mesme, & s'estre mis à lire quelque écrit, cherche & examine viuement tout le contenu audit escrit. Parquoy on a toujours dit en commun prouerbe: *Le seul esprit voit & escoute,*

Et tout le reste ne voit goutte.

Comme si tout ce que fait & la veüe & l'ouye, n'auoit aucun pouuoir d'exciter les sens, si le spirit n'y est quāt & quāt attentif. Pour cette cause Cleomenes interrogé quelq̄ fois en vn banquet qu'il pēsoit, quāt à luy, d'une certaine narration faite par vn des assistās, et s'il ne l'estimoit pas elegante: Pēses-y (dit-il) car quāt à moy, mō esprit est maintenant en Peloponessē. Il est donc necessaire qu'en toute chose, ou il y a sens, soit aussi entendemēt & esprit, puis qu'on n'a sens aucun que par le moyē diceluy. Mais soit: posons le cas, que le sens n'ait point affaire en son office, c'est

c'est à dire pour sentir, de l'ayde de l'esprit: que demeurera-il donc, si ce qui enseigne la difference du profitable et du pernicieux, qui est le sens, est osté & perdu? Or quant à ce que les bestes ont souuenance et crainte de ce qui leur est dommageable, & astuce de choisir ce qui leur est commode & vtile: d'auantage qu'elles tachent & machinent à soumettre en leur puissance ce, qui n'y est point: quant à ce aussi, qu'elles se trouuent et cherchent deffense, cachettes, et instrumens pour se suruenir au besoing, & que finalement elles trouuent moyens & industries de faire eschapper des embusches et filets leurs cōpagnes: combien que les phisiciens cōfessent toutes ces choses estre es animaux sauuages & champestres, si ne cessēt ils toutefois iamais de mettre ces diffinitions en auāt, & les adionter es liures qu'ils metēt iournellement en lumiere. Vne entreprise (disent-ils) est vne merque de paracheuer quelq chose: aggresiō et cōmencement, est effort deuāt vn autre effort: aprest, est affaire deuāt vn autre affaire: memoire, est vne cōprehension du passé, duquel le present soit cōceu par le sens. Il n'y a pas vne de toutes ces choses, qui ne soit ouurage de raison: & toutesfois on les voit toutes estre en tous les animaux. Ils amenēt encore cecy d'intelligēce et cogitation, et disent, qu'intelli

gèce est Vne cognoissâce interieure & permanente: quāt à cogitatio, q̄ c'est vne notice muable et vagāte. Touchāt des afeētiōs, veu qu'ils cōfessēt q̄ ce sont iugemēs & opiniōs deprauées, c'est merueilles, qu'ils ne les recognoissēt es bestes, en plusieurs desquelles on voit cupidité, crainte, enuie, & bien souuent ialousie. En oultre iceux mesmes Phisiciens ne sçauroiet nyer, que, si quel que fois ils ont ou vn chien, qui ait failly, ou vn cheual, qui ait brunché, en leur dōnant du fouët, ou de l'esperō, ils ne les aduertissent par la punition qu'ils leur donnent, d'une autre fois mieux faire, & que de fait ils n'y cognoissent amendement. Oultreplus ils entendent tres bien, que le cerf & le cheual se detectent merueilleusement d'ouyr des flutes & autres instrumens musicaux: que l'aloise s'appriuoise par le chant, & de ioye saulte & bondist au dessus de l'eau: que l'oyseau aussi, qui est dit en latin *Asio*, & en François Chouette, se fait prendre luy mesme, estāt amoureux des danses & chansons, en telle sorte, que, s'il voit l'oyseleur avec d'autres d'anfer et entonner quelque chanson, il veult faire comme eux, & sans y penser se met luy mesme aux filets & rets tenduz. Or quant à ceux, qui parlent plus grossièrement de ces matieres, & qui disent qu'un rosignol (par maniere d'exemple)

ple) ne s'apriuoise point absolument, que le lion ne se colere pas, & que la mouche à miel n'a point de memoire ou souuenance du passé, mais que le lion ne fait que comme se colerer, que le rosignol ne fait que comme s'apriuoiser, que le cerf ne fait que comme craindre. Je ne sçay semblablement qu'ils diroyent si quelqu'un leur disoit, que le licure ou le cerf ne voit aussi pas, ny n'oyt, mais que ce qu'il fait par le moyen des yeux & oreilles, n'est seulement que comme ouyr, & comme voir: qu'il ne mange aussi point, & finalement vit, mais qu'il ne fait seulement que comme manger, & comme viure. Ne voy-là pas de belles raisons? si est-ce pourtant tout un (si j'ay bon iugement) de dire aussi bien l'un, que l'autre. SOCLARE. Si est vrayment: c'est tout un, selon mon aduis: toutesfois dire que les bestes soyent du tout si parfaites en leurs estudes, estats, & affaires, & en vertu, que les hommes, ce seroit chose absurde. AVTOBVLE. Je ne le dy pas, Soclare mon amy: mais d'autant qu'elles n'ont pas la vertu si parfaite, & par consequent la raison, ils concluent, qu'elles n'en ont point du tout. Je leur maintien, qu'ils ne me sçauroient non plus donner homme, en qui lon puisse voir une ver-

tu & raison parfaite. Je confesse fort bien, qu'il y a difference entre la raison des bestes, & celle des hommes: aussi y a-il bien diuersité entre les bestes mesme: car qui dira, q la cigale ait la veüe tant a guë, qu'à le milan? qui soustiendra, que la perdrix vole si viuement, ny tant à lalongue, que fera l'aigle? Et pour dire en vn mot, il y a semblablement bien diuersité entre les hommes, cōme on pe ut voir en noz disputans, que nous attēdons: car n'y en a-il pas les vns animez pour le party des animaux de la terre, et les autres pour le party de ceux de l'eau? Il seroit pour autant bien insensé, qui voudroit par là conclure, qu'il n'y a point de raison es bestes, d'autant que ce, qu'elles en ont, est differāt de la vraye raison & vertu humaine. Ils voyent par ce que ie vien de dire, qu'il y a apparence diuersité & entre les hōmes, & entre les bestes. Je suis ebay, qu'ils ne scauent pas, que la nature de l'hippotame, cheual aquatic, & naissant ordinairement au Nil, est diuerse, voire & du tout contraire à celle de la cigogne. La cigogne nourrist son pere & mere estians vieux, & l'hippotame les tue. C'est aussi merueille, que, quand Antipater a fait mention de l'infection des asnes & des brebis, il a laissé à parler du linc & de l'hirondelle. Le linc a de costume, apres auoyr pissé, de garder &

der & couvrir son neufement son urine, comme chose de grand valeur: L'hirondelle au contraire, aussi tost qu'elle a fait ses petits, les enseigne, comme plus civile que le linx, de sortir & eleuer le derriere hors & par dessus le bord du nid, pour rendre leur excremens & immondices. Or tout ainsi qu'on ne dira jamais des choses, qui n'ont point de mouvement, & qui ne parlent aucunement, Cette court plus legerement que l'autre, & icelle est plus eloquente en son parler que l'autre: aussi semblablement ne pourroit-on dire de deux choses irraisonnables, Cette cy a plus meure & assuree raison, que celle là: mais seulement quand il y a raison en toutes deux. **SOCLEARE.** Si est-ce pourtant, Autobule, que l'homme est sans comparaison plus excellent, que les bestes: ne fust-ce seulement qu'en douceur, en benignté, en amitié, en humanité, & en société de vie. **AVTOBULE.** Aussi bien sont d'aucunes bestes plus excellentes que les hommes en grandeur & grosseur de corps, en agilité, en bone et aguë veüe, en ouye prompte: & toutesfois l'homme n'est pas pourtant auengle, paralitique, & impotet, ny sourd. Et combien que nature ait donné à tous hommes des mains, des pieds, des yeux, un corps, si n'est-ce pourtant rien

M ij

de celà au regard d'un chameau, d'un elephant, d'un cerf, & d'un linx. En telle sorte donc nous ne dirons pas, que, pour autant que les bestes sont moins sages que les hommes, & ont la cogitation plus tardive, ne soient point (dy-ie) pourtant sages, ny n'ayent raison aucune: mais bien que leur raison est imbecile & debile, comme un oeil chassieux & lousche. Certes n'estoit l'esperoir que i'ay, que nos disputans triumpheront de prouver mon dire par infiniz exemples, l'un exaltant les bestes de la terre, & l'autre faisant triumpher celles de l'eau, ie t'amenerois mille exemples de vertu, d'astuce, de finesse, de liberalité, & d'amitié singuliere, que plusieurs ont admirez souvent en plusieurs desdites bestes. Mais ie leur lairray de bon cueur cette matiere, puis qu'ils sont enflammez d'un desir extreme de montrer l'acuité & vivacité de leur esprit & profondeur de leur sçavoir. Ce pendant il ne me semble que bon, que ie poursuyve propos, puis qu'ils nous en donnent loisir. Voicy donc que ie dy: en chaque partie du corps peut aduenir faute & priuation de l'office de ladite partie. Comme l'œil sera par accident auengle, la iambe boytense, le bras manchot, & ainsi des autres.

Orest-

Or est-il qu'on ne dira iamais d'une chose qui ne vit onques, qu'elle voit moins qu'une qu'on pourra amener, ny d'une qui ne se sçeut iamais partir d'un lieu, elle va plus lentement qu'une autre: d'où vient à conclure qu'une beste ne sera iamais dite fole, sottte, & insensée, si premier on ne concede qu'elle a raison, sens, & iugement: mais qu'icelle raison, sens, & iugement sont actions depraüées en icelle beste. Car comment pourroit tomber malade celuy, qui est nay pour estre touiours sain? & comment du contraire iugera-lon cetuy-cy se porter plus mal que cetuy-là, si on ne confesse deuant, qu'en tous deux y a quelque moyen pour se porter ou bien, ou mal? Mais dy moy, pour faire court, as-tu iamais veu des chiens enrager? SOC L. Ouy, & des cheuaux. AVTO. Il y en a bien aussi, qui croient, que les beufs, & les renards peuuent enrager: mais l'exemple des chiens nous suffira pour la matiere presente: par lequel on peut aysement voir, que en tout chien enragé la raison & entendement est premierement blessée & corrompue, apres laquelle s'ensuit necessairement la rage, dite des Grecs *λύσσα*, sans aucune lesion ou blesseure de la veüe, ny de l'ouye. Et tout ainsi que celuy seroit iustement reputé sot & idiot (comme

M iij

DE L'INDVSTRIE

on dit) qui nyeroit, que tout homme, qui est
tormenté de melancholie, & qui est fol &
insensé, ne fut priué d'entendement, de rai-
son, & de memoire: car nous tenons du com-
mun dire, que tout homme, qui est fol, est
insensé & priué de sa raison naturelle: aus-
si seroit iceluy plus que rurault, qui, voyant
vn chien enragé estre estourdy contre sa cou-
stume, ne cognoistre plus que ceux qu'il che-
rissoit au parauant, ne vouloir plus manger,
ne voir aucunement ce qu'on luy met au de-
uant des yeux, voudroit encore obstinément
nyer, que tout cela ne prouiendrait de la rai-
son corrompue & offensée par quelque acci-
dent. *SOC L A R E*. Il sembleroit, sans men-
tir, vouloir opiniatrer contre la raison mesme,
veu ce que dit *Hesiode*.

Beste terrestre, oyseau, & tout poisson
A dedans soy quelque occulte raison.

Mais l'homme à ce, plus qu'aucun des susdits,
Qu'il porte honneur au droit, & aux edits.

AVTOBVLE. Tu dis bien, *Soclare*:
mais laissons cela pour cette heure. voy cy
noꝝ disputans entrer, avecques lesquels i'ay
veu *Aristotene*, ce me semble, & les deux
neueux de *Denys*, avec le fils d'*Euthydeme*, *Ni-
cander*, qui sont tous maistres chasseurs. Je me
doute

doute bien, qu'ils seront pour Aristotime. J'ay
 veu aussi avec Phædime, Heracleon, Philostrat-
 te, & nostre compaignon Optate: mais ie ne sçay
 quel party favorisera Optate, veu qu'il est &
 grand chasseur, & tresexpert pescheur. Mais
 le voy cy, qui s'adresse à nous. Je croy qu'il n'est
 ny pour l'un, ny pour l'autre. Dieu te doint le bõ
 iour, Optate, nostre amy. Nous nous sommes
 certes bien doutez, que tu aymoies mieux estre
 arbitre avec nous, que non pas de soustenir l'o-
 pinion de l'un ou de l'autre. OPT. Aussi le pou-
 uiez-vous bien pëser, puis qu'il y a (cõme vous
 sçauiez trop mieux) ia l'õg tẽps, q la loy de Solon
 est abolie, laquelle preparoit punition à celuy,
 qui, voyant quelque dissension & debat, ne se
 mettoit soudain d'un des costez, pour soula-
 ger & tenir escorte au premier combatant.
 AVTOB. Ouy: mais sied toy là entre nous
 deux, affin que s'il faut donner son opinion de
 quelque difficulté, nous ensuyuions ton aduis,
 sans aller chercher Aristote. OPTA. Me
 voy cy, grand mercy. SOCLARE.
 Or sus, enfans: ne vous estes-vous point
 encore accordez entre vous, lesquelles bestes
 estoient les plus nobles & mieux douces de
 raison & vertu? PHÆDIME. A
 grand peine seut peu faire celà, Soclare, veu

M iij

DE L'INDVSTRIE

qu'encore faudra-il long temps combattre, premier que de voir telle conclusion. S O C. Là donc, Aristotime, montrez nous ce que vous auez caché sous le bonnet: il est temps qu'on vous oye, & que vous parlez. A R I S T O. Il faut donc entendre (messieurs les arbitres) que ie suis eby de la cecité de mon compagnon, qui a bien ausé entreprendre de vouloir soutenir les animaux de l'eau, veu la stupidité, paresse, & pesanteur qui regne en iceux, comme tout le monde le sçait assez sans que ie le die. Qui est la cause, que Platon deffend coups coups, & mesme supplie par prieres expresses, qu'aucun ieune homme ne s'adonne à la pescherie, en quelque sorte & maniere que ce soit, veu le peu d'exercice qu'il y a, le peu d'industrie, & le peu de moyen pour acquerir force, agilité, & legereté. Ce qui n'est pas en la chasse que ie soustien, veu que tantost il faut courir, tantost s'arrestier, tantost se cacher & tenir fort, tantost tendre rets, puis soudain les destendre, à present deuancer le gibbier, & vn peu apres le laisser aux abboys des chiens, qui n'est pas peu de chose pour preparer le ieune homme à la guerre & combat, & qui est aussi la cause, qu'elle est maintenant, & de tous iours en grãde vogue & recõmandation entre les Roys & les plus

plus grands seigneurs. La pescherie, n'a seulement pas vn moyen, par lequel on la puisse louer. Et d'auantage ou se trouua-il iamais aucun des Dieux, qui se soit amusé à tuer des congres, mullets marins, & autres tels poissons, comme Apollon s'est delecté à renuerser les loups, & sangliers, & Diane, sa chaste seur, à viser au cerf, & au daim? ce qui n'est pas de merueille, puis qu'il est tout certain, qu'il est sans comparaison plus honnestes de tuer & mettre bas par force de bras & de chiens vn sanglier, vn cerf, vn daim, vne cheureule, que de les acheter pour en manger. Ce qui n'est pas du poisson: car il est, du contraire, plus decent de l'acheter, que d'auoir le cul tout vn iour sus vne pierre, ou dedans quelque basteau à tournoyer ça & là, iusques à ce que la teste semble autant tournoyer, que le basteau: encore bien-souuent pense-on tenir quelque chose, qu'on n'a que l'ombre. D'où vient encore, que cette gentille chasse aquatique est plus desprisée, & que l'estat en est plus sale, abiect, & villain. Et pour dire en vn mot, veu que de toutes les choses, par lesquelles les philosophes cognoissent la raison (comme amitié, inimitié, enuie, soing, cure, fascherie, tristesse, & les autres) il n'y en a point vne seule, qu'on me puisse montrer aux poissons: &

DE L'INDUSTRIE

qu'au contraire elles sont toutes patées es bestes terrestres, qu'est-il besoing de tant de paroles? Premièrement d'oques vn chacun voit, cōme le taureau demāde le cōbat, quād il vous demene les cornes d'une fierté grande, & cōme il sy prepare & s'enhardist, vous gettāt rudement la poussiere en l'ær, qu'il a arrachée de son pied en donnant viuemēt plusieurs coups cōtre la terre, comme s'elle luy contredisoit: comme le sanglier s'aguisse les dents, quād il se sent assiegé: comme les elephans s'aydent d'une dent seulement pour repaistre & nourrir, & gardent de l'autre costé l'autre entiere & aiguë, pour s'en ayder au besoing, si combat se presente. Le Lion aussi, qui ne sçait encore, qu'il ne marche iamais par voye, qu'il n'ayt retiré ses ongles au dedās de leur origine tant qu'il peut, affin de ne les emousser & rendre inhabiles à la guerre? & affin aussi que les veneurs ne le puissent trouuer par la trace, n'apperceuant en la poussiere que quelques vestiges rōds & sās aucune forme de patte? Il n'y a aussi persōne, qui ne soit assez aduertý de l'astuce & sagesse du rat d'Inde, dit des Grecs & Latins, Ichneumon, & cōbien il est differant du champion, qui veult entrer en champ clos contre son ennemy qui l'attend. Iceluy se couure tout entieremēt de bouë & limon, puis voyant le

le crocodile (qu'il hait mortellement) ouvrir la gueule pour manger quelque chose, se gette au dedans de son gosier de plain sault, & finalement, estant entré iusques à l'estomac, se venge de son ennemy à souhait, luy rongeant & l'estomac & les entrailles, iusques à ce qu'il l'ait abbatu mort, puis s'en sort à son aise tres content de sa victoire. D'auantage ne voyons-nous pas tous les ans les hirondelles (qui est chose admirable) quand pour faire leurs petits elles construisent leurs nids, comme pour le fondement d'iceux elles disposent certains festuz & chaumes au plus bas, qui sont aucunement durs & fermes: puis apres comme elles en adioutent de plus mollets & delicats, s'aydans de bouë la mieux battue & plus propre qu'elles puissent trouuer, au lieu de chaux et sable v'sité entre les homes. Que si elles n'en peuuent trouuer, par le moyen de quelque grande secheresse qui auroit precedé, elles s'aydent incontinent de leur industrie & esprit: car elles s'en vont au prochain estâg & plus proche riuere du lieu ou elles ont cōmencé leurs nids, & là volettent le plus pres de l'eau qu'il est possible, sâs toutefois y toucher, et en ce faisât se redēt humides, & quasi toutes mouillées par ce vol tât prochain de l'eau, et n'en sont point pourtât plus chargées. Puis apres elles

DE L'INDUSTRIE

viennent voltiger en quelque subtile poussière,
 & ayans chargé leurs ailes d'icelle par le moyē
 de l'humidité, s'en retournēt chacune en son nid
 particulier: lors vous polissent ce qui y est de ra-
 bouteux & bossu, ferment diligemment ce qui
 n'est assez bien ioint, & finalement parache-
 uent d'un tant admirable artifice leurs edifices,
 qu'ils ne sont ny triangulaires, ny quarrés, ny
 en dox, mais ronds comme vne boule ou sphere,
 qui seroit partye par la moitié: & ce, d'au-
 tant que telle forme & figure est plus forte, &
 plus spacieuse, & plus malaisée pour ceux qui
 voudroyēt nuire ou à eux, ou à leurs petits, que
 nulle autre. En oultre qui pourroit assez digne-
 ment exalter les araignes de leurs iourneux ou-
 vrages? ou me trouuera-lon toile mieux ou plus
 proprement tissue, que la leur? Il semble verita-
 blement, que ce soit chose surpassant l'entende-
 ment humain, tant elles entrelassent bien, &
 lient leurs fils l'un à l'autre ingenieusement, n'o-
 blians aucunement de colorer leur ouvrage de
 couleur bruneuse et aérée pour decevoir la veüe
 des regardans & chābrieres, qui ont de coustu-
 me de les rompre et abbatre: & ont oultreplus
 tellement tissue icelle leurdite toile, qu'auſi tost
 qu'il y entre quelque proye dedans, elle se retire
 & l'enclost, auertissant tout ne plus ne moins
 l'airai-

l'airaigne de proye prise, que le filet & cordage de l'oyseleur tenant captif quelque oyseau. Ce qui sembleroit de premier front estrange, n'estoit la iournelle experience, qui nous en fait sçauans. Comme aussi i'ay veu n'à pas long temps des corbeaux en vne maison, qui, n'ayans point d'eau pour boire, et en voyàs au fond d'un seau, ou ils ne pouuoient toucher, prenoient avec le bec des pierres & petits lopins de bois, puis ne cessoient de getter pierre sur pierre, iusques à tât que l'eau, par le moyen des pierres, qui remplissoient le seau, redondaist assez haut, pour en pouoir boire à leur aise. Autant en ay- ie veu faire à un chien, apres vne demye cruche d'huile, qu'il vuyda tost apres. Mais personne n'ignore (comme ie croy) la singuliere sagesse des mouches à miel, qui sont en Crete. Si leur faut voyager quelque part & pays, ou les vents soyent emeux, elles prennent chacune un petit sablon & menuë pierre, pour estre plus poissantes, et moins agitées desdits vents : & par ainsi se rendent en fin ou elles tendent, & la part qu'elles quierent, pour chercher pasture. Les oyes de la region de Cilice les imitent: car, si pour chercher pays plus propre il leur faut trauerser le mont Taurus, elles prennent semblablement chacune vne pierre assez grosse, comme un baillō, qu'elles se

DE L'INDVSTRIE

mettent au bec, & illec la laissent iusques à ce que le mont soit passé, de peur d'exciter par leur cry naturel (duquel à grande peine elles se peuent abstenir) les aigles, qui habitent audit môt: & par tel artifice echapent la furie de leur enemy, imposans silêce par certain moyen à leurs langues babillardes de nature. Cecy n'est pas moins digne de noter, qui estes grues: car elles sont tellement apprises de nature pour leur commodité, qu'elles ont diuerse façon de voler en temps de grand vent, & en temps serain, doux, & paisible. S'il fait vent, elles se donneront tres bien garde de voler de front, ou en croissant, comme en temps serain: mais se disposans en forme de coing, couppêt tellement le vent impetueux, qu'il faut necessairement qu'il tourne à costé, estant couppé et diuisé, cōme d'un couteau, sans endōmager les costez, ny la pointe. Icelles mesmes estans posées en quelque part herbageux pour se repaistre & puis reposer, ne reposent iamais, qu'elles ne tiennent vn pied leué, & en ice luy vn caillou, affin de ne trop dormir profondemēt. Parquoy il ne se faut emerueiller d'Hercules,

Qui sous son bras vouloir tenir

Sa massue, voulant dormir.

Or quant aux formis, comme il est tres difficile de

le de pouuoir exprimer par escrit leur industrie & discipline domestique, aussi seroit-ce certes trop ingratement fait à moy, de la taire du tout. Nature veritablement n'a plus beau ny plus excellent mirouër de choses belles & grandes, qu'en ces petites bestes icy. Car là reluist, comme en vne pure petite goutte d'eau, tout le sommaire de vertu. L'image vray d'amitié est-il point clair en leur commune habitation & frequentation? L'exemple de force ne se voit-il point en l'alegresse, qu'elles prennent à porter & souffrir toute peine & labeur, le chaud, le froid, la pluye, & le vent? Quoy? on peut voir à l'œil en iceux petits animaux, infiniz autres exemples de temperance, de prouidence, & de iustice, qui seroient trop longs à raconter pour le present. Parquoy combien que Cleante ait nyé la raison es bestes, si dit-il toutesfois et confesse auoir veu de ses propres yeux le spectacle & fait merueilleux, que ie vais dire. Il dit, que plusieurs formis vne fois s'en alloiēt à vne formigiere prochaine, & en portoyent vne morte, cōme elles en furent approchées d'assez pres, voy cy aucunes de ladite formigiere, qui viennent au deuant, & les ayant rencontrées demeurerent quelque temps ainsi entre les estrangeres, cōme

DE L'INDVSTRIE

me si elles eussent deuisé: puis celles de la formigiere s'en retournoient en leur domicile, laissant là les autres, qui les attendoyent: tantost apres elles retournoient encore aux estrangeres, & y demeuroient quelque temps, puis s'en retournoient de rechef comme rendre responce: & firent cela par quatre ou cinq fois. à la par fin celles de la formigiere apporterent vn ver aux autres (cōme pour rachetter leur compagne, qu'elles tenoyent morte) & le leur ayans donne, & prins la formis morte, s'en retournerent, elles en leur formigere prochaine, et les autres en la leur assez loing de là. Il est aussi notoire à chacū, de quelle beneuolence & amitié elles s'aiment l'une l'autre, quand (si elles trouuent en chemin quelques vnes, qui soyent chargées) elles se destournent à costé, de peur de leur nuire. Si elles ont quelque butin, qu'elles ayent fourragé, & qu'elles le veulent transporter en leur domicile pour estre en seurté, elles diuisent le dit butin en plusieurs lots & parties, puis chacune se charge, et se mettent en chemin, pour se retirer. Si elles sentent leur promission se vouloir corrompre & gaster par faute d'air, & trop grande humidité, elles la sortent au vent & au soleil pour s'endurcir, affin de mieux attendre l'hyuer. & quand celà se fait, c'est selon le iugement d'Arat)

rat) certain signe de pluye. Celà oultreplus sur-
passe tout entendement humain, que (de peur que
leur dite prouision ne germe, & deuenât herbe,
ne perde (sa substance) elles magent, aussi tost qu'el-
les l'ont serrée & mise au dedās, ce petit nœbril,
par lequel l'herbe a de coustume sortir: & par ce
moyen preuoyent sagement à l'accident adue-
nir. On raconte aussi, que leurs domiciles sont tel-
lement bastiz, qu'il est impossible à toute autre
petite peste, d'y pouuoir en aucune sorte entrer,
et aborder au dedās. Il y a certaines petites tour-
nées & vireuoltes entourmans tout le domicile,
premier que de trouuer aucun lieu vuyde, et pro-
pre pour habiter: toutesfois apres plusieurs tours
on trouue en toute la formigiere comme trois pe-
tites cauernes: l'vne desquelles on dit estre desti-
née, pour deliberer de leurs affaires: l'autre, pour
serrer la prouision, comme vn seur garnier: &
l'autre, qui est la troisieme, pour enterrer celles,
qui meurent, comme en vn cimetiere propre &
dedié à celà. Il me semble maintenant ne faire
rien d'estrange, si ie fay mention, apres les for-
mis, des Elephans, affin qu'vn chacun puisse
voir, que les animaux de grande stature ne sont
moins douëz d'entendement, que ceux de plus
petite. On a coustume d'admirer en ce la natu-
re de l'Elephant, qu'il approche de bien pres à la

N

DE L'INDVSTRIE

nature de tous hommes : car il est impossible, ou pour le moins tres difficile de pouuoir exprimer, de quelle peine il s'efforce à imiter l'homme en tous ses gestes & actions, soit ou en s'assubietissant au maistre pour apprendre & estre instruit en quelque ciuilité & façon de faire, ou en apprenant mesme. Quant à moy, ie iugeroys plus tost par ses actions & gestes naturels, qu'il a raison, que par autre moyen & raison qui soit. Car il est certain, qu'à Rome s'est veu ce que ie vais dire. Vn certain personnage auoit quelques elephans à endoctriner, & apprendre plusieurs faults & tourdions subtils & difficiles. Tous scauoient leur leçon, quand venoient à la repeter : mais il y en auoit vn de plus gros & plus lourd esprit que les autres, qui ne pouuoit retenir ce qu'on luy monstroient, fust qu'on le punist aigrement de coups de fouët & bastonnades, ou qu'on l'amignardast par plusieurs moyens doux & amiables. Aduint vne nuict, que luy seul, à la lune, pendant que ses compagnons dormoyent, meditoit & taschoit à faire ce que le maistre luy auoit monstre le iour deuant : & fust ainsi trouué se demenant, & tournoyant puis ça, puis là, comme quelque baladin apprentif estant reuenus de son maistre.

stre. Agnon aussi escrit, qu'en quelque maison de Syrie on en nourrissoit vn: & comme le seruiteur, qui estoit commis pour le traiter, ne luy donnast, que la moytié de la pension acoustumée ordonnée par le maistre de la maison, aduint qu'un iour ledit maistre voulut assister au soupper de son elephant, affin d'en recenoir quelque passe-temps & plaisir. Lors le seruiteur ne fit comme les autres fois, ains apporta toute l'entiere portion, que le maistre entendoit estre donnée ordinairement. Mais affin que le maistre present fust aduertý de la tromperie & fallace de son seruiteur, l'elephant avec sa pompe & long museau vous separe la portion, que le seruiteur luy auoit donnée, par la moytié, & en prenant vne partie & moytié pour son repas, reietta l'autre à costé: lors le maistre ebay, pensant bien que la portion, que l'elephant se reseruoit, n'estoit suffisante pour refectonner vn si grand corps, ne sceut autre chose penser, sinon que son seruiteur l'auoit trompé, & n'auoit fait ce qu'il luy auoit commandé: ce qui fut aueré et fait certain par apres par la cōfessiō mesme du seruiteur. Vn autre seruiteur auoit semblablemēt de coustume de trōper son maistre, ne dō-

N ij

DE L'INDUSTRIE

nant à vn elephant, qu'il auoit en charge, ce que le maistre luy auoit commandé, mais mesloit parmy son manger du sablon & de la terre. Vn iour, que le maistre le fit amener en la sale, ou il deuisoit avec sa femme, ses enfans, & seruiteurs, l'elephant s'approche du feu, & ayāt prins de la cendre avec son museau, regarda ou estoit le seruiteur, qui l'auoit en charge, et en s'approchant, luy vint getter ladite cendre en son potage, & par là fut cogneuë la meschanceté de ce seruiteur, aussi bien comme du premier. Que dirons-nous d'un autre, qui, passant par Rome, & étant prouoqué, & picqué par les petits enfans, qui couroyent apres, comme est leur coustume, en print vn d'iceux avec sa pompe, & l'ayāt entourné d'icelle, & le leuant & baissant, sembloit qu'il le voulust deuorer: & pour autant les gens, qui voyoyent celà, crioient tous effrayez, Lasche, lasche: mais tātost furent aduertiz qu'il ne luy vouloit faire mal: car le baissant tout bellement en terre, le lascha le plus doucement qu'il est possible, sans aucun dommage, puis passa oultre, sans autrement s'emouuoir: demonstrent aisement par celà, qu'à vn tel petit enfant ne falloit autre payement de son offense, que la seule peur. Tous ces exemples sont de ceux, qui sont apprinoysz. Ne dirons-nous rien des

des champestres, qui viuent seulement ainsi qu'ils sont apprins de nature? Il est clair assez, & assez connu d'un chacun, que, s'il faut passer quelque large riuere, toutes les bestes de là autour s'assembtent apres l'elephant, luy tra- uerse premier ladite riuere, & les autres be- stes regardent sur le bord iusques ou il se mouil- le: lors s'elles voyent, qu'estant passé il ne se soit gueres mouillé haut, elles prennent har- dieffe de l'ensuyure & passer apres luy: que si du contraire, elles ne se hazardent au dan- ger de l'eau en aucune sorte, ains se retirent, laissant leur guidon de là l'eau. Or depuis que nous sommes venus iusques icy, il ne me semble que bon, si pour la semblance d'esprit, qui est du renard à l'elephant, nous en disons quelque mot. Les poëtes disent, que Deuca- lion, du temps du deluge, se seruoit d'une co- lombe, pour sçauoir, si les eaux couuroient en- core toute la terre, la laissant aller de son ar- che ou elle vouloit: & tant qu'elle reuenoit, in- geoit, que le deluge duroit encores: puis quand elle ne reuint plus, s'assura, que quelque lieu de la terre estoit descouuert, & que les eaux estoient baissées. Les Thraces tout ainsi s'ay- dent coustumierement de l'ayde du renard, s'il leur faut passer au dessus de quelque riuere

N iij

DE L'INDVSTRIE

glacée. Car si le renard se voyant pressé
 veult gagner la traaverse de quelque riuere,
 il se met dessus, si elle est glacée, le plus
 lentement qu'il peut: ayant ia passé auant de
 cinq ou six pas, il met l'aureille contre la gla-
 ce, & escoute quelque temps, s'il orra rien
 crisser deffous la glace: s'il n'oit rien, il pas-
 sera oultre hardiment & sans s'effrayer: &
 s'il entend quelque part quelque cas tant soit
 peu petiller & bruire, il ne passera iamais oul-
 tre, mais se retirera le plus tost qu'il pourra en
 toute diligence: considerant sagement, que
 tout ce, qui crisse & petille, se meut: tout
 ce, qui se meut, n'est point fixe ny perma-
 nent: ce, qui n'est fixé & arresté, se fond
 & deuient liqueur: & finalement que tout
 ce, qui se fond ainsi & deuient liquide, ne
 peut resister au poix, ny le soustenir, mais
 luy cede et obeyt. Et ne faut point dire que c'est
 par le moyē du sens de l'ouye qu'il le fait: car c'est
 par la seule ratiocination de son entendement.
 Mais parlons de cette tant gentille beste, nom-
 mée chien. Je ne m'amuseray à reciter le soing
 qu'il a, estant à la chasse, son agilité, dextérité, fi-
 nesse, humilité, & amytié: seulement racôteray le
 spectacle veritablement aduenu vne fois au
 camp

camp de Pyrrhus. Pyrrhus se promenant vn iour parmy son camp, pour voyr l'ordre, qu'on y tenoit, quel guet on faisoit en la sentinelle, & en quelle sorte il estoit, arriua par cas fortuit en quelque coing à l'escart, ou il vit vn homme mort, & vn chien, qui le gardoit: si s'enquist que cela signifioit, & que telle fortune vouloit dire: on luy respond de là aupres, qu'il y auoit trois iours que ce corps mort estoit là, & qu'on ne scauoit, qui auoit fait l'homicide: toutesfois qu'ils auoyent voulu par plusieurs fois enterrer le dit corps mort, mais que le chien, qui luy assistoit, ne l'auoit iamais voulu permettre, s'y opposant viuement avec grinsement de dents & abboy de langue. Lors le Roy le fait prendre, & l'ayant fait enseuelir, & mettre en terre, appella le chien apres luy pour le suyure à sa tente. Aduint qu'un iour la montre se faisoit, tant des gens de cheual, que de pied. Le Roy assis en vn assez haut lieu, regardant l'ordre, comme il ne pensoit qu'à ses vrgens affaires & entreprises, regardant marcher ses gens d'un pas braue, voy-cy le chien, duquel nous auons parlé, qui estoit là pres, qui vint avec vne grand furie se ruer sus deux soldats, qui passoient, suyuant

N. iiii

leur rang, & apres plusieurs hurlemens & cries se tournoit vers le Roy, luy demontrant par signe euident, que c'estoient ceux, qui auoyent par auant occis son maistre. Ce que ainsi pris par Pirrhhus, fit prendre lesdits deux soldats par soupçon, & les ayant mis en seur garde iusques apres la montre, la chose fut ainsi verifiée par la propre confession des prisonniers, que le chien l'auoit signifiée par son signe. Parquoy selon leur forfait furent iustement recompensez d'un cordeau, qui les estrangla. Autant en fit le chien de ce tant renommé & tant graue Poëte Hesiode, accusant par signes tres veritables, les enfans de Ganyetor auoir tué son maistre. Or pour admirer de plus pres le subtil entendement qui est es chiens, il nous faut entendre ce qui aduint anciennement au temple d'Æsculape, confirmé par plusieurs tesmoignages de noz anciens maieurs demeurans lors en Athenes. Quelque voleur entra vne fois de nuict par finesse audit temple d'Æsculape, & s'estant chargé d'or, d'argent, & autres richesses, pensant estre bien subtil & bien caché, s'en fort tout bellemēt regardant ou estoit son plus court & plus seur. mais le meilleur fust, qu'à l'issue estoit vn chien dormant, qui estoit commis pour garder ledit temple:

temple : estant eueillé, & ayant apperceu le larron, l'assaut furieusement & de dents, & de pattes, & de cris & hurlemens, ne se laissant iamais en repos de son esprit, iusques au matin, qu'il commença à faire iour: car lors il n'abbayoit plus, mais suyuoit son homme de loing par sa veüe seulement. Le voyant arresté, il s'arrestoit aussi: aussi tost qu'il se leuoit pour fuir plus loing, le chien incontinent l'abbayoit & suyuoit. L'ayant suuy iusques à vn village assez loing de la, & voyant le larron sortir d'ou il l'auoit veu entrer, le va saisir au collet deuant tous. Les assistans, deia aduertiz du sacrilege, & cognoissans le chien este celuy, qui gardoit le temple, le cognoissans (dy-ie) à son poil, soupçonnerent le personnage assaillly du chien, du larcin, toutesfois n'ausoyent mettre les mains sus luy si tost: mais voyans que le chien persistoit de luy faire la guerre, & qu'au contraire il cherissoit tous les autres, le prindrent à la fin hardiment, & l'amenerent iusques au temple pillé, le chien s'esgayant touiours deuant, eiouy merueilleusement de la prinse du larron. Arriué au temple, il fut interrogé, & trouué coupable: parquoy ayant visité la maison, ou il s'estoit re-

DE L'INDVSTRIE

tiré, & ayant trouué l'or, l'argent, & les autres thresors, qu'il y auoit laissez, fut condamné à la mort, & le chien à estre nourry publiquement, & que les prestres du temple auoyent le soing de luy administrer son viure quotidien. C'est donques autre chose des animaux de la terre, & de ceux de l'eau, mesieurs. Vous pouuez voir aisement, de quelles vertus ils sont muniz, & que c'est que dit Homere de ceux de l'eau, quand il dit d'un sot, idiot, & d'un homme, qui n'a ny amitié, ny civilité aucune, La mer (dit-il) n'a engendré: voulant par là montrer, que de la mer ne naist ny douceur ny amitié. Que si quelqu'un en veult autant dire de ceux de l'eau, il est necessaire, ou qu'il se montre & declare luy mesme malueillant & ennemy de toute raison, ou qu'il nous montre, quelle amitié & iustice y a eüe entre Lysimache & Hyrcane son chien, qui, voyant son maistre Lysimache mort, ne l'abandonna iamais: & le voyant selon la custume du pays getter au feu, se getta hardiment apres. Ce qu'imita semblablement un autre estant à quelque quidam, nomme Pyrrhus. Mais & des chiens & autres bestes le commun en sçait trop plus, que ie n'en scau-
rois di-

rois dire. Et qui, tant soit innocent, ne sçait l'ay-
de, que l'Elephant, qui portoit Porus Roy d'In-
die en la bataille contre Alexandre, luy don-
na, luy arrachant les sagettes du corps avec sa
pöpe courbée, & qui, le sentant blessé à mort,
luy prepara facile & aisée descente, en sa-
genouillant à terre, de peur qu'il ne cheut de
trop haut, & se gastast, combien que luy mes-
me fust aussi bien fort blessé? Bucephale,
cheual d'Alexandre, estant nud, se laissoit ay-
sement cheuaucher, & guider au palefrenier:
mais sellé & harnasché de la selle & bardes
accoustumées quand le Roy le cheuauchoit, hō-
me tant fust braue & hardy n'en eut ausé ap-
procher, qu'Alexandre seul. Quelle magna-
nimité d'esprit aussi est-ce, qu'un chien &
un Lion monstrent leur proësse à l'endroit seu-
lement de ceux, qui leur resistent, & sont
doux & paisibles au lieu de furieux & ter-
ribles, à l'endroit des humbles, & de ceux qui
sestiment comme rien? Si aucuns leuriers, a-
pres auoir long temps couru & tormenté le
lieure, le prennent par leur agilité, ils se de-
lectent merueilleusement à lecher le sang
de la proye prise: mais s'il aduient (com-
me il fait souuent) que par trop longue

course le lieure perde haleine, & meure deuant les chiens, iamaïs ils n'y toucheront, ains en demenant la queuë attendront le veneur, gardans le gibbier, monstrans quasi par là, que leur fin n'estoit autre, que de laisser & gagner le lieure, & non pas de le manger. Quant aux finesſſes & cautelles des animaux, combien que ie pourrois retenir l'aſſiſtance vn long temps pour ouyr deſcrire l'aſtuce du renard, du loup, des grues, & autres beſtes tres expertes en telle matiere: ie diray toutesfois ſeulement ce qui aduint vne fois par le moyen d'vn de ces mulets, qui ſont couſtumiers de porter le ſel. Il eſtoit vne fois tant chargé de ſel, que, pour la moindre pierre qui ſe trouueroit en chemin, il brunchoit. Aduint pourautant qu'en paſſant par le trauers de quelque riuere, il y cheut, quelque reſiſtance qu'il y ſceut donner: eſtant cheu, & eſtant aſſez long temps couché au mylieu de ladite riuere, pour ne ſe pouuoir releuer, le ſel, qu'il portoit, ſe fondit par l'humidité de l'eau: & lors le mulet (ſe ſentant ſoulagé de ſon lourd & poiſant fardeau) ſe leua habilement & paſſa oultre. Depuis il eut tellemēt ſouuenance du proffit, que luy auoit apporté ſa premiere cheutte, que toutes les fois qu'il paſſoit par celle meſme, ou autre riuere, il ſe laiſſoit cheoir

cheoir de son bon gré, pretendant mesme fin, qu'elle luy estoit aduenüe la premiere fois: & fust qu'il fust chargé de sel, de fer, de bled, de bois, ou autre matiere semblable, iamais ne s'oblyoit de sa coustume. Thales, qui viuoit en ce temps, aduerty de la fraude du mulet, conseilla à son maistre, de le charger, au lieu de sel, de laines & de cotton. Le mulet donc ainsi chargé vouloit poursuyure son ordinaire, mais au lieu de se soulager, il aperceut au contraire, quel dommage luy en estoit aduenü: parquoy se souuenant puis apres de la contrefinesse, qu'on luy auoit iouée, ne passoit iamais par riuere, qu'il ne leuast le dos, de peur de toucher à l'eau, & d'augmenter son fardeau. L'amitié des perdrix enuers leurs petits n'est pas moindre, lesquelles apprennent leurs petits perdreaux, tant qu'ils ne peuent voler, de se mettre sous quelque motte de terre, les iambes en haut, lors qu'ils sentent le chasseur & les chiens: & elles, pour euitier, qu'elles ne soient trouuées, se leuent deuant les chiens, & en volant comme à grand peine, amusent lesdits chiens, les menans loing de là, pour laisser leurs petits en seureté. Les lieures n'ont pas moins de soing de leurs petits, que les perdrix. Iceux estans ia grandelets se tiennent, par le commande-

DE L'INDUSTRIE

ment de la mere, assez loing de leur trou & domicile, l'un ça, l'autre là, separez le plus souvent l'un de l'autre de quelque buisson & fossé, afin que si l'un vient en danger par fortune, les autres en soient exempts. Et qui plus est, quand ils veulent partir du lieu ou ils ont delibéré se retirer la nuit suyuante, ils font mille tours en quelque lieu pres de là, du long, du trauiers, & du large, & en fin avec un grand sault se retirēt de là, pour chercher leur giste ailleurs. Que dirōs-nous du herisson & de sa finesse? Le prouerbe commun n'en est-il pas venu?

Le Renard sçait de finesse beaucoup:
Mais l'herisson, se munissant d'espines,
Ne craint d'anger de dent, ny d'autre coup:
Qui le fait fin plus qu'autres bestes fines.

Cetuy-cy n'est pas moins studieux de la vie de ses petits, que ceux, desquels nous auons parlé n'a pas long temps: car au temps de vendanges il habite volontiers dedans les vignes, ou quelques autres lieux prochains d'icelles: là il secout avec les pieds la grappe de raisin la plus meure & la meilleure qu'il sçait choisir, puis s'estant remis en rond, & enuelopé de sa peau espineuse, & s'estant aussi tourné de tous costez au dessus des grains, qu'il auoit fait choir par auant, en garnist tellement toutes sesdites espines,

espines, qu'on ne pense le plus souuent de
 luy estant chargè, que ce soit autre chose qu'un
 ne grappe bien garnie. Estant ainsi équipé
 & chargé de viures, il se retire en sa caverne,
 ou l'attendent ses petits: à l'un desquels il
 baille commission de l'ayder à descharger, à
 l'autre de bien serrer la presente prouision, &
 aux autres de nettoyer la place, en laquelle il a
 delibéré serrer ladite prouision, & la garder
 quelque temps. Ayant ainsi ordonné ses pe-
 tits affaires domestiques, il s'en retourne en-
 core au fourrage. Or faut-il entendre, que
 sa petite maisonnette a deux entrées, l'une
 desquelles regarde le septentrion, & l'autre le
 mydi: & qu'il ne faut iamais, selon le temps,
 & vent qui court, d'enfermer & etoupper
 l'une, & ouurir l'autre. Ce qu'ayant consi-
 deré vn, nommé Cyzicene, a prononcé hardi-
 ment, que cette petite beste auoit certaine co-
 gnoissance du changement des temps, fust de
 la pluye au beau temps, ou du beau temps &
 serain au contraire. Et pour reuenir aux Ele-
 phans tant renommez, lourds, & cognez
 par toutes les histoires: Iuba escrit & l'as-
 seure pour veritable, qu'ils prient Dieu, veu-
 que, festans lauez ordinairement, & pur-
 gez de l'eau de la mer, ils adorent le Soleil

DE L'INDVSTRIE

leuant, se prosternans de genoux deuant luy, & tendans leur museau & grande pompe en haut vers le ciel, au lieu de mains. D'où conclud aussi Ptolemée, que sans aucune doute cette beste estoit anciennement agreable aux dieux, & fort aymée d'iceux: amenant pour exemple ce qui luy aduint à la victoire qu'il eut cōtre Antioche: car ayant vaincu ledit Antioche (comme i'ay dit) il sacrifia pour guerdon plusieurs beaux dons aux dieux, qui luy auoient (comme il l'estimoit) donné la victoire: entre lesquels il leur offrit quatre des plus beaux Elephans, qu'il sceut trouuer: mais la nuit prochaine il eut en dormant reuelation, que les dieux estoient animez contre plusieurs, pour cause d'une tant cruelle & absurde immolation. Parquoy le plus matin qu'il se peut leuer, il delibera avec son cōseil priué, d'appaiser les dieux en quelque sorte qu'il fust possible: ce qu'il fit, & entre autres choses eleua quatre Elephans d'arain, en lieu & pour recompense des quatre immolez. Le Lion ne merite pas moindre louange, qui, estant vieil & abbatu d'aage, marche en queste avec les autres plus ieunes et plus habiles: & si se rencontre proye, il court avec les autres tant qu'il soit las, puis se repose en quelque lieu à son aise, & laisse demener & poursuivre

pourfuyure la besongne aux autres, qui ont les pieds plus legers. Iceux à force de course ayans attrappé le gibbier, & l'ayans desconfist, hurlent de quelque maniere non accoustumée, pour appeller le pauvre vieillard lasé, et le faire participant de la proye cōquise. Au surplus il faut croire, q̄ l'amour est demené aussi bien entre les bestes, qu'entre les hōmes: vray est qu'entre d'aucunes il est plus furieux, que l'humanité ne requiert: mais il est aussi gent & amyable, ou peu s'en faut, à l'endroit d'aucunes, qu'entre les hommes. Comme il s'est veu en vne fille d'Alexandrie, nommée Coronaria, aymée en vn mesme temps d'Aristophane grāmairien, & d'vn elephant, lequel brusloit en telle sorte pour l'amour de ladite fille, qu'il ne la venoit iamais visiter, sans prendre des pommes, des poires, & autres telles besongnes en passāt par le marché, & les luy ayant apportées; s'appuyoit quelque part ioignāt elle, & là demouroit vn long tēps, tantost la caressant de sa pompe & museau, la luy mettant par fois au deffoubs du tablier, & par fois sus les mammelles, le plus mignardement & amyablement, qu'il estoit possible. Semblablement d'vn dragon: n'aduint-il pas, que comme ledit dragon eust de coustume de se retirer tous les soirs de cachette à la chambre &

au liēt d'une ieune fille, A Etola, de nom, qu'il
 aymoit merueilleusement, & entrant par les
 pieds entre les draps, se coucher & estendre du
 long de son corps, l'amadouant doucement &
 baisant, apres que les parens aduertiz du fait
 eurent retiré la fille autre part assez loing de là,
 & que le dragon ne peut plus iouyr de sa da-
 me, sinon en fin par force de chercher, qu'il la
 trouua, & entrant au liēt, au lieu de la traicter
 doucement, & la chatouiller cōme de coustume,
 la tormenta merueilleusement, en la battant les
 iâbes de sa queue, & les luy liant d'icelle estroi-
 tement, toutes fois sans la tuer, ny rendre mala-
 de: cōme si ce eut esté pour l'aduertir qu'elle ne
 le deuoit ainsi tromper, & non pas pour l'en pu-
 nir à la rigueur. Je vous amenerois encore l'e-
 xemple du mouton & de l'oye, qui aymerēt an-
 ciennement en Aegypte, l'un, une ieune fille
 musicienne, & l'autre, un ieune enfant: n'estoit,
 que vous l'avez (cōme i'estime) ouy dire autre-
 fois, & que voz aureilles sont ia lassées à bon
 droict, d'ouyr tant de narrations. Parquoy ie
 passeray oultre. Or les estourneaux, les cor-
 beaux, & parroquets, n'est-ce chose merueil-
 leuse de la suauité, douceur, & harmonie de
 leur chant? comme ils s'appriuoisent & met-
 tent peine d'apprendre ce, qu'ils oyent dire?

Et

Et pour autant que c'est encore plus grande chose d'enseigner les autres, que non pas d'apprendre, estant enseigné: que pourroit-on dire de ce Rossignol, qui (selon qu'escriit Aristote) fut garde en cage pour apprendre son chant à d'autres oyseaux; & de fait les enseigna en telle sorte, que par apres on les eut pris (les oyant seulement) pour Vrais & naturels Rossignols? Et certes cecy est confirmé par experience: car il est certain, que, si quelque petit oiseau est de ieunesse priué de la compaignée de son pere & mere, il en a le chant de beaucoup plus enroué & farouche, que quand il est tout le temps de sa ieunesse habitant avec eux, instruit de leur propre & naturel chant. car là les petits se delectent d'ouyr leurs meres degoyser, & d'apprendre leur tant delectable musique, non point pour quelque gaing & proffit, mais pour la seule volupté & plaisir, qu'ils prennent à vne tant souëue & recreatiue harmonie. Et pour vous en donner exemple tres suffisant, ie vous diray en brief ce que i'ay aprins de plusieurs notables personnages, ayans veu l'exemple suynant: Il y auoit à Rome, en la boutique d'un barbier, vne Pie la plus babillarde, & mieux disäte, qu'oques fut veüe, imitāt (quād elle vouloit) la voix naturelle des homes & des bestes,

MOI 50

O ij

& l'armonie de tous instrumens, sans en oblyer
 vne seule syllabe, ou lettre. Aduint, qu'un iour
 quelque gros & riche milourd se faisoit par là
 deuant conduire par ioueurs de hauboyes et cor-
 nets, les plus experts en cet art, qui fussent en
 Rome: & cōme leur mōsieur s'amusast à quel-
 que chose derriere, les musiciens & ioueurs de
 hauboyes, marchans le petit pas deuant, s'amuse-
 rent (pour attendre leur mōsieur) deuant la bou-
 tique du susdit barbier, qui auoit la Pie, & là
 attendans touiours, furent un long temps iou-
 ans plusieurs chansons de musique, & autres
 fantasies assez belles: en fin ils passerent oultre.
 Le lendemain les voyzins, qui auoient accoustu-
 mé d'estre tous les matins eueillez & reioy-
 du gent & recreatif babil de ceste Pie, se mer-
 ueillerent de ne l'ouyr en aucune sorte, voire
 mesmes son naturel ramage, & en estoient tous
 aussi tristes & pensifs, que s'elle leur eut appar-
 tenu: & disoient d'aucuns, qu'on luy auoit don-
 né du venin: d'autres, que la voyx confuse &
 variable des hauboyes luy auoit estourdy l'e-
 sprit, & fait oblyer ce qu'elle scauoit tant bien
 dire au parauant. Mais ce n'estoit ny l'un, ny
 l'autre: car de là à trois iours, aussi tost qu'il fit
 iour, & qu'il y eut quelcun arriué deuant la
 boutique du barbier, voicy la Pie, qui commen-
 ce non

ce non point son chant accoustumé, mais vne
 musique bien partie, & fournie, comme il fail-
 loit, de tous ses accords & consonances, enton-
 née le plus melodieusement, qu'il estoit possi-
 ble, & ressemblante du tout aux cornets &
 hauboyes, qu'on estimoit l'auoir etonnée & ga-
 stée. Qui ne iugera, le temps de la taciturnité
 de ceste beste auoir esté le temps, qu'elle medi-
 toit & apprenoit ce, qu'elle auoit esconté? Mais
 nous pourrions parauenture donner mauuaise
 estime de nous, de vouloir prouuer par exem-
 ples & histoires tres veritables, que les be-
 stes ont raison, & que par icelle elles appro-
 chent de l'homme & de sa vertueuse façon de
 faire, veu que par l'autorité de Democrite
 il est facile de conclure & asseurer, que les
 hommes ne sont en plusieurs choses que disci-
 ples des bestes: comme des airaignes, pour ti-
 stre & faire la toyle: des hirondelles, pour e-
 difier: & des Cignes, & rossignols, pour chan-
 ter en musique. Oultre plus n'appert-il point,
 que les trois parties de medicine leur sont com-
 munes & apertes? N'a pas la tortue pour me-
 dicament, l'origan? la belette, quand elle a man-
 gé le serpent, la rue? les chiens, l'herbe, qui a
 propriété de purger la colere? le dragon n'a
 il pas le fenail, duquel il se frotte contre le

O ij

mal des yeux? Apres q̄ l'ourse a faoné, et q̄ par le moyē de sa trop lōgue gesine elle s'est redue cōstipée & dure du ventre, n'a-elle pas son recours à cette herbe, que nous appellōs Arō? et si quelque vomissement la prend, qui soit trop vehemēt et trop aspre, quelle cōsideratiō brutale (s'elle auoit icelle seulemēt) l'inciteroit d'aller estendre sa lāgue tirée hors la gueule, au dessus d'vne formigiere, et quād elle la voit couuverte entieremēt de formis, la retirer, & en auallāt toutes ces petites bestes, s'ayder & proffiter beaucoup? Les Aegyptiens n'ont-ils pas imité l'oyseau, nommé Ibis, quād ils ont voulu lascher le vētre? Et leurs prestres estiment-ils autre eau propre et nette assez pour se purger & lauer, que celle, ou ils sçaurōt ledit oyseau auoir beu? s'asseurans bien iceluy ne toucher, & mesme abhorrer toute eau, qui n'est nette & pure. Et faut entendre au reste, que les bestes (desquelles nous parlōs) ne s'aydent point seulement de medicamens purgatifs, pour euitier maladie, ou la chasser si elle est deia acquise, mais estimēt aussi la diette quelque grād cas. Les liōs, & les loups, ayās trop mangé, ne māgeront, ny partirōt de leur case & cauerne, que ce, qui les greuoit & rendoit malades par auāt, ne soit cuit & digeré. J'ay plusieurs fois ouy l'histoire d'vn tigre, qui auoit refusé de toucher vn cheureau, lors qu'il faisoit diette, et apres trois iours, auoir dechiré

dechiré par morceaux vn chat, qu'on luy donna,
 & n'y auoir rié laissé. Quant à la chirurgie, tierce
 partie de medicine, les elephans l'entendent trop
 mieux, qu'on ne scauroit dire: Ven que (comme
 nous auos iatouché n'aguères) ils arrachét, avec
 vne grāde dexterité & douceur, les fleches des
 corps des hōmes, sans les blesser ou endōmager
 en aucune sorte. Et les cheures de Crete, se deli-
 urans des coups de sagette, & les arrachans de
 leurs corps en māgeāt de l'herbe dite dictāme,
 n'ont-elles point mōtré aux hōmes, que par l'ap-
 plicatiō de cette dite herbe ils pourroiet deliurer
 les femmes grosses de leur fruits et enfans? Enco-
 re est tout celā peu de cas (cōbien qu'il y ait des
 choses emerueillables) si nous montrons (cōme
 nous ferōs, dieu aydāt) q̄ la raison est claire es be-
 stes, d'autāt qu'elles ne sont priuées de cette tant
 excellente partie de mathematique, qui enseigne
 à nōbrer. Gnidius Ctesias, auteur ancien, escrit,
 qu'en la ville, ou Cyrus auoit son tāt braue, tāt ex-
 quis, et tant renōmé palais, nōmée Susa, entre le
 pays de Perse & de Babylone, y auoit des beufs
 de putez pour ordinairement arrouser en la saison
 les champs & iardins du Roy, & chaque beuf
 n'auoit point accoustumé de trainer plus de cent
 vaisseaux pleins d'eau par iour, pour arrouser
 lesdits champs: apres auoir trainé chacun au-
 tant comme i ay dit, ils se scauoient tres bien

O iij

retirer, comme sçachans le nōbre de leur imposi-
tiō et charge. Et escrit ledit Gnidius, qu'on a raf-
ché plusieurs fois pour plaisir, à vouloir faire
travailler lesdits beufs, outre les cent vaisseaux,
qu'ils auoyent accoustumé de trainer : mais
qu'on n'a iamais sceu venir au bout de ce qu'on
entreprenoit. Les Africains ne se moquent-il
pas des Aegyptiens, par ce qu'ils disent, que tou-
tes leurs chieures regardēt le soleil leuant à cha-
que fois, que l'estoille, nommée canis, sort avec
le soleil en mesme degré? Au reste, afin que nous
faisons fin à nostre narration, il suffira, si seule-
ment, pour conclusiō, ie demonstre, qu'entre tou-
tes les autres vertuz & sciences, que nous auōs
ia monstre estre aux bestes terrestres, la diuina-
tiō n'y est obliée. car nous sommes souuēt aduer-
tiz de la pluye par la Corneille, & du beau tēps
par les hirondelles & papillons. Au surplus il
suffiroit pour conclure quelle magnanimité &
noblesse il y a aux oyseaux, qu'ils sont tous ap-
pellez messagers des dieux : & que plusieurs
Rois & Empereurs ont esté nommez du nom
d'oyseau: cōme Pyrrhus, aigle : Antioche, vau-
tour. & se delectoyent de tels noms: ou au con-
traire on ne sçauoit mieux appeller vn sot, idiot,
& vn lourd, qu'en luy donnant le nom de pois-
son. On pourroit nombrer de conte fait enuiron
deux

deux ou trois mille poissons tous diuers: mais d'en
trouuer vn seul, ou lon puisse admirer vne prude
ce, vne iustice, vne seule vertu, il n'en est point de
nouuelles. Ils son retirez en vn lieu à part, pro-
pre seulement pour eux, cōme sacrileges et insa-
mes, n'ayans pour toute subtilité & raison, que
quelq̃ petit sens et mouuement: ressemblās plus
tost aux bestes prochaines de la mort, qu'aux vi-
ues & bien saines. *HERACL.* Or sus, Phæ-
dime, de bout, qu'on eueille cet esprit, & qu'on
se prepare au cōbat, qui semble iusques à present
auoir incliné du costé d'*Aristotime*, vostre ad-
uersaire. mōstrez pour l'amour de moy, que vous
auez (cōme lō dit) du sãg aux vngles. *PHÆ.*
O la tromperie aperte, *Heracleon*! ce gentil chã-
piō nous a-il bien sceu preparer embuche? Il sca-
uoit bien, que nous nous estiōs faits hyer au soup-
per gentils compagnons, & qu'à grand peine
nous aurions loysir de dormir seulemēt. Toute-
fois si me garderay-ie (si dieu plaist) de plus de-
layer ma responce: car celà m'effraye, que dit
Pindare,

Qui reffuse à combattre, y estant inuité,
Obscurcist sa vertu, & magnanimité:
Ayāt principalemēt assez de loysir pour cette
heure. Je vous supply donc, messieurs, tres affe-
ctueusemēt, que vous me doniez de vostre grace

DE L'INDUSTRIE

et singuliere prudence, l'audiẽce, que vous auez
dõnẽ à mon aduersaire iusques à l'heure presen-
te: et ie vous promets sus ma teste, que ne m'amu-
seray (de peur de perdre le temps) à racõter les o-
pinions des anciens philosophes, les fables des
Aegyptiens, ny les incertaines histoyres des In-
diẽs, cõme a fait mõ aduersaire: mais ce seulemẽt,
que tout hõme, hantãt la mer, à peu, & peut en-
core voir de l'õeil, approcher des pieds, et toucher
au doigt: i'açoit qu'infinitz exẽples des choses di-
uerfes nous soyent celẽes par le moyẽ de la mer, et
qu'il n'y ait rien, qui ne soit patẽt & ouuere es be-
stes terrestres, tãt rares qu'elles puissent estre: qui
fait (à dire la veritẽ) beaucoup cõtre moy, et cõ-
tre le party, que ie tiẽ. Au reste, il est tres diffi-
cile, que les bestes terrestres, habitãs tous les iours
entre les hõmes, n'apprenẽt, bõ grẽ mal grẽ elles,
qũq̃ chose d'humain, de doux, et de civil. Et tout
ainsi qu'vne pleine cruche d'eau douce de fontaine
peut aisemẽt corriger autãt d'eau de mer, si elle y
est meslẽe: aussi sẽblablement ne se pourroit faire
en aucune sorte, q̃ les bestes terrestres, qui ont or-
dinãre cõuersatiõ avec les hõmes, n'apprinsent
(tãt soiẽt elles lourdes) quelq̃ chose d'humanitẽ,
& n'imitassent en quelq̃ chose les hõmes, avec
lesquels elles hantẽt iournellemẽt. Quãt aux pois-
sons, celã ne se peut faire, veu la distãce, qu'il y a
entre les hommes & eux: en sorte que tout ce,
qu'ils

qu'ils ont, ils l'ont d'eux mesmes et de leur propre nature, & non point frippé d'autrui: cōme certes les Anguilles, q̄ la fōtaine d'Arethuse nourrist apprivoysées, & traictables cōme quelq̄ petit pigeō, qu'on auroit nourry & apprins: et plusieurs autres poissōs, qui n'ont point de nō, qui escouttēt, quand on parle à eux: cōme a esté entre autres la Murene de Crassus Romain, qu'il plora amere mēt apres qu'elle fut morte: et comme Domitius son voisin luy voulut reprocher, qu'il le faisoit beau voir plorer pour vne murene: luy, qui monstroient bien de sa seule apparence auoir en luy quelq̄ grād & magnanime courage: Et roy (dit-il) qui as eu trois fēmes, l'vne apres lautre, ne les plouras-tu iamais? Le Crocodile aussi ayāt eū de la voix des prestres Aegyptiens qui l'appellent, s'approche nō seulement desdits prestres, et se laisse manier facilement à eux, mais aussi ayāt ouvert sa gueule, leur baille à nettoyer et escurer ses dēts. Philine, hōme de biē, et mō singulier amy raconte auoir veu en Aegypte, (d'ou il est venu n'aguères) vne bōne fēme agée coucher ordinairement avec vn Crocodile, qui ne failloit iamais à se trouuer à l'heure du coucher: et estā tous deux couchez en mesme liēt, s'entr'accoler et ēbrasser comme deux persōnes. Il est aussi escrit de cette mesme beste, q̄ Ptolemée l'appella vn iour par plusieurs fois, et les p̄stres aussi: mais, q̄lq̄ priere

DE L'INDUSTRIE

qu'on luy sceut faire, iamaïs elle ne fit conte de l'entendre, signifiant, comme il apparut apres, le soudain decès & mort dudit Ptolemée. D'où faut conclure, aussi bien que nostre aduersaire, Aristotime, que la diuination n'est nyée aux bestes & animaux aquatiques, non plus qu'aux terrestres. Pour voir oultreplus, si leur industrie, astuce, & finesse est moindre, qu'es bestes terrestres: les voit-on s'amuser, ou s'aggraffer à quelque pierre & là se laisser prendre à l'aise? point, point: mais au contraire où est le sens & la sagesse de l'asne, qui se laisse prendre au loup? des cigales, qui se laissent tuer aux hirondelles? des abeilles, qui se laissent gormander & saccager dedans leurs mesmes maisons, par l'oyseau, nommé Merops? des serpens, qui ne sçauent resister à l'haleine & souflement du cerf, d'où il est dit en Grec *ἐλαφος*, & nō point pour ce qu'il sçait courir agilement? ô la sagesse grande de la brebis, qui ne sçait comment aduertir le loup de venir, sinon qu'en marchant & courant sec, en sorte qu'encore l'orroit-il, estant sourd! mais le singe ne l'empire pas, qui se met luy mesme es pattes du leopard, par ce qu'il en a senty venir quelque odeur. Au contraire il faut mille & mille sortes de rets, d'harnesôs, de filets, & nasses pour pouuoir prendre vn seul poisson, tant ils sont fins et aduisez.

aduisez pour leur salut & proffit. Si la ligne est trop grosse, ils sont soudainement aduertiz par l'ymbre d'icelle, qu'il n'y fait pas bon, & qu'il y a embuche dressée. Il faut que la soye, ou tient l'hameçon, soit (s'il se peut faire) de la couleur de l'eau, que les nasses soyent couuertes d'herbe, & que les rets ne soyent tissuz trop dru, afin de mieux les tromper: encore le plus souuent se tröpe-lon soy-mesme, et ne préd-on rien. Que si quelque fois le poisson, nommé Labrax, est pris, il demonstre bien, qu'il ne cede en rien à la magnanimité de l'elephant: car il ne cessera iamais de tant tourner & ça & là la teste, iusques à ce qu'il ait elargy la playe, ou se tiët l'hameçon accroché, puis entend nayement la maniere de s'oster du d'anger, ou il estoit cheu. I'enten bien, que le renard par sa finesse se sçait tres bien garder de la trappelle, ou du collier: mais s'il y est tant soit peu pris, le courage se perd incötinent, & est plus doux qu'une brebis. Quant à l'amytie & accointäce, il n'est point besoing d'en rien dire, puis que (comme i'estime) vous auez ouy parler du scare: car aussi tost qu'iceluy s'est pris, tous les autres poissons de là autour s'assemblent subitement là, & tous ensemble se mettent en besongne, à qui plus tost aura rongé la corde de soye, qui tient à la ligne: & si en ces entrefaites

quelqu'un de hazard chet en quelque nasse, de laquelle il ne puisse sortir, l'un de la compagnee se met aussi tost la queue au dedans de la nasse, et ayde à tirer son compaignon de prison, l'autre luy prenât la queue avec les dents, & ensuyvât son adiuteur. Qu'on me mostre en pareil cas quelque beste terrestre, qui ait accoustumé d'ayder aux autres, lors qu'ils sont prins. Sera-ce le loup, sanglier, l'ours, le lion? rien moins: mais tout au contraire. Car s'il aduient, qu'entre plusieurs d'une compagnee il y en ait seulement un blessé, tous les autres s'en vont incontinent à vau de routte, et n'ont garde de retourner en ce lieu de long tēps apres. O quelle amitié! Mais pour toujours venir à l'industrie des poissons, ie suis assuré, que nostre aduersaire mesme sçait bien le bon tour, q̃ le daulphin iouë aux pescheurs, quand ils l'ont pris. Du commencement il fait & montre semblant de n'estre fâché d'estre pris, affin de ne donner soing plus grand à ceux, qui l'ont pris, de le bien garder: mais aussi tost qu'il est arriué pres du bord, du premier, ou second effort, qu'il donne, il rompt le filet ou il est, & s'en retourne avec les autres, laissant les pescheurs autant estonnez de telle perte, comme il les auoit fait ioyeux de sa prinse. Or entre vn million de tels exemples, ie n'en puis taire vn de la seche. Elle a vne petite

tite

tite vessie pendue au col, pleine d'une liqueur fort noire: quand elle sent le pescheur pres, elle vuyde ladite vessie, & d'icelle obscurcist l'eau ou elle est, de peur d'estre veüe: puis ayant ce fait, s'encourt vinement le plus loing de là, qu'elle peut. Mais c'est assez de cela. Regardons la malice du poisson, nommé estoille: d'autant qu'elle sçait tres bien, que tout ce, qu'elle touche, est aussi tost fondu & bruslé, si elle voit les pescheurs, elle ne les daigne fuir, ains se laisse prendre comme ils veulent: toutesfois ils sont tantost lassez d'une telle prinse, & ne la peuuent assez tost laisser, pour se garder d'estre bruslez. Ce poisson aussi, qui pour son fait est apellé pescheur, n'entend-il point, comme il faut preuoyr à la vie? Aristote escrit, qu'il a (comme la seche) une petite vessie pendue au col, assez longue, quand il la veult laisser aller & estendre, & petite au contraire, quand il la veult retirer au dedans. Ayant faim, il l'estend le plus qu'il peut, & la laisse traîner ioignant luy nōchamment, cōme quelq boudin, faisant semblant de rien: incontinent une legion de petits poissons s'asemble apres cette vessie, & (n'estimās estre ce q c'est) la becquettēt, pour en arracher qlq sustāce, s'il est possible. Ce pendāt le pescheur la retire peu à peu, le plus lentement qu'il peut. Les petits

poissons, n'apperceuans rien de son fait, poursu-
uent toujours: mais le pis pour eux est, que, quād
ils sont pres de la gueule du pescheur, il vous les
engloutist à faison, & ainsi se saoule aux des-
pens des menux poissons. Or que le Polype
s'exempte de danger, en muāt de couleur autant
de fois comme il change de places, celā est trop
cognu, & Theognis aussi en fait mention.

Appren (dit-il) du Polype, à changer
D'opinion, pour euitier danger,
Temporisant le mieux que tu pourras,
Selon le temps, & le lieu, que verras.

Mais quoy? on dira, que le Chameleon le
fait bien. Si fait: mais comment? c'est de peur,
qu'il ā, qu'on ne le tue. Et d'auātage qu'on regar-
de ce, que Theophraste en dit, & on trouuera,
que le changement du Chameleon prouient de
l'abondance d'air, qui est en luy: car (comme dit
ledit Theophraste) il ā les poulmons tres grāds
& amples, occupans quasi tout son corps: con-
iecturant prudemment par celā, que, puis que
les poulmons sont le lieu ou l'air se purifie, &
qu'ils sont fort amples, aussi l'air est tres co-
pieux, & que par ainsi il luy est facile de se
muer & changer en diuerses couleurs. Mais il
n'est pas ainsi du polype: ce qu'il fait, ne luy viēt
point d'affectiō quelconque: mais il le fait, quād
bon luy

bon luy semble, toutes les fois, qu'il veult, ou se repaistre, ou se garder d'estre pasture aux autres. Mais c'est merueille, qu'Aristotime nous amene l'herisson, & les grues volans en coing & en poincte, pour demotrer, qu'il y a cognoissance des mutations du temps en ces bestes. Quant à moy, ie n'ameneray point vn herisson, ny deux ou trois, ou quatre exemples de celà: Mais vous proposeray entierement tout autant qu'il y a de poisson en l'eau: lesquels se scauent tres bien munir de viures, quand ils prenoient la tempeste, & eurent sagement le vent, par le derriere, de peur d'en estre blessez, cherchans pour cette cause de nager contre le vent, afin que par iceluy, s'ils nageoyent autrement, leurs escailles ne soient enleuées, & que par ce moyen le corps n'en ait à souffrir. Encore pense nostre aduersaire nous dire de grands cas, quand il nous fait mention des grues, qui, de peur de trop dormir, ne se reposent iamais, qu'elles n'ayent vne pierre aggraffée en vn pied. Helas, qu'il penseroit auoir bien fait ses besongnes, s'il auoit à faire à quelque despourueu d'esprit! Ie luy voudrois supphier, qu'il me dist, si iamais il n'a ouy parler du dormir du daulphin. S'il a enuye de prendre repos, & de se soulager, pour le trop excessif exercice qu'il a

P

DE L'INDVSTRIE

prins tout le iour, ils se retire là ou l'eau est plus
profonde, & ayant monté iusques au plus haut,
s'endort là: & pourautant qu'estant endormy il
n'a plus de mouuemēt, il ne cesse de descendre ius
qu'à ce qu'il ait trouué le fond: là il est esueillé, et
s'il voyt, qu'il n'ait assez dormy, il s'en remonte
encore ou il estoit monté la premiere fois, &
continue ainsi son sommeil iusques à tant qu'il se
sente satisfait. Que se pourrōt iacter les grues a-
uoir d'auantage? Voy-là quant à ce point: quant à
l'arithmetique, qui la nyera aux poissons? pre-
mierement ie demande à quiconque a voulu es-
prouuer ce que ie pretens dire, si le commun or-
dre d'aller des poissons n'est point composé en for-
me cubique, ou il y ait six costez de tel ordre con-
struits, que quiconque en aura veu vn & conté,
il ne puisse aisement inger de toute la multitude,
veu que les costez sont egaux entre eux, la lar-
geur à la loquear, et la loqueur à la profondeur?
De vouloir conter tous ceux, qui vōt ainsi en as-
semblées, ce seroit chose trop longue. Venons dōc
au commun viure: Et parlons en premier lieu
du poisson, nommé Pinnotheras: à la description
duquel Chrisippe a tant vsé de papier & d'an-
cre. Pinnotheras dōques est de l'espece des chan-
cres, qui ne va iamais, qu'en la cōpagnée d'un au-
tre poissō, nommé Pinna, semblable à vne grosse
huytre,

huytre, & luy assiste en telle sorte, qu'il en acquiert sa vie. Car Pinna, ayant ouvert ses deux coquilles, y laisse entrer tels & tant de poissons, qu'il en y veult entrer. Pinnotheras d'autre costé, qui voyt, estant là auprès, comme vn archier, tout ce qui entre sous les coquilles, en ayant veu entrer quelque grande quantité, se mesle avec eux: estant entré avec les autres, il poingt Pinna en telle sorte, qu'il luy donne à cognoistre estre temps de serrer ses coquilles: ce qu'elle fait aussi tost. Lors tous deux iouissent de la proye prise par moitié, & estans ainsi refaits, se promènent tous deux ensemble, sans iamais se laisser l'un l'autre. L'esponge, que d'aucuns estiment estre chose morte & sans sang (mais à tort) en fait tout autant: car estant comme clouée & collée à quelque pierre, elle attend que quelque provision se vienne inserer en elle, & lors on la voit facilement se retirer & serrer en soy mesme. Mais ceux, qui la veulent prendre, en scauroient bien que dire, qui la voyent adonc de beaucoup plus fort s'aggraffer & serrer cõtre la pierre ou elle est posée, qu'elle les sent là venux pour sa destruction et ruine. L'amytie n'est pas moindre entre les pourpres: mais s'on cõsidere celle du Crocodile enuers

P. ij.

DE L'INDVSTRIE

l'oyseau Trochilus, on sera du tout estonné, ayant contemplé la malice, mauuaisië, enuye, & malignité, delaquelle il est de sa nature doué & remply. Trochilus en Latin, & en François Roytelet, est vn petit oyseau hantant les murets & riuieres. Iceluy ayme tres ardemment le Crocodile, en sorte que, quand il le voit dormir, & son ennemy mortel Ichneumon s'approcher pour luy faire la guerre, il s'en vole incontinent sus luy, & en le becquetant par tous costez fait tant, qu'il l'eueille, pour se donner garde de sa partie aduersè. Et puis l'ayant eueillé, s'en vole au dedans de sa gueule, qu'il luy ouure, & luy cure les dents le plus doucement, qu'il est possible: en fin quand le Crocodile est las de telle chere, il aduertist, en baissant la teste, le Roytelet, qu'il est temps de sortir: toutesfois si ne le contreint-il iamais de faire, qu'il ne plaise au Roytelet de s'en voler de son bon gré. Le poisson, qu'on nomme Gouverneur, est-il indigne d'estre loué, puis que la Baleine ne va en aucune part, qu'iceluy ne soit comme son laquet & fourrier? En sorte que, soit ou esguif, ou brigantin, ou nauire, qui se trouue deuant elle, rien n'est espargné, qui ne soit rué bas: bref, quelque poisson, qui se rencontre,

tre,

tre, il est aussi tost deuoré : le seul Gouverneur est retenu pour amy : il court avec elle, il l'accompagne au veiller, il ne l'abandonne au dormir, il luy est fidele voisin en tous temps & à toutes heures. Au contraire, plusieurs se sont gettez, sans y penser, en terre sèche, par faute dudit gouverneur : & me souuient à moy mesme en auoir veu vne, qui, s'estant à l'improuiste gettée sus l'herbe, d'ou elle ne se peut par apres partir ny remuer en aucune sorte, demeurera là morte & pourrie, si qu'il en aduint vne grande peste. Ce que ie dy, a esté veu en l'isle d'Anticyre. Que pourra-lon donques comparer à cette tant singuliere amytie & familiarité, qui est entre les poissons ? Je n'ignore point ce, que dit Aristote, à sçauoir que le Renard & le serpent s'entrayment : mais la raison est claire : ils ont tous deux vn mesme ennemy, à sçauoir, l'aigle. Entre le cheual aussi & la chouëtte y a quelque accointance : qui est-ce qui le nye ? mais c'est par mesme cause. On m'amenera tant qu'on voudra, l'ordre & regime domestique des formis & des mouches à miel : Mais qu'on me montre vn seul de tous les animaux de la terre, qui prenne soing pour vn autre son compagnon : on ne le sçauoit faire. Ce qui s'est deia veu en ceux de l'eau,

P iij

DE L'INDUSTRIE

& verra encore (si dieu plaist) si nous com-
 mençons à la generation d'iceux. Premiere-
 ment donc c'est vne chose tres notoire, que
 tous les poissons marins, qui habitent es lieux
 prochains des riuieres & eaux douces, se re-
 tirent en icelles, & laissent la mer au temps
 qu'ils sont prests de faire leurs petits: & ce,
 pour trois raisons: la premiere, d'autant que
 la tranquillité y est plus grande: la secon-
 de, par ce qu'estant moins salée & plus dou-
 ce elle est plus propre pour les petits ius-
 qu'à ce qu'ils soyent plus grands: la tierce,
 pour autant qu'il y a moins de serpens & d'au-
 tres bestes venimeuses, qu'en l'eau salée. Au-
 surplus c'est chose merueilleuse du poisson, dit
 Anthias, qu'Homere appelle Sacré, com-
 bien qu'aucuns prennent en ce lieu le mot de
 Sacré, pour grand, comme l'os sacrum, pour
 dire gros & grand os, & le mal sacré, qu'on
 appelle à present de saint Iehan, pour le grand
 & haut mal: mais de celà c'est tout vn:
 d'autres l'appellent Sacré, par ce qu'au lieu, ou
 il habite, ne se trouue iamais serpent ny au-
 tre beste dangereuse, soit ou pour ce qu'elles
 l'ont en horreur & le craignent comme fait
 le lion le coq, & l'elephant le porceau: ou
 pour quelque autre raison occulte: pour le moins

les

les pescheurs d'espouges y nagent en seureté, depuis qu'ils en sont aduertiz. Quoy que ce soit, quand les pescheurs ont pris ce poisson, ils couronnent leurs nasselles de belle herbe verte & de delectables fleurs, puis passent la iournée à rive, à boire, à danser, à iouer, à faire grande chere, & à mener la meilleure vie qu'ils peuuent inuenter. Qui pourroit assez exalter le poisson, nommé en Grec Galeos, & en François Belette marine, pour l'amitié paternelle & filiale, & pour le zele admirable, qui est en luy: ou pourroit-on encore trouuer son semblable en tout l'vniuers? La mere premierement fait des œufs, lesquels toutesfois elle ne pond & gette hors du ventre, comme les gelines, mais les garde au dedans, pour mieux s'en asseurer. Vn peu apres elle engendre des petits poissons de ses œufs, & garde le tout quelque temps au dedans du corps, sans rien mettre en lumiere. Apres qu'ils sont quelque peu aagez, elle leur permet de sortir, & de se iouer aupres d'elle: quand ils sont las ou affamez, elle leur pare la gueule, & tous rentrent l'un apres l'autre d'ou ils estoient sortiz, & ayans là pris & leur repos & leur refe-

P. iiii

Etion, sen sortent de rechef, pour puis apres
 rentrer: continuans cette mesme dance iusques
 à ce qu'ils soient plus aagez & mieux four-
 niz, pour se contregarder, & pour se chercher
 viures. Quelle inestimable affection est cette
 là? Semblable soing est en la tortue de ces pe-
 tits: car venu le temps qu'elle veut faire ses
 œufs, elle sort de la mer non pas beaucoup
 loing, & pond les œufs, qu'elle a deliberé, sur
 le sablon en assez haut lieu: puis ce fait, les cou-
 ure du plus menu sablon & plus subtile poul-
 dre, qu'elle peut trouuer. Les ayant ainsi cou-
 uerts, elle monte au dessus, & se tourne le ven-
 tre en haut au mylieu des œufs, affin qu'elle
 puisse plus aisement, ou son masle, trouuer le
 lieu, estant signé de son test & couuerture, ou
 il y a certaine effigie engrauee de nature.

Après quarante iours, qui est le temps deu
 pour espelir les œufs, on la verroit venir son
 petit pas, & ayant trouué le lieu, ou gisent ses
 œufs par son cachet imprimé au dessus, com-
 mencé à les espelir & traicter en telle sorte,
 qu'il n'y a auaricieux plus attentif à conter
 ses deniers & à reuoir ses papiers & obliger,
 qu'est cette petite beste à ordonner son petit
 train, & mettre ordre aux affaires de sa fa-
 mille

mille & maison. La prouidence du crocodile est aussi, quant à ce point, la plus esmerueillable, qu'est possible: Car il bastist son nid en aussi haut lieu, sus quelque montagne, qu'il prenoit le Nil pouuoir atteindre en se desbordant, en telle mediocrité toutesfois, que son nid soit couuert d'eau, & que luy, estant dedans, ne le soit aucunement. Parquoy les bonnes gens de village, ayans trouué iceluy nid, selon qu'ils le trouuent haut, s'en vont crier à leurs voisins, & les aduertir de l'impetueux desbordement du Nil. Au reste si le premier nay du crocodile, & celui, qui sort premier de l'œuf, ne prend, pour son viure, aussi tost qu'il a veu le iour, ce qui premierement se montre deuant luy, comme mouche, araigne, ver, poisson, ou de l'herbe verde, il est aussi tost estranglé de sa mere, comme nonchalant & paresseux: & ceux au contraire, qui se portent bien quant à ce fait, sont amignardez & cherez. Le beuf de mer fait semblablement ses petits en lieu sec, mais quand ils sont grandelets, il les meine goustier de l'eau de la mer, puis les rameine au nid, & tous les iours continuë ainsi, iusques à ce qu'il les voit fegayer sus le bord & se delester à y nager. Mais que fay-ie? Que ne laisse-ie & les tortues, & les crocodiles, & les

DE L'INDVSTRIE

beufs de mer, pour m'amuser à depaindre quelques proprietex de l'Halcyon, oiseau marin, que tout homme ayme, reuere, & louë iournellement & à bon droit? A l'enfantement de Latone, grosse de deux iumeaux, bastards de Iupiter, il s'est seulement trouué vne seule isle, qui se soit voulu decourir, pour retirer ladite femme grosse. Mais c'est bien autre chose d'Halcyon: car durant sa gesine toute la mer entierement s'appaise de ses flots impetueux, & de sa tourmente espouëtable, donnant par l'espace de sept iours entiers, qu'il fait ses petits, toute seureté audit Halcyon, & à tous mariniers, pour l'amour de luy. Que si nous voulons examiner de plus pres les autres dons vertueux qu'il a, nous trouuerons premierement, que contre la nature de tous autres animaux, il habite avec sa femelle en toute saison de l'année, non point pour vne chaleur extraordinaire & salacité qui soit en luy, ny qu'il n'ait affaire à d'autres qu'à sa compagne, mais pour la singuliere & indicible amytié qu'il luy porte. Aussi pour recompense, luy estant vieil, elle luy assiste en tout lieu, & ne l'abandonne iamais, ains le porte sus ses espaules, & luy distribue & accoustre ses necessitez iusques à la mort. Elle en apres, se sentant proche de faire sa

re sa

re sa couuée, se construiēt vn nid & edifice de tel eſprit, que celui de l'hirondelle eſt moins que rien, au pris de cetuy là. Elle prend des aires de poiſſons, des longues, des courtes, des groſſes, des deliées, des droictes, & des courbées: puis de tout celà, entrelaſſant l'vne avec l'autre, les vnes du lōg, & les autres du trauers, fait vn nid d'vn incroyable artifice à qui ne l'auroit veu, en forme d'vne petite nauire, qu'elle met (apres l'auoir tiffu) au lieu ou frappe le flot, afin qu'il ſ'endurciſſe & fortifie par ce moyen: finalement le laiſſe enleuer par le flot, & ſe met dedans pour faire ſes œufs. Encore y a-il d'auantage: car oultre ce, que ce petit edifice eſt exempt de pouuoir ny verſer ny enfoncer, quelque accident qui ſ'offre, et quelque charge qu'il porte, il y a auſſi vne petite fenestre faite de telle industrie, qu'il eſt impoſſible entierement à toute autre beſte, d'y pouuoir entrer, non pas meſme l'eau, fors à ce ſeul oyſeau Halcyon. La choſe eſt grande & merueilleuſe: mais pluſieurs, qui l'ont auſſi biē veuē que moy, me peuuent dementir, ſil n'eſt ainſi. Bref, me ſouuenant de cette tant excellente maiſon, ie ne me puis garder d'eſcrier, me ſouuenant de l'autel ancien de Diane, qui a eſté nombré entre les merueilles du monde:

DE L'INDVSTRIE

L'autel de Diane excellent

Me frappe d'admiration.

Mais ie chante bien autrement,

Quand ie pense au nid d'Halcyon.

Au reste, quāt à la musique, Pindare demontre assez par tous ses vers, si les daulphins n'en sont point amateurs, & si par celà ils n'en sont point plus aymez des dieux.

Le son (dit-il) de la fluste entonnée

A du Daulphin la voye destournée.

Neantmoins ie dirois plus tost que c'est cette tāt reclamée humanité, qui est en eux, qui les fait aymez des dieux, q̄ non pas l'amour de musique. Car de toutes les bestes le daulphin est seul, qui ayme l'homme, pour cette seule & particuliere raison, qu'il est hōme. Le chien, le cheual, la brebis, l'elephant l'ayment aussi: mais ie vous pry, n'est-ce pas d'autant qu'ils en sont nourriz? Ce qui se prouue par celà, que, si autre, que de la maison on sera le chien, s'en approche, il n'est nō plus cognu pour amy, qu'un autre chien: et ainsi des autres. Comme des hirondelles, qui pour tout leur n'aymeroient, ny feroient semblant d'hanter les hommes, sans le bien, qu'elles en reçoient: car elles sont & hebergées en leurs chambres & maisons, & receuës aussi pour y bastir. Mais de toutes telles causes aucune ne se scan-

roit

voit attribuer aux daulphins. Ils ayment l'homme, mais sans en esperer recompense. Et pour le prouuer s'est deia plusieurs fois trouue, qu'ils ne l'ont point seulement aymé, mais aussi secouru et aydè au besoing. Qui est celuy, ie vous pry, qui n'ait ouy plusieurs fois parler de l'exèple d'Arion? Aristotime nous pense dire de grands cas, quand il nous amene le fait du chien d'Hesiodé, qui, par force de saulter & abbayer, enseigna les meurdriers de son maistre: mais qu'est-ce que seulement abbayer, & sans aucune autre vaillance auoir descouuert lesdits meurdriers? Il faillloit faire mention des daulphins, qui, voyans vne fois vn homme mort estre agité des vndes desordonnement, s'entr'ayderent tellement l'un l'autre, qu'ils le rendirent en terre ferme, pour pitié qu'ils en auoyent, au promontoire, nommé Rhium, en Achaye. Enalus aussi, qui (pour suyure la fille de Phinée, son amoureuse, que les Amphitrites auoyent noyée, se getta en pleine mer comme furibond, (fut-il pas sauué par les daulphins, qui le mirent à bord? Myrtilé Lesbien est l'auteur. Mais qui est la langue tant diserté, qui pourroit raconter, & dignement exalter cet amour ardât d'un daulphin enuers ce ieune enfant Iassensie? qui tous les iours ne faillloit iamais de l'attèdre, pour se iouër et nager avec

luy, & pour se laisser manier en toutes sortes? Voire et qui le laissoit mōter sur luy pour le porter ou bon luy sembloit le guider, encore que plusieurs citoyens de la ville, assistans sus le riuage, regardassent le tout? Et qui, quelque tēps apres (comme par la fureur des vndes & de la tempeste, qui s'esleua sus l'heure, l'enfant cheut, & se feust noyé) fit tant & de la queue & de tout le corps, qu'il le rendist sus l'herbe, puis luy mesme de grand force se getta apres, & ne voulut iamais partir de dessus la terre, auant que mourir, afin de se punir premicrement de la faute commise, & d'estre aussi compagnon à son grand amy, aussi bien en la mort, qu'en la vie? Ce que ie dy, n'est point fable: car vous pouuez encore au iourd'huy voir la monnoye des Iassensiens, en laquelle est engraue vn daulphin & vn ieune enfant dessus, pour memoire de la pitoyable calamité, qui aduint lors. Et de là à prins origine la fable de Ceran, qui (pour auoir laissé aller, et getté en la mer qlques daulphins, qu'il auoir vn iour achetez avec d'autres poissons, de quelques pescheurs) fut de là à peu de temps sauué desdits daulphins, bien que tous ses compagnōs furent submergez par la tempeste, qui auoit enfoncé leur nauire. Le lieu est encore au iourd'huy nommé la cauerne de Ceran:

& ce

Et ce distique aussi, composé par Archiloque, se list ordinairement de tous.

De cinquante, Ceran, par le vœu de Neptune,
A seul esté exempt de la mort importune.

Long temps apres, que ledit Ceran fut mort,
Et que ses parens Et alliez estoient assemblez
au pres du bord de la mer, pour ses funeraillez,
Et pour le mettre au feu, selon la coustume, il
est testifié, que lors plusieurs daulphins s'appa-
rurent là aupres, la teste leuée, au dessus de
l'eau, qui n'en partirent (quelques choses qu'on
sceust faire) que tout le service funebre ne fust
paracheué, en sorte qu'un chacun iugeoit ai-
sément, qu'ils auoyent desir de faire compagnee
à ses obseques. Oultreplus Crithée baille la rai-
son, pour laquelle Vlisses portoit, sus son bouclier,
un daulphin engraue: Et raconte, qu'une fois
Thelemaque, son fils, se iouant pres le riuage
de la mer, se laissa par cas fortuit cheoir dedans:
mais qu'aussi tost il fut deliuré Et mis à saue-
té par un daulphin. Parquoy le pere (en re-
compense du bienfait) fit depuis, Et sus ses
armes, Et sus ses bagues Et anneaux, grauer
un daulphin. Mais d'autant (messieurs les assi-
stans) que i'auoy promis n'amener fables pour
la confirmation de mon dire, Et que toutesfois
ne scay comment ie suis cheu, Et me suis seruy

DE L'INDVSTRIE

de celle de Ceran, & d'Vlyſſes, ie me condamne
moymesme, & m'offre ſouffrir peine deuë à ma
transgreſſion. *A R I S T.* C'eſt maintenant à
vous (meſſieurs les arbitres) de iuger, qui à le
meilleur, ou Phadime, ou moy. Je n'ay confort,
qu'en voſtre ſageſſe, & meur iugemēt. *S O C L.*
Il nous ſemble certes il y a ia long temps, que
(comme dit Sophocle)

Votre parler, qui n'eſtoit qu'un diſcord

Ne ſera plus qu'un mutuel accord:

Finiffant la diſpute, que nous auions miſe ſus, en
vous attendant, *Autobule* & moy, cōtre ceux,
qui nyent la raiſon aux beſtes. Parquoy allez
en paix. Le dieu, tout bō, & tout puiſſant, vous
vneille continuer ſa grace en voſ eſtudes.

F I N.

ἀπαυτάχῃ δέῃ δει.



